

Les Hmong du Laos 1945-1975

Leur engagement dans les guerres d'Indochine aux côtés des Occidentaux : enjeux et réalités

GRALL Tiphanie

Mémoire de fin d'études

Séminaire Asie

dirigé par M. Corcuff

16 juin 2006

Directeurs de recherche et membres du jury : Mme Christine Cornet et M. François Guillemot

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Dédicace . . | 5 |
| Introduction . . | 6 |
| I. Les Hmong face à la guerre : quels enjeux ? . . | 11 |
| A. Les Hmong face à la guerre : toute une légende . . | 11 |
| 1. En rapport avec l'histoire du peuple hmong . . | 11 |
| 2. Le mythe du Hmong guerrier épris de liberté . . | 13 |
| 3. Des justifications controversées et démenties . . | 16 |
| B. Un choix délibéré ou contraint ? Une lutte pour la survie . . | 18 |
| 1. La défense de leur culture et de leur mode de vie . . | 18 |
| 2. Des motivations financières . . | 20 |
| 3. L'espoir d'une aide humanitaire . . | 23 |
| C. Un combat politique pour l'intégration des Hmong . . | 25 |
| 1. Le paradoxe de l'engagement des Hmong . . | 25 |
| 2. L'ambition hmong : une place au sein du Laos . . | 27 |
| 3. Le rôle des Occidentaux . . | 30 |
| II. L'alliance avec les Occidentaux : quelles interactions ? . . | 33 |
| A. A l'origine, des sollicitations françaises et américaines . . | 33 |
| 1. Le contexte des guerres d'Indochine . . | 33 |
| 2. Le recours aux Hmong : un "joker" . . | 35 |
| 3. L'entraînement et la formation des combattants hmong . . | 38 |
| B. L'opium au cœur de la problématique indochinoise . . | 41 |
| 1. D'une gestion officielle à un trafic clandestin . . | 41 |
| 2. L'opium, objet de toutes les convoitises et source de corruption . . | 43 |
| 3. La nouvelle donne de la seconde guerre d'Indochine . . | 45 |
| C. Le bilan : entraide mutuelle ou manipulation unilatérale ? . . | 47 |
| 1. Des avancées en terme de reconnaissance politique . . | 48 |
| 2. Les dessous de l'aide américaine aux populations civiles . . | 50 |
| 3. Des manipulations évidentes . . | 53 |
| III. Les Hmong dans la guerre : quelle issue ? . . | 56 |
| A. Les Hmong : une force de guérilla . . | 56 |
| 1. La théorie des maquis . . | 56 |
| 2. Les yeux et les oreilles de la résistance anti-communiste . . | 58 |
| 3. Les sauvetages . . | 61 |
| B. L'émergence d'un leader : le général Vang Pao . . | 64 |
| 1. Le parcours d'un combattant hors normes . . | 65 |
| 2. Chef de guerre ou seigneur de la guerre ? . . | 69 |
| C. Le piège de la guerre conventionnelle se referme sur les Hmong . . | 73 |
| 1. Des volontés politiques en haut lieu aux antipodes des intérêts des Hmong . . | 74 |
| 2. Quand la guerre « couverte » devient une guerre ouverte . . | 76 |
| 3. Quelle issue pour les Hmong? . . | 79 |

| | |
|---|----|
| Conclusion . . . | 83 |
| Bibliographie . . . | 88 |
| Articles et extraits d'ouvrages* . . . | 88 |
| Sites Internet . . . | 89 |
| Index des noms . . . | 90 |
| Les Hmong . . . | 90 |
| Les Français . . . | 90 |
| Les Américains . . . | 91 |
| Les variantes orthographiques . . . | 91 |
| Table des abreviations . . . | 93 |
| Liste des acronymes français . . . | 93 |
| Liste des acronymes américains . . . | 93 |
| Table des annexes . . . | 94 |
| Les cartes . . . | 94 |
| Les ressources électroniques . . . | 94 |

Dédicace

A la mémoire de M. Jacques Dalloz, Mon professeur d'histoire au Prytanée National Militaire, 2001-2003.

Introduction

Genèse du sujet

Les Hmong sortent de l'anonymat

L'existence du peuple hmong demeurait encore largement ignorée du grand public il y a seulement une trentaine d'années. Ce n'est que dans les années 1970, alors que la guerre que menaient les Américains au Vietnam touchait à sa fin, que les Hmong firent leur apparition en toile de fond des débats géopolitiques internationaux, en raison du rôle qu'ils avaient tenu auprès des Etats-Unis en lutte contre la progression du communisme dans la péninsule indochinoise.

Au fur et à mesure que la Maison Blanche se trouvait contrainte de révéler la réalité de l'action américaine en Indochine, les circonstances de l'intervention parallèle américaine au Laos devinrent, sous la plume des journalistes et reporters de guerre présents sur place, « une guerre secrète » que la CIA menait contre les communistes avec l'aide de minorités ethniques de la région. Ces révélations alimentèrent les polémiques quant à la véracité de ces suppositions et projetèrent les Hmong sur le devant de la scène internationale. En effet, la plupart des combattants ayant servi dans les rangs de cette armée secrète utilisée par la CIA étaient des Hmong.¹ Pour Mai Na M. Lee, ces débats ont eu pour conséquence de faire des Hmong une des minorités les plus connues du sud-est asiatique.

Peu à peu, à partir du milieu des années soixante-dix, la littérature concernant les guerres d'Indochine se fait de plus en plus fournie et le rôle des Hmong, parmi celui d'autres minorités ethniques montagnardes, y est largement évoqué. Il est alors également plus communément établi que les Hmong, avant de s'engager, pour certains, aux côtés des Américains, ont joué un rôle similaire auprès des Français, impliqués vingt ans plus tôt dans la première guerre d'Indochine.

Réflexions personnelles

J'ai personnellement eu connaissance de l'existence du peuple hmong il y a deux ans lors de la réalisation d'une présentation orale sur les minorités ethniques d'Asie du sud-est. A cette fin, j'ai lu l'ouvrage de Jane Hamilton-Merritt, *Tragic Mountains*, qui m'a plus particulièrement éclairée sur le rôle joué par les Hmong auprès des Français, puis des Américains durant les trente années de guerre quasi-incessantes qu'a connu l'Indochine en général, et plus particulièrement le Vietnam, entre 1945 et 1975.

L'idée d'approfondir cette question dans le cadre d'un mémoire m'est venue lors d'un voyage au Vietnam, en janvier de cette année, et très précisément suite à la visite du musée de la guerre d'Ho Chi Minh ville. On peut y voir de nombreux vestiges de la guerre américaine au Vietnam – photographies, matériel de guerre...- et des touristes américains s'y presser en grand nombre. M'interrogeant sur la perception actuelle et mutuelle des anciens protagonistes de cette guerre trente ans seulement après son terme, j'ai eu envie de réaliser un travail portant sur cette période de l'histoire des relations internationales, et plus particulièrement sur cette alliance improbable entre un peuple vivant reclus dans

¹ Keith Quincy, *Hmong: History of a people*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995, p. ix.

les montagnes du nord de l'Indochine et deux puissances mondiales, qui à première vue, étaient supposées vaincre sans mal les mouvements communistes de libération nationale.

Les sources utilisées

J'ai utilisé exclusivement des sources de seconde main pour réaliser ce mémoire. Je n'ai pas eu accès aux archives car je manquais de temps pour cela ; mais également car mon statut d'étudiante de niveau maîtrise ne me donnait pas un accès de droit à certaines sources historiques. Je n'ai pas non plus pu procéder à divers entretiens qui auraient pu me fournir des témoignages directs. J'ai toutefois tenté de contacter d'anciens militaires français ayant travaillé avec le colonel Trinquier mais sans succès.

Mes ouvrages de référence sont pour la plupart en langue anglaise, la littérature américaine étant nettement plus dense sur le sujet que la littérature en langue française. En plus d'être rares, les livres français sur le sujet sont relativement anciens : ainsi, les deux principaux, ceux de Jean Lartéguy et Martial Dassé datent respectivement de 1979 et 1976. Les ouvrages les plus anciens sur les Hmong et leur rôle dans les guerres d'Indochine ont le désavantage d'avoir été écrits sans le recul nécessaire à l'analyse d'événements historiques et d'avoir parfois recours à des clichés quelque peu « exotiques ». De manière générale, rares sont les écrits et témoignages qui n'apparaissent pas biaisés, ce qui complique l'effort d'analyse mais qui est une difficulté inévitable lorsque l'on travaille à partir de recherches précédentes. Les auteurs sont donc pour la plupart des Américains, des Français et également des Hmong : il est intéressant en effet d'appréhender l'examen des faits depuis les perspectives des trois peuples concernés.

Le site Internet du Journal des Etudes Hmong fut également une source d'informations non négligeable puisqu'il publie l'intégralité de plusieurs articles scientifiques, de même que certains chapitres d'ouvrages. Pour faciliter le contrôle des sources Internet utilisées dans le cadre de ce mémoire, les textes auxquels j'ai eu accès sont reproduits dans leur intégralité en annexes et les adresses complètes des sites sont mentionnées en bibliographie.

Intérêts du sujet

Appréhender l'histoire des guerres d'Indochine sous l'angle de la place que les Hmong ont occupée en leur sein en tant qu'alliés des Occidentaux revêtait, à mon sens, de multiples intérêts.

Tout d'abord cela conduit à analyser l'histoire, les caractéristiques et les ambitions d'une minorité ethnique peu connue et atypique. Etudier la réalité de l'implication des Hmong dans ces guerres me permettait en effet de mettre en lumière le parcours de ce peuple, pour chercher à y déceler d'éventuelles motivations : depuis la description de leur installation en Chine jusqu'au tableau de leur situation au Laos au lendemain de la Seconde guerre mondiale, quels sont les éléments de leur histoire qui pouvaient expliquer ou laisser présager de tels choix ? Plus encore que leur passé, les explications relatives à leur rôle dans cette guerre sont à chercher dans leurs aspirations pour le futur : qu'espéraient les Hmong en participant aux conflits successifs au Laos en tant qu'alliés des Occidentaux ? Les réponses à ces questions seront apportées dans une première partie qui mettra en évidence les enjeux de la participation des Hmong aux conflits indochinois.

Au-delà de l'étude des motivations, l'intérêt du sujet réside également dans l'obligation de discerner le vrai, du faux ; les réalités, du mythe entourant cette période de l'histoire des Hmong. C'est un exercice délicat car les faits sont récents – ce qui implique que les protagonistes peuvent être encore en vie et que les responsabilités et vérités ne sont pas encore toutes déterminées -, et car le sujet reste sensible puisqu'il touche à l'histoire militaire de deux puissances mondiales. La nuance est donc de rigueur et il convient de manier avec

prudence les écrits et témoignages des uns et des autres. Nous avons donc tenté d'établir de la façon la plus objective possible la réalité de l'engagement des Hmong et, dans cette perspective, des points essentiels méritaient d'être précisés pour ne pas verser dans une vision manichéenne des événements.

Il convient tout d'abord de rappeler que tous les Hmong n'ont pas unanimement soutenu la cause anti-communiste auprès des Français et des Américains. Certains Hmong, ayant des griefs contre l'administration française, ou plus tard contre le leader militaire hmong Vang Pao, apportèrent leur soutien à la cause de Faydang qui, à la tête de la Ligue de la Résistance Méo fondée en 1946, noua des alliances avec les factions communistes. Ces précisions s'avèrent nécessaires afin de nuancer la démonstration à venir: tous les Hmong n'ont pas soutenu les Occidentaux dans leur lutte contre les communistes indochinois. Toutefois, la contribution des Hmong à la victoire finale du Pathet Lao n'étant pas ici notre propos, cet aspect du rôle des Hmong durant les guerres d'Indochine ne sera traité qu'en marge du sujet principal.

Il était également important de noter que l'alliance entre les Hmong et les Occidentaux ne fut pas le résultat d'un élan populaire spontané et inconditionnel : leur coopération s'apparentait davantage à un marché ou à un processus donnant-donnant. Il est peu probable en effet que les Hmong aient agi seulement au nom de certains principes supérieurs, comme cela fut parfois suggéré : ils attendaient de façon certaine des retombées positives pour leur peuple en échange des services rendus. D'autre part, les sollicitations étrangères visant à encourager la participation des Hmong ne se limitèrent pas aux termes du pacte passé avec les Hmong : aussi, si l'engagement des Hmong a parfois été volontaire, il est clair qu'il a également parfois été le fruit de contraintes, de pressions ou encore de chantages. Les dessous des interactions entre les Hmong et les Occidentaux seront examinés dans une seconde partie qui s'attachera à discerner les multiples facettes de la collaboration entre les Hmong et les Occidentaux : quelles sont les raisons pour lesquelles les Hmong ont été sollicités ? Quels sont les services mutuels que se sont rendu les deux parties ? L'échange a-t-il été équilibré ?

L'intérêt du sujet est donc ici double puisqu'il s'agit d'étudier à la fois les motivations des Hmong, celles des Occidentaux et d'observer dans le même temps comment cette alliance prend forme, en quels termes elle se réalise et quel bilan peut être dressé de ces interactions.

La troisième et dernière partie quant à elle vise à décliner concrètement les différentes actions menées par les Hmong durant les guerres et à mesurer l'ampleur de leur participation. Peut-on dire qu'ils ont été des acteurs décisifs des guerres d'Indochine ? L'évolution de la nature des conflits dans lesquels ont été impliqués les Hmong est frappante, tout comme l'ont été les conséquences de ces évolutions sur l'engagement du peuple hmong. Faire référence au « piège » de la guerre de plus en plus conventionnelle que doivent mener les Hmong face aux communistes fait écho aux soupçons de manipulation dont il est déjà question à la fin de la deuxième partie. L'issue vers laquelle s'oriente la collaboration des Hmong avec les puissances anti-communistes suite à près de trente ans de guerre n'est que l'amorce d'un bilan très lourd pour les Hmong, sur tous les plans.

Les définitions du sujet

Précisions lexicales

Il convient de préciser tout d'abord que le nom de « Hmong » fait l'objet de plusieurs déclinaisons. J'ai choisi d'utiliser le terme « Hmong » pour désigner la minorité ethnique dont il est question ici. Mais dans certaines citations, d'autres noms sont parfois utilisés pour

faire référence aux Hmong. L'occurrence la plus répandue, notamment chez les auteurs francophones est celle de « Méo(s) ».

En réalité, le terme de Hmong est utilisé depuis peu : il est en effet plus largement usité suite à l'implication des Hmong du Laos dans les guerres d'Indochine et dans le sillage des travaux du Dr. Yang Dao, faisant figure de pionnier parmi la communauté hmong et qui, le premier, a attribué au mot hmong le sens de « peuple libre » - traduction qui n'est d'ailleurs pas communément acceptée. Avant cette période, les auteurs avaient coutume de faire référence aux Hmong sous le nom de « Miao » ou « Méo ». Ces deux dernières appellations trouvent leur origine dans la désignation utilisée par les Chinois pour évoquer les Hmong.

Certains, à commencer par les Hmong eux-mêmes, estiment que ces deux termes sont connotés péjorativement. En effet, quelques-uns y voient une allusion à un peuple de barbares, d'autres y décèlent un rapprochement avec l'espèce féline – en raison des sonorités de la langue hmong qui rappelleraient les miaulements d'un chat, ou des caractéristiques physiques des Hmong. En règle générale, les Hmong qui vivent en Chine acceptent d'être appelés Miao ou Méo: pour les Chinois il est en effet impossible d'écrire le mot Hmong en caractère – avec le « h » nasal. Quant aux Hmong qui vivent hors de Chine, ils préfèrent l'appellation Hmong, pour éviter tout sous-entendu péjoratif – et plus particulièrement au Laos et en Thaïlande, où les ethnies dominantes considérant les montagnards comme des êtres inférieurs, ont tourné en dérision les mots Miao et Méo.²

Délimitations spatio-temporelles

Notre propos dans cette étude concerne majoritairement les Hmong du Laos, et plus spécifiquement ceux vivant dans les montagnes du nord-est du Laos, c'est-à-dire dans les provinces de Phong Saly, Sam Neua et Xieng Khouang. Les Hmong ne vivent pas exclusivement dans ces provinces. Certains vivent plus à l'ouest, dans les montagnes des régions de Luang Prabang, Nam Tha et Sayaboury. Mais les activités militaires au Laos se sont essentiellement concentrées d'une part, autour de la Plaine des Jarres, centre névralgique des stratégies de tous les belligérants ; et d'autre part au nord-est du pays, dans les régions bordant la frontière avec le Vietnam.

En effet, les événements qui se déroulèrent à cette période au Laos n'étaient évidemment pas sans lien avec les théâtres d'opérations vietnamiens. Sous l'influence française notamment, les Hmong vivant dans les montagnes du Nord Tonkin furent également sollicités : le maquis de Cho Quang Lô est ainsi évoqué, de même que l'épisode de la bataille de Diên Biên Phu. Ainsi, même si le titre évoque le rôle des Hmong du Laos, les délimitations spatiales du sujet font inévitablement l'objet de quelques dérogations, et plus encore dans le contexte d'une Indochine encore sous le joug de la colonisation, où la frontière principale demeurait celle de l'empire français.

Le sujet couvre les trente années qui séparèrent le début de la première guerre d'Indochine de la fin de la seconde. L'étude concernant l'implication des Hmong aux côtés des Occidentaux débute plus précisément avec le parachutage des officiers français chargés d'organiser la résistance à l'occupation japonaise de l'Indochine dès 1944 et qui vont être aidés dans cette tâche par la faction hmong profrançaise de Touby Lyfoung. En revanche il n'y a pas de date butoir concernant le terme de la participation des Hmong à la seconde guerre d'Indochine. En effet, dans le cadre de la stratégie de « vietnamisation » de la guerre lancée par le président Nixon, le personnel américain se retire progressivement dès le début des années soixante-dix. Entre 1971 et 1975, la résistance anti-communiste au

² Gary Yia Lee, « Cultural Identity In Post-Modern Society: Reflections on What is a Hmong? », in *Hmong Studies Journal*, vol.1, n°1, Fall 1996. (http://members.aol.com/hmongstudiesjrnl/HSJv1n1_LeeFr.html)

Laos s'étiola peu à peu, les bases arrières hmong étant tombées les unes après les autres de 1968 à 1971 ; et la prise du pouvoir par les communistes en 1975 mit un terme définitif aux dispositifs en place jusqu'alors.

I. Les Hmong face à la guerre : quels enjeux ?

A. Les Hmong face à la guerre : toute une légende

1. En rapport avec l'histoire du peuple hmong

L'origine du peuple hmong demeure floue. Il est en effet difficile de distinguer le plausible de l'in vraisemblable dans les légendes et récits fantastiques hmong évoquant les origines de ce peuple. En effet les traditions orales sont rares et l'écriture hmong est demeurée quasi inexistante jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale. Les hypothèses avancées à ce sujet sont donc à prendre avec précautions. C'est le cas par exemple des thèses du père Savina, missionnaire français qui, au début du vingtième siècle, fut envoyé par la France pour évangéliser les Hmong du Laos et du Tonkin. Fasciné par les Hmong, leur histoire et leur culture, il publie ses analyses en 1924 dans *Histoire des Miao*.

Selon lui, les ancêtres des Hmong étaient originaires des rives du Tigre et de l'Euphrate ; hypothèse jugée par beaucoup peu probable. En revanche, tous s'accordent à définir ce peuple comme étant originaire de Chine, où il s'est finalement établi sur les rives fertiles du Yangzi, le Fleuve Jaune. Les désaccords concernent donc la période antérieure à cette installation en Chine méridionale.

Pour les ethnologues Jacques Lemoine ou le père Yves Bertrais, les Hmong sont originaires des plaines centrales de la Chine, voire des provinces du nord de la Chine ancienne ; régions où s'est développée la civilisation chinoise, obligeant les Hmong à fuir vers le sud. Cependant, d'autres auteurs, en accord avec le père Savina, décrivent les ancêtres des Hmong comme des migrants venus de Sibérie, qui entrèrent en Chine – plus précisément en Mandchourie – il y a plus de quatre mille ans, en 2500 avant Jésus-Christ.

Cette origine eurasienne des Hmong est évoquée dans leurs légendes : « Leurs contes et légendes parlent de temps lointains où ils occupaient les vastes plateaux de la Mongolie et de la Sibérie. »³ ; et c'est probablement la raison pour laquelle tous ne sont pas prêts à accrédi ter cette thèse, qui relèverait davantage du mythe originel. D'autres y voient au contraire une garantie, comme si finalement il ne pouvait y avoir de « fumée sans feu », et que cette hypothèse ne pouvait être le fruit de l'imagination. Keith Quincy souligne qu'elle expliquerait d'une part, la légende qui parle d'« eau rigide » pour désigner la glace ou les lacs gelés que les migrants auraient traversés, et d'autre part, certaines caractéristiques du peuple hmong, comme leurs traits caucasiens « si proéminents parmi

³ Hugo Adolf Bernatzik cité par Jean Lartéguy in *La fabuleuse aventure du peuple de l'opium*, Presse de la Cité, 1979, p. 49

les Hmong aujourd'hui »⁴, ou encore leur pratique du chamanisme. Les Hmong eux-mêmes, fidèles à leurs légendes et à leurs traditions orales, revendiquent cette hypothèse:

« Touby Lyfoung, le « roi » des Méos au temps des Français, ne manquait jamais de rappeler à ses visiteurs que ses ancêtres « étaient de grands nomades venus du Nord, d'au-delà les Cent mille monts (la Chine) où les maisons étaient faites de glace. Par les chemins des cimes ils étaient descendus vers le Sud en quête de terres moins froides et qui ne soient pas couvertes de neige ». Cette tradition il la tenait de son père qui la tenait lui-même de ses aïeux. »⁵

Le jugement des historiens chinois, qui les considèrent comme les premiers ennemis de leur peuple, leur accorde une place de choix dans les prémices de l'histoire de Chine. Ainsi ce sont avant tout les récits des campagnes militaires chinoises postérieures à l'installation de la première dynastie – la dynastie Shang 1600-1028 avant J.C - qui font mention du peuple hmong en Chine. En effet, entre 1600 et 257 avant J.C, les dynasties Shang et Zhou entretiennent des rapports houleux avec les tribus voisines, dont les Hmong, qu'elles souhaitent contrôler. Les Hmong luttent donc en retour pour préserver leurs modes de vie traditionnels et pour s'opposer à une intégration forcée au système chinois. Les Chinois les désignent comme des « sauvages », des « barbares », des « rebelles légendaires perturbateurs du temps et du calendrier, qui auraient résisté à toutes les tentatives d'assimilation et que les premiers rois se seraient efforcés de bannir aux frontières de l'empire. »⁶ Les expéditions militaires contre les Hmong se succèdent sous les différentes dynasties chinoises et c'est ainsi qu'ils sont progressivement repoussés vers le sud. Les révoltes et les rebellions hmong se sont perpétuées après l'arrivée au pouvoir des Han :

« Les Han qui vivaient dans la partie septentrionale de la Chine, un jour envahirent le territoire des autres peuples et en firent la conquête. Les uns après les autres, leurs royaumes tombèrent sous le joug. Seuls les Hmong continuaient à opposer aux envahisseurs une résistance farouche. Vers le VIII^e ou IX^e siècle après J.C, le royaume hmong, à son tour, doit subir la domination des Han. C'était au temps des Soung Tchao (les Song). »⁷

Après une période de répit à la fin de la dynastie des Ming dont purent bénéficier les Hmong ayant trouvé refuge dans les montagnes, de nouvelles révoltes éclatent alors que les Mandchous sont au pouvoir. Toujours animés par la volonté d'user la résistance hmong à l'assimilation et d'imposer le seul ordre qui vaille, l'ordre chinois, le pouvoir engage un véritable processus de sinisation :

« Une vaste opération d'acculturation et de destruction de la société traditionnelle miao succède aux opérations militaires. On capture puis on exécute les chefs locaux après avoir confisqué leurs biens. On réduit en esclavage leurs familles. Les tribunaux chinois s'installent, dépouillant les « sauvages », donnant systématiquement raison à leurs compatriotes. Toutes les armes sont confisquées (...). Les fêtes traditionnelles sont interdites (...). Toutes ces mesures ne visent qu'à isoler davantage les Miao, les rendre assimilables. On

⁴ Keith Quincy, *Hmong: History of a people*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995, p. 29.

⁵ Jean Lartéguy, *La fabuleuse aventure du peuple de l'opium*, Presse de la Cité, 1979, p. 49.

⁶ Granet, cité par J. Lartéguy, p. 58.

⁷ Lô Wen Teu ancien chef hmong co-fondateur des G.C.M.A cité par J. Lartéguy, p. 62.

va jusqu'à prohiber les costumes traditionnels (...). Les jeunes sont envoyés de force dans les écoles. On leur enseigne la langue et la culture des Han en leur promettant de hautes fonctions s'ils réussissent dans leurs études. Il leur est interdit d'utiliser entre eux leur « dialecte barbare ». Enfin, on multiplie les mariages forcés (...). »⁸

Ces tentatives d'assimilation forcée entreprises par les Chinois ont eu des résultats très disparates : les habitants des plaines s'intégrant généralement plus facilement que ceux des montagnes, les chinois distinguaient les « shu Miao » les Hmong cuits, et donc intégrés, des « sheng Miao », les Hmong crus non sinisés.

L'oppression et les violentes répressions dont ils sont victimes en Chine poussent les Hmong toujours davantage vers le sud. Dès la fin du XVIII^e siècle, ils migrent vers la péninsule indochinoise et traversent la frontière vietnamienne. En suivant la chaîne de montagnes de la cordillère annamitique, ils gagnent successivement le Tonkin, le Laos, la Thaïlande et la Birmanie. Si l'installation en Indochine des Hmong fut de façon générale, relativement pacifique, ils ont parfois eu à affronter d'autres ethnies de montagnards déjà installées sur des terres de culture. « De fait, les Méo semblent bien avoir été les parents pauvres des montagnards de la Haute-Indochine et avoir dû s'installer sur les terrains dont les autres ne voulaient pas » souligne le colonel Henri Roux.⁹

La culture du pavot par les Hmong, et la production d'opium qui en découlait, vinrent souvent complexifier leurs relations avec les autres peuples. Que ce soit pour défendre leurs terres cultivables, pour protester contre des impôts qui les asphyxiaient ou pour empêcher que des étrangers fassent main basse sur leur source de revenu, les Hmong durent continuer à se battre.

Cette longue histoire faite de révoltes et de résistance à l'oppression confère aux Hmong une réputation particulière : leur caractère indépendant et leur goût pour la liberté les rendraient inassimilables et belliqueux.

« Nous n'ignorons pas la renommée qu'on nous a faite ; nous passons pour un peuple batailleur, cruel, ennemi de tout le monde, turbulent, changeant constamment de région et ne se trouvant bien nulle part. Si vous voulez savoir la vérité sur notre peuple, allez demander à l'ours blessé pourquoi il se défend, au chien qu'on bat pourquoi il crie, au cerf qu'on chasse pourquoi il change de montagne. »¹⁰

2. Le mythe du Hmong guerrier épris de liberté

« ...Ce peuple a fait son entrée dans l'histoire les armes à la main, il y a plus de quatre mille ans, et ces armes, il ne les a jamais déposées depuis. Depuis plus de quatre mille ans, il a été obligé de combattre constamment pour sa liberté. Aucun autre peuple au monde

⁸ Jean Lartéguy, p. 75.

⁹ Henri Roux, « Quelques minorités ethniques du nord de l'Indochine » in *France-Asie* (92-93) Saigon, 1945, cité par J. Lartéguy, p. 81.

¹⁰ *Paroles d'un chef méo citées par J. Lartéguy, p. 45*

n'a jamais payé aussi cher sa place au soleil » écrivait le père Savina dans son Histoire des Miao.¹¹

Dans la très grande majorité des ouvrages évoquant, de près ou de loin, le peuple hmong, on retrouve cette figure du hmong guerrier. A tel point qu'on pourrait croire qu'il s'agit là d'une caractéristique définitoire parmi d'autres des Hmong. Ainsi ce peuple serait intrinsèquement belliqueux et cela pourrait expliquer en partie leur engagement dans les guerres d'Indochine dont il est ici question.

Les Chinois, dont nous viennent la plupart des récits concernant l'histoire des Hmong, semblent être les premiers à les décrire de la sorte.

« Un Miao devait être, avant tout, un bon guerrier. Un garçon, dès sa naissance, recevait en cadeau le poids de fer nécessaire à la fabrication d'un grand couteau qu'il ne devait plus quitter après l'adolescence. Par ailleurs, on l'entraînait à manier la lance et l'arbalète. Si lors de ses exercices il était tué, sa famille le cachait et allait l'enterrer, sans souffler mot, de crainte que quelqu'un n'apprenne la chose et se moque du fait qu'il était un mauvais soldat. »¹²

Cependant, Jean Lartéguy prend soin de nous rappeler le mépris avec lequel les Chinois considéraient les Hmong, au point d'en faire des « barbares », comme pour nous enjoindre à ne pas prendre pour argent comptant des écrits officiels empreints de partialité. Il cite également le colonel Roux décrivant les Hmong comme « une population (...) guerrière, homogène, consciente de son unité. (...) » ayant « un tempérament guerrier »¹³

Jean Lartéguy lui ne parle pas d'une éventuelle prédisposition à se battre mais plutôt d'un penchant à la magnanimité, d'un « esprit chevaleresque » qui « les avait déjà précipités dans toutes sortes d'aventures », qui les avait poussés à choisir « le camp des opprimés » et à prendre part à « toutes les révoltes contre l'empereur de Chine. »¹⁴

Mais les termes utilisés apparaissent parfois plus tranchés chez d'autres auteurs. Pour Timothy Castle, les Hmong sont des « combattants » qui peuvent être des « guerriers agressifs ». ¹⁵ Il les décrit comme étant bien plus « agressifs » et belliqueux que les Lao par exemple.

Les différents ouvrages associent en général cette tendance belliqueuse à un profond désir de liberté et d'indépendance. C'est précisément ce caractère indomptable du peuple hmong qui aurait aiguisé un tempérament guerrier et qui serait donc à l'origine des multiples combats menés par les Hmong tout au long de leur histoire.

« L'amour de la liberté et l'esprit d'indépendance sont encore des vertus pour les peuples et le peuple miao les possède au suprême degré, comme le prouve bien son histoire cinq fois millénaire. Les Miao ne peuvent supporter d'être gouvernés par des étrangers, de dépendre de qui que ce soit, ni de se mélanger avec aucun autre peuple. Cela explique leurs guerres continuelles à travers les montagnes

¹¹ F.M. Savina, *Histoire des Miao*, Hong Kong, 1930, cité par J. Lartéguy, p. 8.

¹² Claudine Lombard-Salmon, « Un exemple d'acculturation chinoise : la province du Gui-Zhou au XVIII^e siècle », *B.E.F. Tome XXXIV*, citée par J. Lartéguy p. 65

¹³ J. Lartéguy, p. 94.

¹⁴ Ibid, p. 154.

¹⁵ Timothy N. Castle, *At war in the shadow of Vietnam*, New York, Columbia University Press, 1993, p. 38-39

d'Asie. Ils n'ont jamais eu de patrie propre, mais jamais non plus ils n'ont connu la servitude et l'esclavage... »¹⁶

Et Jean Lartéguy de citer de surcroît un officier français les ayant côtoyés et les décrivant comme « un peuple fou de liberté. »¹⁷

De prime abord, ces affirmations à propos de l'importance attachée à l'indépendance et à la liberté par le peuple hmong paraissent surprenantes, et quelque peu insatisfaisantes d'un point de vue explicatif. En effet, n'est-ce pas une caractéristique commune à de nombreux peuples ? Les luttes pour l'indépendance, les mouvements de libération nationale, le droit à l'autodétermination et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sont des revendications qui semblent universellement partagées par les différents peuples de la planète. Les conquêtes coloniales ne se sont pas faites sans résistance et les relations entre peuples dominants et peuples dominés sont rarement demeurées pacifiques. De tout temps, la lutte pour la liberté a animé les peuples du monde entier ; les plus guerriers étant plutôt ceux qui cherchent à étendre leur influence, les « envahisseurs », que ceux qui essayent de leur résister.

Pourtant ces jugements, où les Hmong ne sont pas des résistants mais bel et bien des guerriers, reviennent dans presque toutes les descriptions du peuple hmong proposées dans les ouvrages. Ainsi, Martial Dassé écrit que « les Méos constituent une race absolument impossible à dominer, anarchique et libertaire par nature, et sûre de sa supériorité sur les habitants des plaines. »¹⁸ Ce désir d'indépendance semble si extrême qu'il est souvent dépeint d'une manière relativement péjorative. Martial Dassé parle ainsi successivement d'une « liberté proche de l'anarchie »¹⁹ ou encore d'« individualistes forcenés, d'une indépendance farouche, ennemis de toute autorité »²⁰. C'est peut être là que réside la particularité des Hmong ; ce qui expliquerait, par ailleurs, que leurs caractéristiques ne soient pas assimilables à celles d'autres peuples également épris d'indépendance et de liberté.

La notion de liberté est en effet si fortement ancrée dans les caractéristiques du peuple hmong que certains affirment que le mot Hmong lui-même signifie « libre ». C'est une thèse, défendue par le prêtre catholique spécialiste des Hmong Yves Bertrais dans *Le mariage traditionnel chez les Hmong blancs du Laos et de Thaïlande* :

« Selon le père Bertrais quand les Hmong disent : « nous autres Hmong », ils donnent à ce terme un sens beaucoup plus vaste qu'homme libre. Ils pensent : nous autres Hmong, peuple différent des autres, peuple des montagnes et des grands espaces, indépendant des gouvernements des pays qu'ils habitent, n'ayant pour maîtres que leurs seules traditions. »²¹

Avant lui, le Dr Yang Dao a été le premier à suggérer que « Hmong » se traduisait par « peuple libre ». Les Hmong vivant hors de Chine demandent à être appelés ainsi et non

¹⁶ F.M. Savina cité par J. Lartéguy, p. 107.

¹⁷ J. Lartéguy, p. 119.

¹⁸ Martial Dassé, *Montagnards révoltes et guerres révolutionnaires en Asie du Sud-est continentale*, Bangkok, D.K Book House, 1976, p. 117.

¹⁹ Martial Dassé, p. 114.

²⁰ Ibid, p. 144.

²¹ J. Lartéguy, p. 9.

désignés sous les termes « Méo » ou « Miao » qui selon eux connotent l'esclavage et le mépris dont ils ont été victimes en Chine.

A partir de ces déclarations, est-il possible de considérer que ces caractéristiques, qui semblent intrinsèquement liées au peuple hmong, participent des éléments explicatifs de l'implication des Hmong dans les deux guerres d'Indochine ? En d'autres termes, le désir de liberté des Hmong, servi par leur tendance belliqueuse, est-il un argument recevable pour qui s'attache à cerner les enjeux de l'engagement de ce peuple aux côtés des Occidentaux ?

3. Des justifications controversées et démenties

Nous l'avons déjà signalé auparavant, les écrits officiels chinois qui, les premiers, ont fait état du caractère guerrier des Hmong, n'étaient pas des modèles d'objectivité. Cela dit, les affirmations précédemment citées sont elles aussi à nuancer.

Keith Quincy, évoquant ce qui aurait pu motiver une participation des Hmong à la lutte des Américains contre les communistes, écrit que ce peuple était désespérément borné. Les centres de leur univers étaient la famille et le village, et pour rien au monde ils ne les auraient quittés pour répondre à l'appel d'un compatriote hmong en difficulté.²²

On est bien loin de l'image du Hmong guerrier qui serait « instinctivement » poussé à se battre ou à participer aux révoltes. Les Hmong apparaissent ici plutôt individualistes et centrés sur leur communauté, cherchant avant tout à préserver la quiétude de leur quotidien.

Jean Lartéguy remet en cause les écrits de certains auteurs qui établiraient, selon lui, des descriptions un peu trop « exotiques » ou romancées du peuple Hmong. Il parle notamment d'« inexactitudes » dans les « quelques appréciations d'Européens, qui à l'exception des missionnaires ont rarement vécu parmi eux (...) ».²³ D'après lui, ces particularismes attribués aux Hmong ne sont pas justifiés, si ce n'est peut-être celui évoquant leur « esprit chevaleresque » :

« Les Hmong ne sont ni meilleurs ni pires que nous ; ils peuvent selon leur tempérament être lâches ou généreux, querelleurs ou pacifiques, paillards ou puritains. Mais tous sont déterminés par le sentiment de n'être pas tout à fait comme les autres, d'être plus que les autres attachés aux coutumes et aux traditions, d'avoir le goût des causes perdues si elles sont belles et nobles, de se défier des innovations de la technique si elles ne se révèlent pas profitables. »²⁴

Contradictoires, controversées, les opinions des différents auteurs ne nous aident pas à établir un portrait fidèle et réaliste du peuple hmong, ou à appréhender son rapport à la liberté et à la guerre.

Pour sortir de cette impasse, Mai Na M. Lee, dans la version écrite²⁵ d'un article initialement présenté lors d'une conférence à Otterbein College en mars 1997, s'attaque à ce qu'elle appelle « le mythe millénaire » à propos de l'identité hmong, dont la plus récente

²² Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

²³ J. Lartéguy, p. 110.

²⁴ *Ibid*, p. 111.

²⁵ Mai Na M. Lee, « The thousand-year myth: construction and characterization of Hmong », *Hmong Studies Journal*, vol. 2, n°2, spring 1998. (http://members.aol.com/hmongstudiesjrn1/HSJv2n1_Lee.html)

traduction serait l'expression « Hmong means free », attribuée à Yang Dao et reprise dans le livre éponyme de Sucheng Chan. Pour l'auteur, ce mythe a été construit puis entretenu par les Chinois et les puissances coloniales qui voyaient en ce peuple des « sauvages primitifs », impossibles à assimiler ou à intégrer à la civilisation.²⁶

L'auteur manifeste là son désir de sortir de ce qu'elle appelle une « apathie intellectuelle » pour dénoncer des « stéréotypes traditionnels », des « mythes spéculatifs » véhiculés par les groupes dominants. Elle dénonce également une définition unilatérale et biaisée des Hmong, qui se construit dans le cadre limité et pourtant communément accepté d'un portrait unidimensionnel du peuple hmong.²⁷

Après les Chinois ce serait donc les Français présents en Indochine qui auraient contribué à perpétuer ce mythe du Hmong guerrier : « Aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, (...), les Hmong migrèrent progressivement vers le sud où ils entrèrent en contact avec les colonialistes français qui propagèrent le stéréotype du Hmong belliqueux » écrit Mai Na M. Lee. D'après elle ce sont deux révoltes opposant les Hmong aux colons français en 1896 et en 1919-21 – la Guerre du Fou – qui ont valu aux Hmong leur réputation de guerriers.

L'expression « Hmong means free » est également remise en cause. Pour l'auteur, elle ne peut pas être considérée comme acquise car les stéréotypes du Hmong belliqueux et d'un peuple indépendant ont relégué au second plan des caractéristiques et valeurs socioculturelles plus positivement connotées et peut être même plus pertinentes pour tracer un portrait fidèle des Hmong. Selon elle, c'est une expression qui a été galvaudée afin de romancer l'histoire du peuple hmong et de dramatiser leurs luttes.²⁸ Le mythe dont il était question dans la partie précédente est ici clairement critiqué. L'auteur appelle d'ailleurs les spécialistes de la question à l'aborder avec diligence.

Il semble donc que l'argument du Hmong prédisposé à la guerre ne puisse pas justifier l'engagement volontaire de ce peuple dans les conflits qui nous intéressent. Cette argumentation ne paraît pas tenable aux vues des controverses et des critiques dont elle fait l'objet. En revanche, les Occidentaux ont joué de ce stéréotype, et en l'utilisant pour servir leurs intérêts, ils ont contribué à l'alimenter. En effet l'utilisation de cette expression pendant les guerres d'Indochine servit à sensibiliser les Hmong à la cause des Occidentaux et à les mobiliser pour le combat. Ils étaient appelés à se battre car ils étaient historiquement perçus comme étant agressifs et belliqueux. Dans les récits des soldats occidentaux, le peuple hmong, dont la société et le système économique demeuraient depuis toujours centrés autour de l'activité agricole, était subitement devenu un peuple de guerriers.²⁹

Si rien ne "prédisposait" les Hmong à faire le choix, pour certains, de se battre aux côtés des Français, puis des Américains, il convient dès lors d'examiner les motivations propres au peuple hmong. Pourquoi se sont-ils engagés dans ces luttes ? Leur participation était-elle calculée ou bien n'était-elle que le fruit de la réaction instinctive d'un peuple qui souhaitait simplement se défendre, se protéger ?

²⁶ Mai Na M. Lee, « The thousand-year myth: construction and characterization of Hmong », *Hmong Studies Journal*, vol. 2, n°2, spring 1998. (http://members.aol.com/hmongstudiesjrn/HJSJv2n1_Lee.html)

²⁷ Ibid.

²⁸ Ibid.

²⁹ Mai Na M. Lee, « The thousand-year myth: construction and characterization of Hmong », *Hmong Studies Journal*, vol. 2, n°2, spring 1998. (http://members.aol.com/hmongstudiesjrn/HJSJv2n1_Lee.html)

Nous allons voir, dans deux parties distinctes, que ces deux types de motivations peuvent être mises en avant pour expliquer le choix des Hmong.

B. Un choix délibéré ou contraint ? Une lutte pour la survie

1. La défense de leur culture et de leur mode de vie

Les paroles, recueillies par Jane Hamilton-Merritt, de Moua Lia, en charge de l'éducation hmong au Laos dans les années soixante et soixante-dix, résumant bien les motivations premières de son peuple. Elle assure qu'elle et son peuple ne se sont pas battus pour la cause d'un autre pays, ni pour celle de personne. Ils se défendent d'avoir été des mercenaires à la solde des Français ou des Américains. Ils se battaient uniquement pour défendre leur liberté, pour protéger des communistes et des Vietnamiens – des ennemis de longue date - les terres sur lesquelles ils étaient nés et qui leur appartenaient.³⁰

En choisissant de se battre aux côtés des Français dans un premier temps, les Hmong espéraient avant tout protéger leurs terres, leur habitat, leurs lieux de vie ; pour défendre leur liberté de vivre comme ils l'entendent, selon leurs traditions et leurs coutumes.

Cho Quang Lô - à la tête d'un des premiers maquis organisé dans le cadre du G.C.M.A, celui de Pha Long, dit aussi maquis Chocolat, dans le nord du Vietnam - dans une lettre qu'il aurait envoyée au Vietminh, et dont le contenu est retranscrit par Jean Lartéguy, partage cette vision apolitique de l'engagement des Hmong :

« Nous sommes chez nous. Nous ne cherchons pas à vous disputer le pouvoir politique. Mais nous avons le devoir sacré de défendre notre territoire, d'assurer le bien-être de nos populations. (...) [N]ous ne voulons pas qu'on nous commande et qu'on s'immisce dans nos affaires intérieures. »³¹

Se défendant d'être à la solde des Occidentaux ou de prendre part à la défense de leur cause en Indochine, les Hmong affirment lutter pour leur indépendance et leur autonomie, pour « conserver le droit d'être nous-mêmes »³² assurait Vang Pao dans ses mémoires recueillies oralement par Jean Lartéguy. Les Occidentaux eux-mêmes, Français et Américains reconnaîtront l'indépendance d'esprit dont firent preuve les Hmong : ils se battaient pour leur cause, et non pas par conviction pour celles des autres. « Les Hmong se battaient uniquement lorsqu'ils pensaient que c'était une bonne idée »³³ confirme Maurice Gauthier. Ils ne défendaient que leur propre cause.

D'ailleurs, il est parfois souligné, comme nous l'avons vu plus haut, que la réaction défensive des Hmong était spatialement limitée. Il ne s'agit pas pour eux de quitter femmes

³⁰ Jane Hamilton-Merritt, *Tragic Mountains: the Hmong, the Americans and the secret war for Laos, 1942-1992*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1999, p. 130.

³¹ J. Lartéguy, p. 162.

³² Ibid, p. 215.

³³ Maurice Gauthier cité par J. Hamilton-Merritt, p. 42.

et enfants pour aller combattre là où ils pourraient être envoyés. Ils souhaitent avant tout préserver leur maison, leur famille, leurs terres. La défense hmong s'organise avant tout à un niveau très local, ce qui met en avant les motivations personnelles et instinctives qui les animent. Un agent américain de la CIA raconte ainsi qu'ils ne voulaient jamais quitter leurs villages, en partie à cause de leurs croyances animistes et leur attachement aux éléments naturels qui entouraient leurs lieux de vie. Ils souhaitaient rester à proximité de leurs villages et de leurs familles. Et si jamais on leur demandait de quitter leur environnement immédiat pour aller attaquer un convoi sur les terres d'un autre peuple dont ils n'avaient même pas connaissance, alors ils se plaignaient auprès de leur chef Vang Pao que cela n'était pas dans le contrat, qu'on ne leur avait jamais dit qu'ils allaient devoir partir et se battre contre quelqu'un d'autre.³⁴ Une fois de plus, ce témoignage d'un militaire américain chargé de l'entraînement des Hmong, confirme que le caractère guerrier de ce peuple semble davantage relever du mythe que de la réalité.

Le vécu des Hmong et leurs expériences passées jouèrent également un rôle incitateur. Témoins du sort réservé aux Français sous l'occupation japonaise de l'Indochine, ils estimèrent qu'il était préférable pour eux de continuer à être administrés par les Français – avec lesquels ils entretenaient des relations convenables – plutôt que d'être soumis à la domination japonaise. C'est pourquoi certains se rangèrent du côté de la résistance française entre 1944 et 1945.

« Ils se sentaient menacés par l'impérialisme japonais et savaient que ces nouveaux maîtres ne respecteraient ni leurs lois, ni leurs coutumes, et qu'ils étaient plus étrangers dans des montagnes d'Indochine que les pha ki, venus d'au-delà des mers. »³⁵

Et Lô Wen Teu de confirmer : « les Hmong trouvaient les Français moins encombrants, parce qu'ils se comportaient de façon plus humaine. »³⁶

Les Japonais ne sont pas les seuls à ne pas emporter l'adhésion du peuple hmong. Ceux-ci craignent également les Vietnamiens qu'ils savent en embuscade derrière les communistes laotiens du Pathet-Lao. Les Hmong les appellent d'ailleurs parfois les Tchaw Gee, ce qui dans leur langue, signifierait approximativement « les mangeurs de vésicules biliaires. »³⁷ Martial Dassé écrit que, « appréhendant une future domination de la race vietnamienne »³⁸, les Hmong se sont rangés du côté des maquis français afin de « préserver leur indépendance. »

Mais les Hmong ne redoutaient pas uniquement les vellétés « impérialistes » de leurs ennemis. Ils craignaient également l'idéologie véhiculée alors par les Vietnamiens : le communisme. En effet, pour les Hmong, attachés à leurs traditions séculaires, à leurs croyances et superstitions, et depuis toujours politiquement structurés par un système clanique ; le communisme et son système collectif était un « anathème ».³⁹ D'autant plus

³⁴ Vint Lawrence, cité par Roger Warner, *Back Fire : The CIA's secret war in Laos and its link to the war in Vietnam*, New York, Simon & Schuster, 1995, p. 115-116

³⁵ **J. Lartéguy, p. 154. Le terme de pha ki était utilisé par les Hmong pour désigner les colons français en particulier et les Blancs en général.**

³⁶ Cité par J. Lartéguy, p. 160.

³⁷ J. Hamilton-Merritt, p. 83.

³⁸ Martial Dassé, p. 141.

³⁹ Timothy N. Castle, p. 39.

qu'ils entendaient parfois le récit d'autres Hmong qui continuaient à fuir la Chine et qui leur dressaient un portrait peu attractif du communisme en témoignant des conditions de vie très pénibles qu'ils avaient dû endurer sous le régime communiste.⁴⁰

Beaucoup d'entre eux rejetaient ce mode de vie, surtout s'il devait leur être imposé par des ennemis. La lutte contre le communisme, même si elle n'était pas la priorité initiale devint bientôt un des leitmotivs de la participation hmong aux conflits indochinois. Lorsqu'un officier de la CIA, dit « colonel Billy », voulut s'assurer de la loyauté des Hmong acceptant de s'engager aux côtés des Américains au Laos contre le Pathet Lao et le Vietminh, le leader hmong Vang Pao lui répondit que ces montagnes autour de la Plaine des Jarres étaient leurs lieux de vie. Pour avoir déjà été auparavant en contact avec des communistes pendant des années, il savait que son peuple ne pouvait s'accommoder de leur façon de fonctionner, bien trop éloignée de celle des Hmong. Dès lors, lui et son peuple n'avaient que deux options : les fuir ou les combattre. Et s'ils obtenaient des armes de la part des Américains, alors ils se battraient contre les communistes.⁴¹

Parmi les différents aspects de leur mode de vie traditionnel, les Hmong défendirent également leur culture agricole de prédilection, et celle qui constituait leur principale source de revenu : l'opium. Ils défendaient leur région bien sûr, mais derrière cela, ils défendaient également leur opium.⁴² Des considérations pécuniaires vinrent donc s'ajouter au souci de défendre leur façon de vivre.

2. Des motivations financières

Au-delà du fait que la culture de l'opium était leur seule ressource et leur unique moyen de subsistance, celle-ci occupe une place privilégiée dans la culture hmong. D'ailleurs, Jean Lartéguy, évoquant les Hmong, parle du « peuple de l'opium ». Dans son livre, il s'attache d'ailleurs à détailler l'importance de la culture du pavot dans la vie traditionnelle des Hmong, en citant les commentaires faits à ce sujet par Jacques Lemoine.⁴³

« L'opium joue un rôle capital dans le budget familial. Souvent, il est le seul article que la maison puisse vendre à l'extérieur, si toutefois ses propres besoins en opium n'immobilisent pas toute sa récolte. Car les Hmong pour la plupart sont des consommateurs de l'opium qu'ils produisent. Si la récolte n'a pas pu être réalisée ou bien ne suffit pas à la consommation domestique, il se crée pour la maisonnée un déséquilibre économique grave, que les autres revenus peuvent difficilement compenser. »

Souvent réfugiés dans les montagnes pour fuir leurs divers oppresseurs, les Hmong ont rapidement mis à profit l'altitude à laquelle ils vivaient pour cultiver le pavot. L'opium était déjà devenu une spécialité des Hmong en Chine ; ils importèrent avec eux leurs techniques et leur savoir faire en la matière quand certains s'installèrent dans les montagnes du nord de l'Indochine, au nord du Laos et au Tonkin.

⁴⁰ J. Hamilton-Merritt, p. 49.

⁴¹ Roger Warner, p. 45.

⁴² Albert Sore, cité par Alfred W. McCoy, *The Politics of Heroin in Southeast Asia*, New York, Harper & Row Publishers, 1972, p. 102.

⁴³ Jacques Lemoine, *Un village Hmong vert du Haut-Laos*, cité par J. Lartéguy, p. 22.

Pour le peuple hmong l'opium est un moyen de subsistance, mais c'est également un produit qu'ils consomment dans leur vie quotidienne :

« L'opium est à la fois un remède, un délassément, et pour quelques-uns seulement la drogue contraignante qu'on connaît. (...) les Hmong connaissent son pouvoir analgésique et il est souvent le seul recours contre les fièvres et les névralgies qu'ils ramènent du ray. On n'hésite pas à faire fumer les adolescents (...) pour atténuer leurs souffrances. L'opium est aussi un bon tranquillisant dans les périodes de surmenage, et si tout le monde dans la maison ne s'y donne pas, c'est plutôt par économie que pour toute autre raison. »⁴⁴

Il est pourtant généralement précisé que les Hmong ne sont pas pour autant un peuple d'opiomanes. Le fait de fréquenter quotidiennement cette drogue leur ayant appris à en discerner les méfaits : « En pays hmong, on connaît suffisamment les inconvénients de l'opiomane pour que les jeunes gens s'en écartent pour la plupart. »⁴⁵

Les Hmong se sont donc battus pour protéger leur source de revenu, mais aussi parce qu'ils savaient que les terres où était cultivé le pavot étaient convoitées de tous. Les terrains attisaient la convoitise de l'ennemi communiste, tout autant que celle de leurs alliés occidentaux. Tous les belligérants souhaitaient en effet mettre la main sur cette manne financière que représentait la vente d'opium et qui leur permettrait de financer leur effort de guerre respectif. Les Hmong, conscients de l'enjeu financier que représentait l'opium, se trouvaient alors tour à tour menacés ou courtisés par les différentes parties.

Si l'opium occupait déjà une place centrale dans le quotidien du peuple hmong, les manœuvres des étrangers – Japonais, Français, Américains, Vietnamiens, Chinois – ne firent qu'accroître le poids stratégique de la culture du pavot. En effet, et pour ne prendre qu'un exemple qui sera développé ultérieurement en deuxième partie, des tractations eurent lieu entre les Français et les Hmong. Désignés sous le terme d' « Opération X », ces accords permettaient aux Hmong de faire vendre et transporter leur production d'opium par les Français, qui eux, trouvaient là le moyen d'une part, de s'assurer de la loyauté de leurs alliés hmong, d'autre part de financer leurs actions de contre guérilla, et enfin d'éviter autant que faire se peut que le Vietminh ne s'en empare et l'échange contre des armes. Ce genre de pacte accentuait donc l'intérêt financier que les Hmong pouvaient trouver à leur engagement. Pour le Colonel Roger Trinquier, l'argent était la principale motivation des chefs hmong. En effet selon lui, ils étaient sans aucun doute plus intéressés par les profits qu'ils pouvaient faire que par la défense des intérêts français. Malgré cela, la coopération pouvait se pérenniser si les Français acceptaient cet état de fait, y consentaient, et demeuraient fermes dans leurs intentions et leurs objectifs. Il ajoute que, d'autre part il est établi que dans de telles périodes de troubles, l'individualisme et l'ambition personnelle constituent de puissantes motivations et incitations pour ceux qui cherchent à s'en sortir.⁴⁶

Il convient cependant de ne pas associer les Hmong qui ont accepté de prendre part aux résistances et aux luttes anticomunistes à des mercenaires. Vang Pao, leur chef, s'en défendait. Il semble que cet avis soit partagé par Vint Lawrence qui pensait qu'il n'était pas souhaitable de mêler les Hmong, défendant leur territoire et leur cause, à d'autres groupes

⁴⁴ J. Lartéguy, p. 22.

⁴⁵ Ibid, p. 22.

⁴⁶ Roger Trinquier, *Modern Warfare*, p. 105, cité par Alfred W. McCoy, p. 99.

ethniques, comme les Nung par exemple, dont la motivation principale était l'argent, sous peine de risquer de perturber le système mis en place.⁴⁷

Une anecdote, racontée par Keith Quincy, vient soutenir ce point de vue puisqu'il y est mentionné le refus exprimé par Touby Lyfoung de recevoir les barres d'argent proposées à ses hommes par la hiérarchie militaire française suite au succès de la mission qui leur avait été confiée.⁴⁸

Plusieurs témoignages évoquent par ailleurs une action des Hmong désintéressée, une alliance à sens unique en quelque sorte, considérant qu'il était de leur devoir d'aider leurs alliés. Le lieutenant Gauthier se disait impressionné par le fait que les Hmong ne demandaient jamais rien en échange de leurs efforts.⁴⁹ Reprenons par exemple l'épisode où les Hmong refusèrent les barres d'argent offertes par le général Navarre, à propos duquel le colonel Trinquier fit le commentaire suivant :

« J'avais déjà expérimenté la loyauté des Méo. Cela constituait cependant à mes yeux une incroyable illustration de la loyauté de Touby et de tous les Méo. »⁵⁰

La vente d'opium n'était pas le seul attrait financier que pouvait revêtir un engagement des Hmong dans la lutte armée aux côtés des Occidentaux. Intégrer l'armée royale laotienne dans un premier temps, puis les rangs de l'« armée secrète » ou « clandestine » du général Vang Pao, représentait souvent un salaire bien plus conséquent que les revenus moyens que les Hmong pouvaient espérer gagner en temps normal. Plus les combattants étaient structurés selon les effectifs d'une véritable armée, plus le poids de la question financière était significatif. Ainsi lorsque l'armée du général Vang Pao fut mise en place, « les soldats de cette armée recevaient une meilleure solde que ceux de l'A.R.L. Un soldat y gagnait 150 à 170 francs par mois au lieu de 25 à 50 francs seulement pour un soldat laotien. »⁵¹ Keith Quincy remarque que, grâce à l'argent de la CIA, Vang Pao était en mesure d'offrir à ses hommes des salaires qui pouvaient être jusqu'à dix fois plus élevés que ceux qui étaient délivrés par l'armée royale.

Vang Pao mit également sur pied un système de promotion au mérite destiné à récompenser, et donc à fidéliser, les chefs de clans hmong quand ceux-ci consentaient à apporter leur soutien au général. Ainsi, pour forger des alliances avec ces chefs, Vang Pao nommait les représentants des clans les plus puissants et les plus influents aux plus hautes fonctions de son administration parallèle, c'est-à-dire aux postes de *chao muong*, *nai kong*, *tasseng* et *nai ban*. Aux postes à responsabilités étaient bien évidemment associés les salaires les plus substantiels : les chefs ainsi affectés pouvaient dès lors espérer recevoir des salaires jusqu'à dix fois supérieurs à ceux des fonctionnaires de l'administration provinciale « officielle ».⁵²

Les incitations financières n'étaient pas réservées aux seuls chefs : afin de s'assurer d'un recrutement suffisant, Vang Pao visait l'ensemble du peuple hmong, pour qui travailler

⁴⁷ Roger Warner, p. 142.

⁴⁸ Keith Quincy, *Hmong: History of a people*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995, p. 182.

⁴⁹ J. Hamilton-Merritt, p. 31.

⁵⁰ **En anglais dans le texte: « I had already experienced the loyalty of the Meo. This however for me was an amazing verification of the loyalty of Touby and all the Meo » cité par J. Hamilton-Merritt, p. 58.**

⁵¹ Martial Dassé, p. 183.

⁵² Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

pour le général pouvait se révéler être une aubaine. Tout ceux qui supportaient sa cause se voyaient distribuer tout un éventail de privilèges en tout genre. Dans ces conditions, servir militairement Vang Pao représentait, pour des milliers de paysans pauvres, le moyen d'abandonner une vie misérable au profit d'une vie de relative abondance.⁵³

Les stratégies françaises et américaines de financement, nous l'avons vu et ce point sera davantage détaillé plus en avant, ne furent pas sans conséquence sur les choix effectués par le peuple hmong. L'espoir de gagner plus décemment leur vie est un des éléments à prendre en compte si l'on s'attache à sérier les différentes motivations qui ont amené les Hmong à s'impliquer dans les guerres menées par les Occidentaux en Indochine. Mais l'espoir d'une vie meilleure n'est pas seulement une question d'argent pour les Hmong. Ils attendent en effet également de leurs alliés qu'ils tiennent leurs promesses en terme d'aide humanitaire.

3. L'espoir d'une aide humanitaire

Les puissances occidentales, au moment d'avoir recours au peuple hmong afin que les montagnards puissent les aider à vaincre leurs ennemis, s'employèrent à les séduire. Fournir des armes, une formation et un salaire élevé aux combattants n'était pas suffisant. Comme il a été dit précédemment, les Hmong sont attachés à leurs lieux de vie, leurs familles... Pour que les hommes acceptent d'aller se battre, il fallait donc leur garantir de venir en aide à leurs familles sur qui ils ne pouvaient plus toujours veiller. Les officiers de Vang Pao, lui-même et leurs « conseillers » de la CIA survolaient les montagnes, et se rendaient de villages en villages pour offrir des armes, de l'argent ou encore du riz.

L'aide humanitaire, dont l'acheminement s'est essentiellement développé sous le « commandement » américain, s'est rapidement révélée être une condition sine qua non du soutien du peuple hmong. Ce dernier s'est donc également engagé dans la guerre en espérant que leurs alliés étrangers tiendraient les promesses faites et ravitailleraient leurs villages. En effet, la guerre au Laos et le développement de l'armée irrégulière hmong ont considérablement perturbé les villageois. Les périodes d'instruction militaire, même courtes, privaient les familles des bras nécessaires aux travaux agricoles. Les villages isolés dépendaient alors du ravitaillement en vivres et en matériel militaire. Les conseillers de la CIA se rendirent rapidement à l'évidence : s'ils voulaient que leur entreprise d'élaboration d'une armée hmong soit un succès, l'agence américaine devait garantir aux combattants et à leurs familles des approvisionnements réguliers en nourriture et en équipements de combat.⁵⁴

A l'appui de son argumentation, Timothy Castle cite un vétéran de la CIA, Douglas Blaufarb. Selon lui, le fait de savoir que leurs familles allaient être prises en charge était un facteur déterminant pris en compte par les Hmong dans leur décision de rejoindre ou non l'armée irrégulière. Les hommes, sur lesquels reposait entièrement la responsabilité de la défense des villages, n'acceptaient donc de servir comme soldats et d'être éloignés de leurs familles qu'à condition d'être assurés que cette dernière bénéficierait de toute la protection nécessaire en leur absence.⁵⁵

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Timothy N. Castle, p. 58.

⁵⁵ Ibid, p. 58.

Pour continuer à accroître les effectifs de l'armée clandestine, il fallait faire plus qu'équiper de nouveaux combattants. En effet, les hommes partis se battre ne pouvaient plus assumer les tâches vivrières du quotidien, autour desquelles s'organisait l'économie tribale. Protéger et nourrir les familles restées dans les villages hmong était une mission à laquelle les américains ne pouvaient se soustraire s'ils voulaient conserver les forces armées hmong déjà à leurs côtés et s'ils envisageaient d'en enrôler de nouvelles.

Lorsque les avions américains venaient ravitailler les populations – dans une seconde partie, les modalités des ravitaillements et de l'aide humanitaire seront examinées plus en détails –, les villageois hmong consentaient alors à envoyer de nouveaux combattants à Vang Pao : « en échange de l'envoi de moins de vingt soldats à Long Tieng - dont la plupart ont été tués au combat - le village de Long Pot obtint des parachutages réguliers de riz et d'argent, ainsi qu'un excellent prix pour son opium. »⁵⁶

Toutefois, ce système eut le travers de créer un phénomène de dépendance entre les populations ainsi ravitaillées et leurs « bienfaiteurs nourriciers ». Or, dès lors qu'il y a dépendance, la relation devient inégale et les termes en sont modifiés : si, au début, les Hmong ont choisi de s'engager dans l'espoir de recevoir une aide alimentaire et humanitaire de la part des Américains, demeuraient-ils encore maîtres de leurs décisions alors que leur survie dépendait purement et simplement du ravitaillement étranger ?

A partir de là des controverses voient le jour quant à la réalité d'un engagement volontaire de la part des Hmong. Certains soulignent en effet les phénomènes de chantage, largement utilisés pour « convaincre » le peuple hmong de soutenir la cause défendue par leur leader Vang Pao. Il est indéniable qu'un tel système risquait d'aboutir à ce genre de dérives. Les villages qui refusaient de soutenir la guerre ou d'envoyer des hommes, pouvaient s'attendre à ce qu'on leur coupe les vivres ou pire. Les sollicitations étaient parfois présentées en des termes que les villageois pouvaient difficilement refuser : soit ils supportaient l'armée hmong et acceptaient de l'alimenter en nouvelles recrues, soit ils étaient considérés comme partisans du Pathet Lao, et devaient alors en subir les conséquences armées. Ainsi, en 1971, les villageois de Long Pot décidèrent de suspendre leur engagement en faveur de la guerre et refusèrent de soutenir plus longtemps l'armée de Vang Pao. Le village fut alors bombardé par les T-28 et les avions américains stationnés en Thaïlande.⁵⁷

La préservation de leur mode de vie au quotidien, de leur principale source de revenu et l'espoir d'offrir à leurs familles une vie meilleure, tels étaient les enjeux à court terme, pour les Hmong face à la guerre.

Mais au-delà de ces considérations terre à terre et de leur lutte pour la survie, le peuple hmong était animé d'autres aspirations. Leur engagement ne fut pas uniquement instinctif et sur le mode défensif : il était également calculé, réfléchi en fonction des profits qu'ils pouvaient espérer en tirer, à long terme. Ainsi, l'ancien directeur de la CIA précise que si Vang Pao était initialement motivé par la défense de son peuple et des territoires montagneux où ils vivaient, il reconnaissait également qu'à long terme, les Hmong devaient être intégrés au sein de la société laotienne. Dans cette perspective, des avancées considérables pouvaient d'ores et déjà être comptées à son actif, notamment concernant

⁵⁶ Alfred W. McCoy, p. 289.

⁵⁷ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

l'enseignement de la langue lao aux jeunes enfants ainsi que leur apprentissage de leur devoir de loyauté envers le roi.⁵⁸

C. Un combat politique pour l'intégration des Hmong

1. Le paradoxe de l'engagement des Hmong

L'origine de l'engagement politique des Hmong suscite des interrogations à divers points de vue. En réalité, les causes de leur engagement sont multiples, et plus ou moins d'ordre politique. Elles s'apparentent parfois davantage à des revanches personnelles ou communautaires qu'à des volontés structurées et cohérentes politiquement parlant. Nous avons cependant choisi de les présenter dans le cadre d'un combat politique des Hmong car elles touchent pour certaines au système politique hmong – la structure clanique –, et pour d'autres à la question de l'intégration de cette minorité ethnique au sein du Laos et à la façon dont elle est perçue par le groupe politiquement dominant : les Lao.

La mobilisation hmong peut tout d'abord paraître paradoxale car elle ne revêt pas de velléités indépendantistes. Les Hmong sont parmi les nombreuses minorités ethniques que compte le Laos, et on aurait pu penser qu'ils cherchent à profiter de leur collaboration avec les Français puis les Américains et du soutien dont ils bénéficiaient à ce moment là pour revendiquer l'établissement d'une province autonome hmong par exemple. En effet au Laos, durant la période qui nous intéresse ici, la population totale est estimée entre 1,7 et 2,3 millions d'habitants et l'ethnie Lao en représenterait seulement la moitié – voire moins.⁵⁹ Le groupe politiquement dominant se trouve être en réalité une minorité ethnique parmi d'autres ; les deux tiers des provinces laotiennes étant en majorité peuplées de non Lao. Dans un tel contexte, il aurait été légitime de s'attendre donc, de la part des Hmong, à ce qu'ils tentent d'imposer un statut politique privilégié pour leur communauté ; par exemple dans les provinces de Xieng-Khouang, Sam Neua, Phong Saly ou Luang Prabang où ils étaient établis en grand nombre. Mais s'ils avaient effectivement des projets politiques, ils se révélèrent d'un autre genre : il n'était pas question pour eux de réclamer une quelconque sorte de pays ou nation hmong.

D'autre part, un autre élément peut se révéler surprenant à propos de la lutte des Hmong aux côtés des Occidentaux, contre les mouvements communistes. Dans le contexte délicat que nous venons d'évoquer concernant la domination de l'ethnie Lao, la situation est aggravée par le sentiment de supériorité qu'éprouvent ses membres envers ceux des autres minorités ethniques. Tous les auteurs s'accordent à dire à ce sujet que les Hmong, entre autres, étaient constamment exposés au mépris et à la condescendance des Lao qui jugeaient ces montagnards « inférieurs du fait qu'ils n' [avaient] pas atteint leur degré de civilisation. »⁶⁰ Les habitants des plaines voyaient en eux des sauvages primitifs, des drogués. Les Lao dominant l'organisation politique, l'administration corrompue pouvait à sa guise exploiter physiquement et financièrement les montagnards par le biais de corvées

⁵⁸ Richard Helms, directeur de la CIA en septembre 1968, cité par J. Hamilton-Merritt, p. 198.

⁵⁹ Martial Dassé, p. 66.

⁶⁰ Ibid, p. 67.

et de taxes majorées. Les bureaucrates lao et vietnamiens, travaillant pour le compte de l'administration coloniale française utilisaient différentes formes de discriminations et autres mauvais traitements à l'encontre des Hmong. Par exemple, les soldats vietnamiens, quand ils n'étaient pas encadrés par des officiers français, tuaient le bétail des villageois, pénétraient dans leurs maisons, pillaient et insultaient les habitants...⁶¹

Profitant du fait que les Hmong, pour la plupart, ne maîtrisaient pas le français, les gestionnaires locaux pouvaient agir sans crainte de voir leur corruption dénoncée auprès de l'administration française qui demeurait aveugle et se fiait aux comptes rendus de ses administrateurs. En réalité, ceux-ci transgressaient bien souvent les limites de leurs rôles, attisant par leurs excès la colère des Hmong :

« Mais il y avait les petits chefs locaux, toujours fort paresseux, souvent rapaces, pour qui les Méos représentaient une vache à lait que l'on peut traire sans merci. Parfois le tempérament guerrier du Méo se réveillait et il y avait de bonnes raisons à cela : impôts écrasants, dîmes lourdes sur l'opium, chevaux réquisitionnés et non payés. Et toujours, ces petits chefs brandissaient devant le malheureux Méo l'épouvantail du croquemitaine français. »⁶²

Face à ce dédain, les Hmong n'avaient pas une meilleure opinion des Lao. Comment expliquer alors qu'ils se soient battus pour un pays où ils étaient ainsi méprisés et surtout qu'ils aient accepté de supporter la quasi totalité du fardeau de la guerre civile contre les communistes, puisque l'armée royale laotienne en était jugée incapable car peu motivée, craintive et inefficace ? Si les Lao fuyaient devant les troupes du Pathet Lao et de l'armée nord vietnamienne, pourquoi les Hmong devraient-ils se battre et défendre une nation qui les a traités comme des êtres inférieurs ? Ils étaient plus d'un à se rappeler dans quelles conditions ils avaient dû courber l'échine devant les Lao des plaines, ramper à quatre pattes jusqu'au bureau d'un arrogant fonctionnaire lao pour obtenir un entretien. Et de tels souvenirs ne constituaient pas le terreau idéal d'un patriotisme aveugle.⁶³

La clé de ce paradoxe réside d'une part dans la volonté des leaders hmong qui avaient de réelles ambitions pour leur peuple ; ainsi que dans les stratégies mises en œuvre par les Occidentaux pour rallier les Hmong à leur cause.

Des enjeux personnels sous-tendaient les motivations, disons d'ordre politique, à l'origine de la participation des Hmong à la guerre. Nous l'avons vu, les Hmong pouvaient être animés par la volonté de revanche collective sur les Lao et l'envie de leur prouver leur valeur en réussissant, avec l'armée secrète, là où l'A.R.L avait échoué.

Ce sont également des enjeux personnels qui ont poussé le leader hmong Touby Lyfoung à prendre fait et cause pour les Français. En effet, dans les années 1921, les Français établirent un district hmong autonome à Nong Het, et les chefs des deux clans dominants de la région – les clans Lo et Ly – aspiraient à en prendre la direction. En 1922, il est décidé de couper le district en deux afin d'éviter une guerre entre les deux clans. Mais le représentant du clan Lo, Song Tou, n'assuma pas correctement ses fonctions et il fut remplacé par un membre du clan adverse Ly Foung en 1938. Le frère de Song Tou, Faydang, affecté par la défaite de son clan, demanda à un membre de la famille royale de Luang Prabang d'intervenir en sa faveur auprès des Français et il aurait obtenu de

⁶¹ J. Hamilton-Merritt, p. 20.

⁶² **Henri Roux cité par J. Lartéguy, p. 94.**

⁶³ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

succéder à Ly FOUNG lorsque celui-ci quitterait son poste. Mais à la mort de Ly FOUNG, un an seulement après sa prise de fonctions, les Français organisèrent une élection pour désigner un successeur et ce fut le fils du défunt, Touby LYFOUNG qui obtint le plus grand nombre de votes – la question de savoir si Touby a été élu ou nommé n'est pas claire. Malgré ses contestations et ses demandes auprès du roi, FAYDANG n'a pas obtenu gain de cause. Dès lors, Touby, qui avait passé son baccalauréat au lycée d'HANOI devint l'interlocuteur privilégié des Français qui avaient toute confiance en lui. Quand ces derniers se trouvèrent en difficulté sous l'occupation japonaise, il parut alors naturel à Touby de leur proposer l'aide des Hmong. FAYDANG décidant lui, dans le même temps, de prendre systématiquement le contre-pied des choix de son adversaire. Le dénouement de cette lutte des clans pour le poste de tasseng à la tête du district de Nong Het eut donc des conséquences sur l'engagement politique de la communauté Hmong dans son ensemble. En effet, la décision de la plupart des leaders hmong – à l'exception de FAYDANG – de se ranger dans le camp français contre les Japonais et leurs collaborateurs représente un tournant politique décisif. En protégeant les soldats français, en leur fournissant des renseignements et en s'engageant dans une guérilla contre les Japonais et le Vietminh, les Hmong de Touby avaient choisi leur camp pour les batailles à venir.⁶⁴ En définitive, un simple conflit de clan, exacerbé par les impératifs français en terme de gestion de l'opium se mua en fracture permanente et contribua à alimenter vingt-cinq années de guerre civile au Laos.⁶⁵

Tel est le contexte politique dans lequel les Hmong ont, pour certains, fait le choix de s'engager en tant qu'alliés des Occidentaux, contre les communistes. Sur fond de lutte clanique et de tensions ethniques, les Hmong, contre toute attente, ont décidé de prendre part à une guerre civile dans un pays qui n'était pas vraiment le leur. Il convient dès lors de tenter d'expliquer ce paradoxe.

2. L'ambition hmong : une place au sein du Laos

Nous l'avons souligné auparavant, les Hmong n'aspirent pas à l'établissement d'une nation hmong. Beaucoup se battent pour obtenir une certaine reconnaissance de la part de leurs compatriotes, plus de liberté et d'égalité pour leur minorité, et par conséquent, pour une représentation politique qui leur ouvrirait la voie de l'intégration.

C'est une ambition avant tout défendue par leurs leaders qui nourrissent de grands espoirs pour leur peuple – et évidemment également pour eux-mêmes. « J'ai cru que nous les Hmong, les Méo, nous pourrions nous intégrer à la nation laotienne qui n'était, après tout qu'un rassemblement de races obligées de s'unir, malgré leurs langues et leurs coutumes différentes. » déclarait Vang Pao dans ses mémoires.⁶⁶

Et avant lui, Touby LYFOUNG n'imaginait pas un avenir différent pour son peuple : « il voyait dans le rôle qui lui était offert une occasion de sortir les Méos de leur statut actuel, de les faire valoir et de gagner des avantages politiques. »⁶⁷ Ses ambitions sont grandes et il voit dans son alliance avec les Français dans la première guerre d'Indochine, un levier considérable pour leur mise en œuvre. Les ambitions de Touby étaient même plus étendues encore que ce que les Français avaient imaginé. Après avoir gagné la confiance

⁶⁴ J. Hamilton-Merritt, p. 46.

⁶⁵ Alfred W. McCoy, p. 85.

⁶⁶ Cité par J. Lartéguy, p. 197.

⁶⁷ Martial Dassé, p. 125.

et le support des Français, il avait prévu d'utiliser ce soutien comme levier aux prémices d'une représentation politique et d'un réel statut social pour les Hmong. Il y avait donc une véritable stratégie derrière les décisions de Touby. Son but étant de rendre les Français dépendants du soutien des Hmong pour que ces derniers puissent faire pression sur leurs alliés afin qu'ils usent de leur influence pour contraindre l'élite politique laotienne à accorder un certain pouvoir politique au peuple hmong. En effet pour Touby, l'obtention de postes de représentants au sein des instances gouvernementales et d'une certaine autonomie politique au niveau local constituait un impératif politique pour le peuple hmong.⁶⁸

Le soutien militaire que pouvaient constituer les Hmong, mais aussi et surtout l'opium étaient au centre de la stratégie de Touby. Les Français, dépendants de l'aide des Hmong et des ressources financières considérables que représente leur production d'opium, n'auraient selon le chef hmong, pas d'autres choix que d'accéder à ses requêtes. Suite aux embargos qui accompagnèrent la Seconde guerre mondiale, les Français ne pouvaient plus compter sur les importations d'opium pour subvenir aux besoins du monopole colonial en Indochine. Ils durent donc se tourner vers la production domestique pour combler le manque à gagner. Touby comprit alors très vite que son peuple, étant le principal producteur d'opium au Laos, se trouvait dans une position plus que favorable pour engager des négociations avec les Français, toujours dans le but d'obtenir leur soutien en faveur de plus d'égalité politique et économique pour le peuple hmong.⁶⁹

Les ambitions de Touby Lyfoung sont également celles de Vang Pao, le chef militaire des hmong dont l'envergure et le charisme ne vont cesser de croître durant la période. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il va accepter les promotions dont il va faire l'objet : au grade de général de l'armée royale laotienne, et à la tête de la Région Militaire II, au nord-est du Laos. Il devenait ainsi l'incarnation de la réussite du peuple hmong, la preuve vivante qu'un autre statut, social et politique, était possible pour son peuple. Il accepta sa promotion car cela constituait une légitimation de son pouvoir. Cela signifiait la reconnaissance publique que les Hmong, aussi bien que d'autres minorités tribales telles que les Yao ou les Kha, représentées de façon significative dans les rangs de l'armée du général hmong, portaient l'intégralité du fardeau de la défense nationale. S'ils réussissaient à sauver le pays de la menace communiste, ils auraient alors peut être une chance d'être traités au moins en égaux par les Laotiens.⁷⁰

En prenant part à cette guerre, les Hmong cherchaient non seulement à acquérir une certaine légitimité au sein de l'état laotien, mais ils souhaitaient également par ce biais, prouver leur fidélité au roi, leur attachement à la nation laotienne et leur aspiration à s'y sentir « chez eux ».

Touby Lyfoung, face au Vietminh qui lui demandait de livrer les officiers français que les Hmong cachaient s'était déclaré « l'ami de la France et le sujet du roi »⁷¹ ; et à ce titre, il refusa d'obtempérer.

Vang Pao, pour prouver sa bonne volonté et sa bonne foi quand il prétendait apprécier le peuple lao, se maria avec une femme de cette ethnie lors d'une cérémonie bouddhiste, selon

⁶⁸ Keith Quincy, *Hmong: History of a people*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995, p. 140-141.

⁶⁹ Ibid, p. 149.

⁷⁰ Keith Quincy, p. 195.

⁷¹ Cité par J. Lartéguy, p. 149.

la coutume laotienne. Les Hmong laissaient alors entendre que les Lao faisaient davantage confiance à leur chef après ce mariage arrangé⁷².

Et quand vint le moment de choisir son camp face aux pressions des communistes laotiens et vietnamiens sur la province de Xieng Khouang, Vang Pao, qui hésitait quant à savoir s'il devait ou non se mêler de politique, fut fixé suite à une intervention du roi : « ce qui me décida, ce fut l'intervention du roi qui selon la constitution laotienne était le chef suprême des armées. Si je me considérais comme laotien, je devais lui obéir. Sa majesté Sisavang s'était ralliée au Comité contre-révolutionnaire de Savannakhet et discrètement m'avait fait parvenir l'ordre de rallier la province de Xieng Khouang au prince Boun Oum et au général Phoumi Nosavan. »⁷³

Bill Lair, un agent américain, s'inquiétant de la loyauté du peuple hmong si jamais la CIA décidait de leur fournir des armes demanda à Vang Pao si ses hommes n'allaient pas tenter d'obtenir leur autonomie aux dépens du gouvernement laotien. Vang Pao répliqua qu'il était loyal au roi du Laos, que ses hommes, voulant protéger leur mode de vie et combattre les communistes, suivraient leurs leaders et que lui, était fidèle au roi.⁷⁴

Pour illustrer la fidélité du chef Hmong envers le roi du Laos, Jane Hamilton-Merritt raconte l'anecdote suivante. Pour démontrer leur respect et leur loyauté envers le roi du Laos et envers le bouddhisme, les Hmong, qui eux étaient animistes, étaient en train de construire un temple bouddhiste, et affichaient également l'intention de bâtir un bungalow d'été pour le roi ; un bungalow qui surplomberait le temple et la ville hmong en pleine croissance, comme pour rappeler à tous ceux qui travaillaient ici qu'ils se trouvaient en pays lao.⁷⁵

Désireux d'obtenir une reconnaissance officielle pour leur minorité et le rôle politique qui en découle, les Hmong, et plus particulièrement leurs leaders, ont été clairs concernant ceux à qui ils faisaient allégeance. Ils espéraient ainsi être récompensés par leurs alliés – le roi, les Français...- qui, conscients des services rendus par le peuple hmong ayant pris des risques pour défendre leur cause et protéger leurs intérêts, feraient en retour un geste pour soutenir les Hmong dans leur quête d'une patrie.

Il paraît clair que si les Hmong se sont impliqués de la sorte dans l'espoir de voir se réaliser leurs ambitions politiques, s'ils ont pris le risque d'aggraver encore l'exclusion dont ils faisaient l'objet au Laos en cas d'échec face aux communistes, c'est parce qu'ils étaient convaincus du soutien sans faille de leurs alliés. Si Touby était tellement profrançais, c'est qu'il voyait en la France une alliée fidèle qui soutiendrait et protégerait son peuple quel que soit le dénouement de la première guerre d'Indochine. De la même façon, Vang Pao, après avoir demandé un maximum de garanties pour l'avenir de son peuple en prévision du départ des Américains, était confiant quant aux intentions américaines à l'égard des Hmong.

En résumé, ils se sont lancés dans des alliances avec les Occidentaux car défendre le Laos et servir le roi étaient leur devoir s'ils voulaient devenir des citoyens à part entière de ce pays ; mais également car les manœuvres et les promesses de leurs alliés français et américains leur ont fait miroiter le statut sociopolitique dont ils rêvaient.

⁷² J. Hamilton-Merritt, p. 152.

⁷³ Cité par J. Lartéguy, p. 215.

⁷⁴ Roger Warner, p. 45.

⁷⁵ J. Hamilton-Merritt, p. 142-143.

3. Le rôle des Occidentaux

Comme cela a déjà été mentionné, la présence d'étrangers ne fut pas sans influence dans le processus décisionnel du peuple hmong. En effet, les Français puis les Américains après eux ont d'une façon ou d'une autre cherché à influencer le choix des Hmong. L'exemple de l'aide humanitaire l'illustre bien. Ces incitations, ces encouragements furent à la fois ouvertement exprimés et plus discrètement mis en œuvre.

De la même manière que pour l'aide promise aux civils, les Occidentaux se sont engagés à garantir aux Hmong un rôle politique au sein du Laos, une protection contre l'ennemi, et une reconnaissance officielle du précieux soutien qu'ils avaient offert... C'était tout ce dont les Hmong avaient besoin, et ils le savaient bien. Les discours n'ont donc eu aucun mal à convaincre.

Jean Lartéguy nous livre les paroles de deux officiers français, le capitaine Serres et le capitaine Bichelot, qui pour inciter les Hmong à leur apporter leur collaboration, s'étaient exprimés en ces termes :

« Au Laos, nous Français, nous avons remarqué que les dirigeants de l'administration laotienne ne s'étaient jamais occupés de vous, les Méo, les Lao-Theung, et autres minorités qui habitent les montagnes. Les chefs lao ne sont jamais venus vous voir. Si vous voulez qu'on reconnaisse vos droits, si vous voulez devenir les égaux des Lao des plaines, vous devez nous aider, lutter à nos côtés contre l'occupation japonaise et défendre l'indépendance de ce pays qui est le vôtre. En échange de votre participation à la lutte, nous vous aiderons à obtenir des postes dans l'administration et dans l'enseignement, à avoir des écoles pour vos enfants, des dispensaires et des hôpitaux pour vos malades. Nous vous obtiendrons un statut qui fera de vous de véritables Laotiens : vous aurez vos propres administrateurs, vos propres représentants qui travailleront en collaboration avec les administrateurs et les dirigeants lao... »⁷⁶

Les Hmong qui entendirent ces promesses habiles qui jouaient sur la corde sensible de leur peuple eurent une réaction unanime : ils se battaient sans hésiter contre les occupants japonais si de telles perspectives constituaient leur récompense.

Les Américains usèrent des mêmes procédés : les discours sonnaient de façon plus ou moins crédible selon qui les prononçait. Bill Lair, par son attachement au peuple hmong et par le souci qu'il exprimait quant aux conséquences d'un tel engagement pour ce peuple, peut être jugé sincère quand il déclarait à Vang Pao que si les Hmong parvenaient à battre les Vietnamiens, alors les Américains aideraient à leur tour les Hmong du mieux qu'ils pouvaient. Et si les Hmong devaient perdre, les Américains trouveraient un autre moyen d'aider leur peuple.⁷⁷

Même dans les plus hautes sphères de la politique américaine, le sort des combattants en Indochine, qu'ils soient américains ou non, semblait faire l'objet de toutes les attentions. Pourquoi les Hmong devraient douter de la loyauté de leurs alliés américains quand le Président des Etats-Unis d'Amérique, en personne, assurait ces hommes du soutien de la nation américaine toute entière ? Johnson avait en effet déclaré que chaque homme devait être conscient qu'une Amérique forte, digne de confiance et vigilante se tenait prête à chercher une paix honorable, et à défendre une noble cause. Et ce quel que soit le prix à

⁷⁶ Cités par J. Lartéguy, p. 154.

⁷⁷ Cité par J. Hamilton-Merritt, p. 92.

payer, quel que soit le poids du fardeau à porter et quel que soit le sacrifice que ce devoir exige.⁷⁸ Comme le souligne Jane Hamilton-Merritt, les Hmong ont perçu ce discours comme une réitération de l'engagement américain envers leur peuple.

Les Occidentaux ont donc su jouer de l'ambition des Hmong pour convaincre ces derniers du « salut » que pouvait représenter pour eux un engagement à leurs côtés. Mais pour parvenir à mettre en œuvre leur stratégie de mobilisation des montagnards, les Américains ont également procédé à couvert. Ils savaient que leur plan contenait une faiblesse : il prévoyait d'avoir recours aux Hmong – pour monter des opérations de contre-guérilla contre le Vietminh et les communistes laotiens qui utilisaient eux-mêmes ce genre de techniques – mais ces habitants des montagnes étaient un peuple de nomades, sans attache particulière au pays dans lequel ils vivaient et où, de surcroît, ils étaient victimes de discrimination de la part du groupe dominant. En effet, il n'était pas peu ironique de faire appel aux Hmong pour défendre leurs compatriotes et supporter la brutalité de l'agression communiste. Et ce qui était encore plus incongru selon Timothy Castle, était le fait que ce peuple fier et énigmatique ait été convaincu non pas par leurs compatriotes laotiens, mais par les Américains déterminés à développer une armée locale efficace.⁷⁹

Les Américains ont en effet entrepris d'instiller dans les esprits hmong une certaine conscience patriotique afin que, ayant le sentiment d'appartenir à la nation laotienne, les Hmong se sentent le devoir de la défendre contre l'agresseur communiste. Ce dont les Hmong avaient en effet besoin était de développer un sentiment d'appartenance à un seul et même peuple et d'envisager le Laos comme leur mère patrie.⁸⁰

Le fait que les Américains aient dû effectuer un travail de persuasion préalable afin que les Hmong répondent favorablement à leurs sollicitations prouve bien, par ailleurs, et pour étayer ce qui a été dit précédemment, qu'il ne s'agit pas là d'un peuple au caractère intrinsèquement guerrier.

Un programme dit de « nation-building » a donc été mis en place afin d'inculquer le sentiment patriotique au peuple hmong et aux autres minorités susceptibles de combattre les communistes, afin que toutes développent peu à peu le sentiment d'être chez elles en terre laotienne. Parmi les projets réalisés, Keith Quincy évoque l'installation d'une station de radio, baptisée « la station de radio de l'union des races lao », qui émettait quotidiennement en langue hmong, lao et khmu. Participant de cette même logique visant à convaincre ces minorités qu'elles faisaient partie intégrante du Laos, des excursions furent organisées afin d'initier les chefs de village à la culture laotienne. Dans le cadre de leur programme d'aide humanitaire, les Américains s'employèrent également à construire une route, reliant la route 13 à Long Cheng, qui allait permettre aux Hmong de commercer avec les habitants des plaines et, par conséquent, de développer des rapports avec d'autres groupes ethniques.⁸¹

Nous l'avons déjà constaté à maintes reprises dans cette première partie, les Occidentaux, leurs intentions, leurs stratégies, leurs manœuvres sont au cœur de la question de l'engagement des Hmong. Leur influence a été considérable, à tel point que la participation du peuple hmong aux guerres d'Indochine peut être controversée. Les motivations propres au peuple hmong ont-elles primé ? Ou bien le poids des sollicitations

⁷⁸ Extrait du discours du Président Lyndon Baines Johnson prononcé le 31 mars 1968, cité par J. Hamilton-Merritt, p. 188.

⁷⁹ Timothy N. Castle, p.6.

⁸⁰ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

⁸¹ Ibid.

occidentales – qu’elles aient été encourageantes ou contraignantes - a-t-il été plus fort ? La question est difficile à trancher car il n’est pas aisé de mesurer l’ampleur des convictions, l’impact de la persuasion... Ainsi, selon Keith Quincy, les différentes interviews réalisées révèlent que les mesures incitatives mises en place par les Américains demeurèrent largement sans effet auprès de la plupart des Hmong.⁸² L’engagement des Hmong est sans aucun doute le fruit de la conjonction de ces différents « stimuli ».

L’étude des enjeux de l’engagement des Hmong a déjà fait apparaître l’omniprésence de l’influence occidentale. Pour appréhender la réalité de l’implication des Hmong dans la guerre, une analyse des rapports entretenus entre les Hmong et leurs alliés s’avère nécessaire. Il s’agit en effet de saisir ce qui était en jeu pour les uns et pour les autres, de définir quels types de rapports se sont établis entre les Hmong et les Occidentaux, et ce afin de déterminer si la relation a été, ou non, satisfaisante, équitable et donc si la collaboration peut être qualifiée de réussie.

⁸² Ibid.

II. L'alliance avec les Occidentaux : quelles interactions ?

A. A l'origine, des sollicitations françaises et américaines

1. Le contexte des guerres d'Indochine

Pour comprendre les raisons pour lesquelles les Occidentaux ont cherché des alliés dans leurs luttes respectives, l'analyse des données des deux guerres d'Indochine en terme de rapport de forces est incontournable. C'est en effet un ensemble de circonstances propres aux conflits indochinois et à la situation au Laos qui ont incité les Français, puis les Américains à envisager de recruter des forces armées irrégulières au Laos.

a) Le Laos : un enjeu stratégique

Lorsque l'on évoque communément les guerres d'Indochine, on en retient généralement le théâtre d'opération principal, à savoir le Vietnam. En effet, la première guerre d'Indochine opposa les troupes coloniales françaises aux partisans communistes d'Ho Chi Minh réunis au sein du Vietminh. Les affrontements concernèrent donc essentiellement le Vietnam, les autres pays de la région également sous tutelle de l'empire colonial français, le Laos et le Cambodge, ayant accédé à l'indépendance dans des conditions plus sereines. La seconde guerre d'Indochine est couramment désignée sous le nom de guerre du Vietnam et elle opposa les Américains – qui prirent la suite des Français – aux communistes vietnamiens. Cela dit, dans les deux cas, le Laos représentait un enjeu stratégique puisqu'il constituait une voie de passage entre le nord et le sud du Vietnam - et donc un moyen pour les communistes d'étendre leur influence.

Le Laos, de par sa position géographique centrale au cœur de l'Indochine, revêtait aux yeux des belligérants qui prenaient part aux conflits vietnamiens, une importance cruciale. La Plaine des Jarres par exemple, « était le point stratégique le plus important du Laos et de toute l'Indochine » selon Vang Pao.⁸³ Et le général hmong de renchérir : « Qui tient la plaine des Jarres tient la péninsule. » Ainsi, c'est pour barrer la route du Laos que l'état-major français décide d'installer une importante garnison dans la cuvette de Diên Biên Phu, au nord du Vietnam. Le général Henri Navarre, commandant en chef de l'Indochine française « entendait la défense du Laos comme une obligation morale. »⁸⁴

⁸³ Cité par Jean Lartéguy in *La fabuleuse aventure du peuple de l'opium*, Presse de la Cité, 1979, p. 217.

⁸⁴ Jane Hamilton-Merritt, *Tragic Mountains: the Hmong, the Americans and the secret war for Laos, 1942-1992*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1999, p. 54.

Les Américains, plus tard, partageaient également cette opinion. Selon le président Eisenhower, le Laos était « la clé de l'Indochine » et les Etats-Unis, dans le cadre de la guerre froide et de leur politique d'endiguement, devaient tout faire pour empêcher le Laos de tomber aux mains des communistes. Et cette entreprise était d'autant plus cruciale que, comme nous l'avons dit, le Laos était l'élément clé nécessaire au succès des tentatives communistes pour s'emparer du Sud Vietnam. Préserver la neutralité du Laos était donc au centre de la stratégie américaine d'endiguement. Initialement un pays sans grande valeur intrinsèque, le Laos était devenu une pièce importante du dangereux jeu des super puissances. Selon le Pentagon Papers, la CIA conclut en 1961 que les autres gouvernements d'Asie du sud-est étaient enclins à « considérer la crise laotienne comme un bras de fer symbolique entre les principales puissances occidentales et le bloc communiste ».⁸⁵

b) De lourds handicaps

En corrélation avec cette importance cruciale du Laos, les Occidentaux ont dû faire face à un certain nombre de carences qui handicapaient lourdement leur combat contre les communistes au Laos. Ces carences prenaient la forme de lacunes qu'il fallait combler ou d'impossibilités auxquelles il fallait remédier.

Tout d'abord, les Français, dans leur lutte contre les Japonais puis contre le Vietminh, avaient besoin d'un service de renseignement efficace. En effet, la collecte d'informations sur les activités ennemies est un atout considérable pour organiser une résistance ou pour répondre aux techniques de guérilla utilisées par les communistes. Or les Français présents sur place n'étaient pas à leur avantage dans ce domaine : n'étant pas habitués aux conditions sur le terrain, ne maîtrisant pas les dialectes locaux et ne pouvant pas espérer se déplacer incognito, ils avaient du mal à collecter les renseignements nécessaires.⁸⁶

« La tâche s'avérait particulièrement difficile en Indochine où l'armée, (...), ne disposait que d'un nombre très limité d'hommes familiarisés avec les coutumes et les langues locales, et d'aucun répertoire mémorisant l'expérience acquise dans le pays. (...) Ainsi le corps expéditionnaire dépendait-il entièrement d'interprètes vietnamiens, toujours susceptibles d'indélicatesse ou de déloyauté. »⁸⁷

Le renseignement était donc clairement défaillant alors qu'il s'agissait d'une arme cruciale dans ce type de conflit.

Les Américains d'autre part se virent confrontés au problème de la non fiabilité des forces disponibles sur place. A ce sujet, la réputation de l'armée royale laotienne ne semble plus à faire et tous les commentaires s'accordent sur ce point : l'A.R.L n'était pas capable de jouer le rôle que voulaient lui assigner les Américains, c'est-à-dire la défense du territoire laotien. Les américains estimaient ne pas pouvoir compter sur l'armée laotienne pour lutter contre les communistes car ses membres étaient davantage prompts à fuir qu'à combattre. Timothy Castle dresse un portrait peu flatteur de cette armée⁸⁸ : moral et motivation au plus

⁸⁵ Timothy N. Castle, *At war in the shadow of Vietnam*, New York, Columbia University Press, 1993, p. 27.

⁸⁶ J. Hamilton-Merritt, p. 51 et 176.

⁸⁷ **Douglas Porch, *Histoire des services secrets français, Tome 2, Paris, Albin Michel, 1997, p. 53.***

⁸⁸ Timothy N. Castle, p. 30, 38 et 73.

bas, dirigeants incapables et apathiques...L'ambassadeur américain Unger parlera quant à lui d'une armée « incompétente et sans inspiration ».

Alors que le Laos représente un enjeu crucial dans leur lutte contre les communistes et qu'ils veulent empêcher la chute de ce domino, les Américains n'ont à leur disposition qu'une armée dont ils jugent les performances très médiocres. Le président Eisenhower ira jusqu'à envisager l'envoi de troupes terrestres américaines au Laos pour sortir de cette impasse et empêcher une victoire communiste.⁸⁹

Mais les Etats-Unis ne pouvaient pas avoir recours à cette option pour pallier l'inefficacité de l'armée laotienne. Leurs troupes étaient déjà engagées au Vietnam et l'opinion publique n'aurait pas toléré l'ouverture d'un nouveau front en Asie. Les responsables militaires américains craignaient que le développement d'une guerre menée par des forces terrestres régulières au Laos n'entraîne une implication dans le conflit des Nord Vietnamiens et des Chinois, ce qui pourrait au final amener les Etats-Unis à faire usage de l'arme nucléaire. De plus, le terrain laotien était particulièrement inhospitalier.⁹⁰ L'engagement des forces américaines devait donc s'en tenir au minimum. Mais dans ces conditions, il était impossible pour les Etats-Unis de vaincre les Nord Vietnamiens.

Face à toutes ces contraintes, les Français puis les Américains ont choisi de solliciter les populations locales qui de par leur qualité et leur connaissance du terrain, seraient en mesure de les aider à combattre les communistes. Reste à déterminer pourquoi les Occidentaux ont porté leur choix sur les Hmong ; et voici les premiers éléments de réponse apportés par Sucheng Chan. Tout d'abord, ils vivaient dans une région stratégique à la frontière du Nord Vietnam et du Laos, soit une des zones les plus ardemment convoitées et contestées durant les phases successives du conflit indochinois. D'autre part, ils se sont révélés être des soldats extraordinairement résistants, capables d'opérer de façon aussi efficace dans le cadre d'opérations de guérilla en jungle qu'en tant que troupes régulières engagées dans une guerre de position. Enfin, ils cultivaient l'opium qui permettait de financer aussi bien l'aventure coloniale française que l'engagement américain en Indochine.⁹¹

2. Le recours aux Hmong : un "joker"

Le commando français parachuté sur la Plaine des Jarres avait pour mission d'organiser une résistance française à l'occupation nipponne. Afin de préserver au mieux le secret de la clandestinité, la résistance se devait d'agir discrètement dans la collecte de renseignements sur les activités ennemies. Ils avaient donc besoin de guides, d'interprètes, de personnes de confiance qui pourraient les aider dans cette tâche. C'est à cet effet que l'inspecteur Doussineau a présenté le leader hmong Touby Lyfoung aux officiers français. « Ils avaient besoin d'hommes, et l'inspecteur Doussineau leur conseilla de recruter des Hmong, par l'intermédiaire de leur chef Touby, qui vivait à Nong Het, plus au nord encore sur la frontière vietnamienne. »⁹²

⁸⁹ Jeffrey Glasser, *The secret Vietnam War: the United States Air Force in Thailand, 1961-1975*, Jefferson, Mc Farland & Company, Inc, Publishers, 1995, p. 9.

⁹⁰ Jeffrey Glasser, p. 9.

⁹¹ Sucheng Chan, « Introduction » in *Hmong means free : life in Laos and America*, extrait publié sur <http://www.hmongnet.org/publications/hmf-intro.html>

⁹² J. Hamilton-Merritt, p. 27.

Touby, comme nous l'avons déjà dit, offrit l'aide de son peuple aux résistants français. Les Hmong se révélèrent rapidement de précieux alliés, appréciés pour leurs qualités physiques, leur courage, leur loyauté et pour leur parfaite adaptation aux missions que devaient effectuer les Français. Jane Hamilton-Merritt rapporte les paroles du capitaine Gauthier qui, bien que ne sachant rien de cette ethnie de montagnards, fut rapidement impressionné par leur ardeur au travail, leur endurance, leur célérité, leur résistance et par le fait qu'ils n'agissaient pas par pur intérêt. Il se rappelle que les Hmong pouvaient marcher treize à seize kilomètres par heure durant quarante-huit heures. Il se considérait en excellente forme physique, mais les premiers jours, il éprouvait de grandes difficultés à suivre la cadence imposée par ses guides hmong. Dans la jungle, il devait se faire violence pour suivre le pas de l'homme qui le précédait. Il était très surpris de voir les Hmong escalader les montagnes en prenant la voie qui menait droit au sommet et quand il leur demanda pourquoi ils procédaient ainsi, ils lui répondirent simplement que c'était là qu'ils allaient.⁹³

Ainsi les qualités physiques des Hmong semblaient faire l'unanimité. Et les anecdotes qui racontent les capacités supérieures des Hmong dès qu'il s'agissait de se déplacer dans les montagnes, sont nombreuses. Les Laotiens et les Français éprouvaient les plus grandes difficultés à suivre le rythme des Hmong : ils se trouvaient très rapidement à bout de force.⁹⁴

Tous les témoignages de ceux qui ont fréquenté les Hmong à cette période corroborent les descriptions ci-dessus. Ainsi le colonel Henri Roux insiste sur l'endurance des Hmong « capable[s] de marcher sans arrêt tout un jour, le fusil sur l'épaule, dévalant ou grim pant les montagnes abruptes du même pas élastique », et qui selon lui, ne connaissent pas la fatigue.

A leurs capacités purement physiques venaient s'ajouter certaines prédispositions aux opérations de guérilla que les Français, puis les Américains ont cherché à mettre en œuvre afin de contrer les communistes. En effet, les Hmong se sont révélés particulièrement bien adaptés à ce type de missions et ils ont rapidement rallié les Occidentaux à leur cause. Ces derniers, à la recherche de méthodes optimales pour compenser les difficultés et handicaps multiples qu'ils devaient affronter dans leurs guerres respectives, virent en les Hmong, la carte maîtresse de la nouvelle donne indochinoise.

Ils furent d'un grand secours aux troupes coloniales françaises, en difficulté sur un terrain inhospitalier, qui les jugèrent comme d' « excellents guides, sachant progresser sans bruit, de rochers en rochers, habiles à tendre des embuscades et des pièges indécélables, comme ces fameux « lits de pierre », bondissant de défilement en défilement, jamais groupés, selon les meilleurs principes de la progression en terrain découvert. »⁹⁵ Les Français avouaient également volontiers que, grâce à leur connaissance du terrain, des montagnes, de la jungle, les Hmong voyaient et entendaient des choses qui seraient passées totalement inaperçues pour des yeux et des oreilles non aguerris. Ils parvenaient également à mieux cerner l'ennemi, sa mentalité, ses stratégies, ce qui leur permettait d'anticiper les mouvements et actions de celui-ci, évitant ainsi à leurs alliés occidentaux d'être pris au piège. Les Américains leur reconnaissaient eux aussi ces atouts: « A l'instar

⁹³ Ibid, p. 31.

⁹⁴ Keith Quincy, *Hmong: History of a people*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995, p. 179.

⁹⁵ Jean Lartéguy, p. 102.

du légendaire général américain George Patton durant la Seconde guerre mondiale, Vang Pao avait la capacité de penser comme l'ennemi. »⁹⁶

Les Hmong représentaient également une aubaine pour les Américains qui avaient bien du mal à atteindre leurs objectifs avec une armée laotienne peu fiable en terme d'efficacité et l'impossibilité « morale » et financière d'engager leurs propres troupes au Laos.

En effet, la CIA se rendit compte relativement tôt que les habitants des montagnes, et parmi eux les Hmong, seraient de bien meilleurs combattants que les soldats de l'A.R.L. Sous la tutelle des bérets verts, ces montagnards se révélèrent être des combattants aux capacités supérieures à celles des soldats de l'armée royale, et ils obtinrent rapidement les faveurs de la CIA. Les Américains ne tentèrent pas de forcer davantage de Laotiens à se battre car les conseillers militaires étaient désormais formels : l'A.R.L ne pouvait pas se battre convenablement. Les Hmong représentaient la seule force militaire locale efficace.⁹⁷

Pour pallier les insuffisances de l'armée royale laotienne, mais également afin d'apporter une réponse adaptée à la nature du conflit imposé par les communistes, les Américains, à l'image des Français avant eux utilisèrent les Hmong dans des opérations de contre guérilla. En effet, la « troisième option » de la CIA était une stratégie destinée à combattre les insurrections, aux méthodes de lutte non conventionnelles, en procédant selon une logique identique à celle de l'ennemi. Plutôt que d'envoyer des hommes au Laos, le président Kennedy, à la suite d'Eisenhower, opta pour cette solution. Selon William Lair, c'était la meilleure façon de procéder pour les Américains au Laos. En effet, les Hmong connaissaient le terrain et étaient capables d'escalader et de dévaler ces reliefs comme personne. Ils pouvaient encercler les Vietnamiens, et assis au sommet de leurs montagnes, ils étaient en mesure d'étrangler l'ennemi. Ils infligeaient à l'identique aux Nord Vietnamiens tout ce que les communistes faisaient subir aux Américains au Sud Vietnam. Ils menaient une véritable guérilla et les Nord Vietnamiens ne pouvaient y faire face.⁹⁸

L'ambassadeur américain William Sullivan croyait lui aussi en cette vision de l'affrontement entre Américains et Nord Vietnamiens. Pour lui, la guérilla constituait l'unique moyen de vaincre un ennemi supérieur en hommes et en armes. Autrement dit, soutenir l'action des « forces spéciales » de Vang Pao demeurait la seule chance pour les Etats-Unis de vaincre les communistes au Laos. Il fallait donc faire en sorte que les Hmong deviennent « le Viet Cong de l'Amérique » ; et pour cela, il fallait faire de Vang Pao le centre de la réponse américaine à l'invasion du Laos par les Nord Vietnamiens.

Outre leurs qualités en tant que combattants et leur adéquation avec les méthodes de contre insurrection mises en œuvre, les Hmong représentaient pour les Etats-Unis l'opportunité d'étendre leur influence en Indochine, toujours dans le but d'éviter la chute du premier domino de la péninsule. Etant déjà engagés au Vietnam, il leur était difficile d'agrandir encore le théâtre des opérations de la lutte anti-communiste. Avoir recours au peuple hmong leur permettait alors non seulement d'éviter l'envoi de troupes américaines au Laos, mais également de poursuivre leur stratégie de « containment » à moindre frais. En effet, l'engagement américain au Sud Vietnam coûtait des milliards de dollars, sans que l'on puisse véritablement justifier de ces dépenses. Au Laos, une opération de contre

⁹⁶ J. Hamilton-Merritt, p. 98.

⁹⁷ Sucheng Chan, « Introduction » in *Hmong means free : life in Laos and America*, extrait publié sur <http://www.hmongnet.org/publications/hmf-intro.html>

⁹⁸ J. Hamilton-Merritt, p. 176.

insurrection efficace était peu coûteuse. Et soutenir les forces irrégulières de Vang Pao était, comme le laissait entendre Washington, un moyen de faire « une guerre au rabais ».⁹⁹

Comme cela a été suggéré en introduction de cette partie par le biais de la citation de Sucheng Chan, les Hmong ont été choisis et sollicités par les Occidentaux car ils étaient les plus importants producteurs d'opium de la région. Compter les Hmong parmi leurs alliés constituait donc un moyen pour les Occidentaux d'avoir un accès privilégié à une manne financière considérable. L'opium pouvait non seulement être un moyen de fidéliser les Hmong – les termes du marché seraient alors les suivants : en échange de combattants, les Occidentaux assuraient le transport vers de nouveaux marchés de l'opium hmong -, mais représentait également une source de financement pour les activités de guérilla. A court de ressources, les renseignements français et les agences paramilitaires prirent en charge le trafic d'opium afin de financer leurs opérations secrètes durant la première guerre d'Indochine - 1946-1954.¹⁰⁰

L'opium, que le journaliste Lucien Bodard désignait comme « le nerf de la guerre »¹⁰¹, eut une place de choix dans les stratégies occidentales en Indochine ; et les Hmong, parce qu'ils en étaient les principaux producteurs, se trouvèrent donc au centre de toutes les attentions. Cette question sera donc traitée un peu plus loin, dans une section qui lui sera entièrement consacrée.

3. L'entraînement et la formation des combattants hmong

Les Français puis les Américains étaient à la recherche de combattants, et ils s'employèrent donc à faire en sorte que leurs alliés hmong soient en mesure de satisfaire leurs exigences.

Pour ce faire, les Occidentaux durent bien sûr ravitailler les Hmong en armes, les former, les entraîner afin que ceux-ci soient rapidement opérationnels. Au début, les contacts s'établissaient principalement avec les Hmong étant en mesure de communiquer avec les Occidentaux, c'est-à-dire ceux qui parlaient français ou anglais. Puis au fur et à mesure de l'extension de la guerre, essentiellement sous domination américaine, la barrière de la langue n'en fut plus une : des instructeurs, des chefs et des interprètes hmong avaient été formés et ils servaient alors d'intermédiaires entre les combattants et les Américains.

a) L'expérience française du G.C.M.A

Au début, l'entraînement des Hmong se déroulait de façon assez informelle : dans les montagnes ils cachaient les résistants français, on leur apprenait à se servir d'une arme... Puis, une fois initiés, ils étaient chargés d'entraîner à leur tour d'autres Hmong. Le temps manquait et il n'était encore pas question de rémunération ou d'équipements spécifiques. Les chefs hmong qui étaient en contact avec les Français, devaient recruter et former les hommes volontaires à l'usage des armes.

L'entraînement par les troupes françaises s'organisa essentiellement dans le cadre de la création du Groupement de Commandos Mixtes Aéroportés, le G.C.M.A.

« En principe, le GCMA était l'une des trois sections du SDECE-Indochine [Service de Documentation Extérieure et du Contre Espionnage] qui comportait

⁹⁹ Ibid, p. 177.

¹⁰⁰ Alfred W. McCoy, *The Politics of Heroin in Southeast Asia*, New York, Harper & Row Publishers, 1972, p. 92.

¹⁰¹ Cité par D. Porch, p. 72.

un Service Renseignement, un Service Protection et un Service Action. Sa mission était calquée sur celle du Service Action pendant la guerre 39-45, c'est-à-dire : créer des maquis ; former des équipes de sabotages ; créer des filières d'évasion. »¹⁰²

Alfred McCoy précise quant à lui que dans la pratique, le G.C.M.A dépendait du Haut commandement du Corps Expéditionnaire français.¹⁰³

En 1950 en effet, le lieutenant-colonel Grall fut chargé d'organiser ces commandos afin d'expérimenter l'utilisation d'ethnies montagnardes dans la lutte contre le Vietminh. Avec lui, une vingtaine d'officiers furent désignés pour former les montagnards dans un camp d'entraînement paramilitaire spécial situé dans les Hauts Plateaux du Sud Vietnam, l'école d'instruction de Cap Saint Jacques. Le général de Lattre de Tassigny, face aux opportunités offertes par ce type de programme décida d'en augmenter les capacités : près de 150 officiers y furent transférés et le commandant Trinquier eut la responsabilité, de fait, de l'organisation des maquis et des unités de guérilla au Tonkin et au Laos.

L'entraînement commando auquel étaient soumis les volontaires durait une quarantaine de jours et il consistait à apprendre les rudiments de la transmission radio, du maniement des armes, des techniques de contre-espionnage... Une fois formés, les combattants étaient répartis dans des équipes de quatre hommes : un chef – ayant reçu l'instruction combat –, un opérateur radio, et deux agents de renseignements. Les équipes devaient être indépendantes les unes des autres afin qu'un maquis ne soit pas menacé dans son intégralité si une des équipes était découverte.

Les Hmong étaient donc entraînés puis encadrés sur le terrain par des officiers et des sous-officiers français. En 1953, le Vietminh aurait estimé à environ deux mille le nombre de maquisards ainsi formés par les Français.¹⁰⁴ Au début de l'année 1953, face à la menace vietminh, un camp d'entraînement supplémentaire fut mis en place dans la Plaine des Jarres – le centre d'Instruction de Khang Khay, sous la direction du capitaine Sassi - et près de cinq cent Hmong partirent pour Cap St Jacques.¹⁰⁵

b) L'opération Momentum

Quand les Américains prirent la suite des Français en Indochine, ils refusèrent d'utiliser les structures et organisations déjà opérationnelles du fait de la guerre franco-vietnamienne qui s'achevait. Ils avaient cependant eu connaissance de ces montagnards auxquels avaient eu recours leurs prédécesseurs pour combattre le Vietminh et face à la multiplication des dissidences au sein du Laos, ils entrèrent en contact avec le chef hmong Vang Pao qui accepta de se battre contre les neutralistes et les troupes du Pathet Lao. L'opération Momentum, dont l'initiative et la mise en oeuvre revenaient à Bill Lair, était lancée – fin de l'année 1960, début 1961. Les Hmong étaient déjà en partie mobilisés aux côtés de leur chef et pouvaient se prévaloir d'une certaine expérience. Une fois l'accord conclu avec les Américains, les Hmong commencèrent à être ravitaillés : des postes de radio, des fusils, des grenades, des mines... Des instructeurs américains se rendirent auprès d'eux pour leur apprendre à utiliser le matériel. En mai 1961, la CIA avait déjà équipé

¹⁰² Colonel Trinquier, *Les maquis d'Indochine 1952-1954*, Paris, Editions Albatros, 1976, p. 39.

¹⁰³ Alfred W. McCoy, p. 95-96.

¹⁰⁴ Martial Dassé, *Montagnards révoltes et guerres révolutionnaires en Asie du Sud-est continentale*, Bangkok, D.K Book House, 1976, p. 146.

¹⁰⁵ Ibid, p. 147.

cinq mille combattants hmong et avait installé un système d'approvisionnement entièrement indépendant des réseaux ravitaillant les forces gouvernementales.¹⁰⁶

Les personnes en charge de l'instruction des Hmong étaient des officiers de la CIA, des conseillers de l'armée américaine et des membres des PARU – Police Aerial Reinforcement Units - thaïlandais. L'entraînement était très court, souvent seuls quelques jours étaient réservés à l'instruction, car le temps pressait. Roger Warner nous apprend que Billa Lair et les Paru dispensaient trois jours d'entraînement et Air America parachutait des armes. Le premier jour, les recrues apprenaient à se servir de leurs armes personnelles, les fusils. Le jour suivant, ils étaient initiés à l'utilisation des armes de groupe, comme les mortiers ou les bazookas. Enfin, le dernier jour, on leur enseignait les tactiques ou, par exemple, comment tendre une embuscade avec des fils de détente attachés à des grenades.¹⁰⁷

Les volontaires ainsi formés étaient regroupés en compagnies d'autodéfense que Vang Pao avait rebaptisées « compagnies de choc ». Le chef hmong avait au total à sa disposition quatre-vingt quatre compagnies qui comptait chacune une centaine d'hommes.

Les meilleurs combattants, ceux qui présentaient des prédispositions supérieures à celles de leurs camarades, étaient généralement choisis pour suivre des formations plus complètes. Ainsi, Vang Pao raconte avoir envoyé initialement quatre-vingt sept de ses hommes suivre, en Thaïlande, un stage appelé « Special Operational Training ». D'autres stagiaires furent par la suite envoyés en Thaïlande, à la « Sea Supply School » de Hua Hin, où ils étaient entraînés parmi les membres de la police et de l'armée thaïlandaise, et formés sous la responsabilité des bérets verts américains et d'officiers de la CIA.

« L'entraînement durait trois mois et il était intensif. On y apprenait le maniement de toutes les armes d'infanterie, poser des mines, lire une carte, utiliser une radio, faire du renseignement, sauter en parachute. Cela ressemblait beaucoup à ce que l'on faisait dans le G.C.M.A français, au camp d'instruction du Cap Saint-Jacques. Je pense que les Américains s'en étaient inspirés. (...). Les stagiaires sont constitués en groupe de sept, dont : un infirmier, un responsable des questions scolaires, un responsable des actions sociales et civiques, un responsable de l'instruction militaire, un responsable du renseignement, un spécialiste du sabotage (minage, destructions...etc.) »¹⁰⁸

Ces groupes constituaient ce qui était couramment désigné sous l'abréviation S.G.U, c'est-à-dire, « Special Guerrilla Units ». Intégrées à l'issue du stage au sein des compagnies d'autodéfense, les S.G.U en étaient en quelque sorte, la matrice. Vang Pao estime que durant l'année 1962, vingt unités de ce genre furent constituées.

c) Les forces aériennes : les premiers pilotes hmong

La CIA était également présente sur la base aérienne d'Udon, le site de l'armée de l'air thaïlandaise. Les commandos aériens du colonel Aderholt avaient eux aussi à leur charge de conseiller et d'entraîner les populations autochtones au combat. Au début, ils formaient des Lao au pilotage des bombardiers T-28. Au fil de l'intensification de la guerre au Laos et de l'implication sans cesse croissante du peuple hmong, la nécessité d'un soutien aérien

¹⁰⁶ Timothy N. Castle, p. 40.

¹⁰⁷ Roger Warner, *Back Fire : The CIA's secret war in Laos and its link to the war in Vietnam*, New York, Simon & Schuster, 1995, p. 51-52.

¹⁰⁸ Cité par J. Lartéguy, p. 221-222

conséquent aux troupes terrestres se révélait de plus en plus pressante. Mais Vang Pao ne se contentait pas de réclamer un soutien pour ses hommes, il voulait également que des Hmong puissent être formés au pilotage afin de pouvoir disposer de sa propre force aérienne. Malgré son insistance et celle de Bill Lair, les responsables américains et les généraux laotiens demeurèrent longtemps réticents à cette perspective. Ce n'est qu'en 1966 que les deux premiers volontaires hmong, Ly Lue et Vang Toua furent envoyés à Udorn pour apprendre à piloter les T-28.¹⁰⁹ Malgré les difficultés liées à leur petite taille – les deux Hmong avaient en effet du mal à atteindre le gouvernail et à voir à l'extérieur – leur parcours d'élèves fut exemplaire et ils ont achevé leur formation avec succès. Cette expérience constituait une victoire pour les Hmong, très fiers de leur réussite, mais également pour les Américains qui disposaient dès lors de pilotes connaissant parfaitement le terrain qu'ils survolaient et donc adaptés aux missions de soutien des troupes terrestres. La stratégie du colonel Billy avait donc porté ses fruits. Cela avait pris trois ans, mais elle avait permis aux Hmong de survoler leurs propres régions. Vang Pao avait désormais à sa disposition un soutien aérien, dont faisaient partie des hommes qui connaissaient les zones de survol et qui pouvaient parler la langue des troupes au sol. Les pilotes hmong ne volèrent que dans la région militaire II que dirigeait Vang Pao.¹¹⁰

Le plus doué et le plus célèbre des pilotes Hmong, celui dont le nom revient de façon quasiment incontournable, c'est Ly Lue. Le colonel Aderholt disait de lui qu'il était devenu un très bon pilote de combat. Vang Pao quant à lui rappelle qu'il « étonnait tout le monde par son courage et ses qualités de pilote, atterrissant n'importe où. »¹¹¹

Si les Hmong et les Occidentaux se sont entendus pour conclure un « marché » selon les termes duquel les différentes parties s'apportaient une aide mutuelle en fonction de ce qu'elles avaient à offrir, les accords ne se limitèrent pas à ce qui a été vu à savoir, une aide humanitaire contre une aide militaire. En effet, des questions financières étaient également au cœur de l'alliance et étaient inextricablement liées à la gestion de l'opium.

B. L'opium au cœur de la problématique indochinoise

Nous avons déjà rapidement évoqué les termes du problème. La production de pavot est une nécessité vitale pour les Hmong et les Occidentaux ont à la fois besoin d'hommes et d'argent. Dès lors, plutôt que d'interdire aux Hmong de produire de l'opium – ce qui aurait dangereusement mis en péril leur économie et leur quotidien – il a été convenu d'assurer le transport et la vente de leur opium, en échange d'un soutien à la lutte contre le communisme. En jouant ainsi les intermédiaires, les Occidentaux trouvaient dans le même temps, une source de financement pour toutes leurs activités paramilitaires.

1. D'une gestion officielle à un trafic clandestin

¹⁰⁹ J. Hamilton-Merritt, p. 147-148. A noter cependant que, Bill Lair avait déjà auparavant envoyé à Udorn six Hmong dont Ly Lue et Vang Chou mais que les Hmong n'avaient jamais été autorisés à voler. A l'issue de leur formation à Udorn, ils ne poursuivirent pas l'instruction à Hua Hin où les autres élèves avaient été transférés pour achever leur préparation.

¹¹⁰ J. Hamilton-Merritt, p. 153.

¹¹¹ Cité par J. Lartéguy, p. 226.

L'alliance entre les Français et le leader hmong Touby Lyfoung trouve son origine dans la question de la gestion de l'opium. A leur arrivée en Indochine, les Français, pour faire face aux lourdes dépenses qu'exigeait l'instauration de colonies, établirent une franchise sur les importations d'opium et des monopoles autonomes furent créés à chaque avancée coloniale, au Cambodge, au Vietnam, au Laos. Réformé en 1899 par Paul Doumer le système a été centralisé en un unique Monopole d'Etat sur l'opium et les retombées de cette rationalisation furent très lucratives – selon Doumer lui-même, les revenus de l'opium ont augmenté de 50 pour-cent durant son mandat.¹¹²

a) Le Monopole d'Etat

Mais durant la Seconde guerre mondiale, les routes maritimes se trouvant bloquées et les embargos se multipliant, les administrateurs français eurent à trouver une alternative aux importations d'opium pour ne pas que l'Indochine connaisse une grave crise fiscale. Ils décidèrent alors d'inciter les Hmong du Laos à accroître leur production d'opium et à réduire la part qu'ils détournaient au profit des contrebandiers. Mais par le passé, les tentatives françaises pour négocier avec les producteurs et les contrebandiers s'étaient soldées par des rebellions. Pour augmenter leur chance de succès auprès des peuples producteurs, des chefs de clans remplacèrent les officiers des douanes français qui servaient traditionnellement d'intermédiaires.¹¹³

En échange de leur collaboration, les leaders se voyaient promettre, de la part des Français, un soutien à leurs ambitions politiques. Touby Lyfoung et Deo Van Long étaient respectivement en charge de la province de Xieng Khouang et du pays thaï.

Comme cela a été dit, le leader hmong Touby Lyfoung, avait pour objectif de rendre les Français dépendants de l'aide militaire et de l'opium fournis par son peuple afin qu'ils usent par la suite de leur influence en faveur des Hmong et de leur accession à un véritable statut politique au sein du Laos. En 1946, il a pu douter de la pertinence et de l'efficacité de son plan car à cette date, les Français ont décidé le démantèlement du Monopole jusque là en vigueur. En effet à cette date, la France céda enfin aux pressions de la communauté internationale et lança un programme quinquennal de lutte contre l'addiction à l'opium en Indochine.¹¹⁴

Les Français étaient en mesure de réduire significativement l'étendue du trafic de drogue en Asie du sud-est. Mais en réalité, malgré les déclarations officielles, la production d'opium continua de s'accroître et pour cause : le monopole ne disparut pas, il devint clandestin. La campagne du gouvernement colonial français visant à éliminer progressivement l'opiomanie, qui avait débuté avec l'abolition en 1946 du Monopole d'Etat, n'a jamais eu la moindre chance de succès. En effet, comme nous l'avons vu auparavant, les services secrets français s'emparèrent du trafic pour subvenir aux besoins financiers de leurs maquis. A peine l'administration civile avait-elle démantelé certains pans du trafic, que les services de renseignements s'emparaient aussitôt à en prendre le contrôle.¹¹⁵

b) L'opération X

¹¹² Alfred W. McCoy, p. 74.

¹¹³ Ibid, p. 78.

¹¹⁴ Keith Quincy, p. 151.

¹¹⁵ Alfred W. McCoy, p. 92.

Ce trafic d'opium clandestin, désigné sous le nom d'Opération X, visait à pallier le manque de ressources dont souffraient les services de contre guérilla français. En effet, du fait de l'impopularité de la guerre d'Indochine en France, l'Assemblée Nationale réduisait sans cesse les budgets affectés à l'armée régulière sur place, ce qui laissait peu sinon aucune marge de manœuvre aux activités paramilitaires menées en parallèle. Sans compter que la hiérarchie militaire française voyait d'un mauvais œil les initiatives peu conventionnelles du commandant Trinquier et était donc réticente lui à octroyer des fonds pour l'organisation de ses maquis. Le trafic était une solution approuvée par les plus hauts responsables français : le colonel Belleux à la tête du SDECE et le général Salan, chef du Corps Expéditionnaire. Touby aurait donné son accord au général Salan pour que tous ses hommes soient enrôlés pour combattre dans le camp français, à condition que la production d'opium des Hmong soit écoulee au meilleur prix.¹¹⁶ L'opium servait doublement les intérêts français : la France avait non seulement besoin des Hmong pour la guerre qu'elle menait en Indochine mais aussi pour financer nombre de ses activités grâce aux revenus de l'opium. Sceller une alliance avec les Hmong apparaissait comme la clé de la réussite des opérations de guérilla durant cette première guerre d'Indochine. Parmi les différentes organisations paramilitaires françaises, les activités du G.C.M.A étaient les plus inextricablement liées au trafic d'opium, et pas seulement dans le cadre de leur financement. En effet, les officiers présents sur le terrain au Laos et au Tonkin comprirent très rapidement qu'à moins de fournir aux producteurs d'opium locaux des débouchés réguliers, la prospérité et la loyauté de leurs alliés hmong seraient menacées.¹¹⁷

Après la récolte annuelle de printemps, l'opium était acheté à un bon prix aux Hmong par le biais du chef désigné comme interface avec les Français. Puis l'opium était transporté dans les avions qui amenaient les montagnards volontaires au camp d'entraînement de Cap Saint-Jacques - où il était à l'abri des contrôles douaniers - et de là il était ensuite convoyé jusqu'à Saigon. Sur place, la réception de la marchandise illicite était assurée par Le Van Vien, qui fut à la tête du syndicat du crime du Sud Vietnam, puis chef de la police de Saigon. Le revenu des ventes était partagé entre la rémunération des producteurs et le financement de l'entraînement et de l'équipement des maquis ; ce qui donnait à l'intermédiaire les moyens de s'assurer de la loyauté des siens et de travailler à l'ascension politique des Hmong

La gestion de l'opium s'est donc révélée être un élément central et décisif de la collaboration entre Français et Hmong. Entre 1951 et 1954, on estime à quatre millions de dollars la somme dégagée par la vente d'opium et investie dans le soutien aux maquis hmong sous commandement français.¹¹⁸ En définitive, la politique d'achat d'opium du G.C.M.A était aussi cruciale pour la réussite et l'efficacité des programmes de contre guérilla, que les tactiques militaires employées sur le terrain.¹¹⁹

2. L'opium, objet de toutes les convoitises et source de corruption

En général, la question de la gestion de l'opium était au centre des rivalités et des désaccords. Tous les belligérants souhaitaient en effet mettre la main sur cette manne

¹¹⁶ J. Lartéguy, p. 192.

¹¹⁷ Alfred W. McCoy, p. 96.

¹¹⁸ Keith Quincy, p.154.

¹¹⁹ Alfred W. McCoy, p. 100.

financière que représentait la vente d'opium et qui leur permettait de financer leur effort de guerre. Celui qui savait gérer l'opium des Hmong faisait coup double : il s'assurait du soutien de ce peuple et pouvait également espérer tirer de cet arrangement les ressources financières nécessaires à la lutte. Mais ils n'étaient pas les seuls : certains étaient en effet appâtés par la perspective d'un enrichissement personnel ; et d'autres encore, luttant pour leur survie dans un contexte de guerre civile, vendaient leur bien au plus offrant. Toute ces tensions autour de l'opium et l'importance capitale de son commerce devaient inévitablement impliquer des dérives – à condition de considérer qu'un trafic de drogue destiné au financement d'une guerre n'en soit déjà pas une -, des maladroites, aux conséquences souvent dramatiques.

a) Deo Van Long en pays thaï

Les Français en firent l'amère expérience : en effet, ils commirent la maladresse de confier le contrôle du fonctionnement du monopole à un gestionnaire qui, par ses escroqueries, va créer des conditions favorables à une vindicte populaire anti-française.

Mis à part le Laos, la Fédération Thaïe, au nord-ouest du Tonkin, était la plus importante région productrice d'opium en Indochine. Dans le cadre d'un contrôle strict sur la culture du pavot par les montagnards, l'administration coloniale française veillait à ce que la production d'opium soit vendue au Monopole d'Etat français. Pour la Fédération Thaïe au Tonkin, Deo Van Long était l'intermédiaire en charge de contrôler le bon fonctionnement du système. En effet, au lieu de traiter directement avec les Hmong comme ils le faisaient déjà au Laos, les Français décidèrent de s'associer aux puissants chefs thaïs qui contrôlaient une grande partie du commerce de la région. Mais il se révéla être un mauvais choix d'intermédiaire.

« Déo Van Long chercha à profiter du pouvoir ainsi octroyé et eut tendance à vouloir acheter l'opium à un prix très inférieur à celui fixé officiellement, et quelquefois n'hésita pas à utiliser les Bataillons Thaïs contre les Méos récalcitrants afin de ne pas les payer du tout et faire de plus grands bénéfices encore. Face à de telles exactions, les Méos, sans cependant adhérer à la doctrine prêchée par le Viet-Minh, virent en eux leurs nouveaux alliés naturels. Il fut donc très facile pour le Viet-Minh d'obtenir leur collaboration et, à l'exception du groupe Méo vivant autour de Lao-Kay sous le commandement de Cho Quang Lo, tous les représentants de cette ethnie entrèrent en rébellion larvée, puis ouverte contre les Français. »¹²⁰

Ce récit est largement confirmé et appuyé par celui d'Alfred McCoy qui va jusqu'à détailler les quantités vendues à Deo Van Long ainsi que les méthodes violentes utilisées pour contraindre les Hmong ; méthodes qui selon lui ont sérieusement dégradé les relations entre le contrôleur et les producteurs d'opium. Plus il acquérait d'argent et de pouvoir, plus il avait les moyens de contraindre les Hmong, et plus ces derniers étaient enclins à aider les communistes vietnamiens.¹²¹ Trop « gourmand », et favorisant une mauvaise gestion du trafic, il a donné aux Hmong le sentiment d'avoir été dupés, ce qui a coûté aux Français la perte de leurs alliés et le ralliement de ces derniers à la cause de l'ennemi vietminh.

b) Les conséquences à Diên Biên Phu

¹²⁰ Martial Dassé, p. 153.

¹²¹ Alfred W. McCoy, p. 104-105.

En effet, leurrés, sous-payés pour leur opium pendant près de quinze ans par les chefs thaïs, ils ont clairement associé ces derniers aux administrateurs français. Dès lors, les Hmong de la région se rangèrent dans le camp des ennemis de la France, celui du Vietminh.

Dans ce cas précis, les conséquences furent de taille pour les Français : en effet, on estime que le soutien des populations hmong vivant aux abords de Diên Biên Phu a été déterminant dans l'issue de la bataille. D'une part, il est fort probable que les divisions Vietminh n'auraient pas attaqué les forces françaises à Diên Biên Phu, si elles n'avaient pas été assurées du soutien des habitants des montagnes alentours. D'autre part, les Hmong ne se sont pas contentés de soutenir les adversaires de la France dans cet épisode déterminant qui scella le sort de la première guerre d'Indochine ; ils s'employèrent également à aider activement les troupes vietminh. Ainsi, grâce à leur aide, aux emplacements qu'ils avaient désignés dans les montagnes qui surplombaient la cuvette, les forces vietminh purent installer leur artillerie de sorte à ne laisser aucune chance aux troupes françaises stationnées en contrebas. Des témoignages font même état de « l'enthousiasme » des Hmong qui, entre autres, par leurs rôles de guides ou de porteurs, aidèrent le Vietminh à encercler la cuvette.¹²²

L'opium représentait donc une tentation à laquelle tous pouvaient céder – et l'exemple précédemment cité l'illustre bien.

Mais pour d'autres, l'opium n'était pas une source d'enrichissement mais davantage un moyen de survie. Quand, après 1965, la guerre gagna en intensité au Laos, les populations déplacées, incapables de poursuivre leurs activités vivrières, se trouvèrent dans l'impossibilité de subvenir à leurs besoins. De plus, les visites des marchands d'opium aux producteurs dans les montagnes se faisaient de plus en plus rares. Ces derniers, ne pouvant plus acheminer leur opium sur les marchés, se résignaient alors à le vendre aux occupants communistes – présents dans le nord de la Plaine des Jarres pour ne pas que la production se perde. Malheureusement, les profits que les nord-vietnamiens et le Pathet Lao allaient pouvoir tirer de l'opium serviraient à acheter des armes pour poursuivre la lutte contre les Hmong de l'armée de Vang Pao.

3. La nouvelle donne de la seconde guerre d'Indochine

Quand, à leur tour, les Américains voulurent gagner les Hmong à leur cause comme les Français avant eux, ils se trouvèrent face au même problème, celui de l'opium.

a) L'opium, une réalité incontournable

Les Américains, conscients de l'enjeu vital que représentait la culture du pavot pour les Hmong, n'ont pas entravé la production d'opium. Les marchands d'opium utilisaient les pistes d'atterrissage construites par les Hmong et la CIA pour la collecte et le transport de la production de pavot ; et ce n'était un secret pour personne. Sans transport aérien pour leur opium, les Hmong risquaient d'être privés de toute ressource financière. Et en dehors de la flotte aérienne de la CIA, il n'y avait aucun autre moyen de transport aérien disponible dans la région du nord Laos. Selon plusieurs sources, Air America commença alors à transporter l'opium en provenance des villages du nord et de l'est de la Plaine des Jarres jusqu'au quartier général de Vang Pao à Long Tieng.¹²³

¹²² Ibid, p. 105-106.

¹²³ Alfred W. McCoy, p. 263.

Bien que connaissant les ravages de l'addiction à l'opium parmi ses hommes, Vang Pao demeurait impliqué dans le trafic pour des raisons que nous avons déjà évoquées. Cela lui permettait de dégager les sommes nécessaires à la paie de ses combattants et à la fidélisation des chefs de clans. Il fournissait également les opiomanes que l'armée secrète comptait dans ses rangs afin que ceux-ci ne désertent pas sous l'effet du manque et que les troupes préservent leur efficacité. Certains prétendent également que le chef hmong, au-delà de ces impératifs financiers, aurait joué du trafic à des fins d'enrichissement personnel.¹²⁴

Pour les Américains, l'opium était une réalité de l'économie locale antérieure à leur présence. Y mettre un terme ou même une entrave signifiait mettre en péril bien plus que le trafic de drogue. C'est ainsi qu'ils expliquent leur tolérance, en ajoutant qu'il leur était impossible de mener deux guerres de front : « Vous pouviez mener une guerre contre les communistes ou une guerre contre les trafiquants de drogue, disaient-ils, mais vous ne pouviez pas avoir les deux. »¹²⁵

b) Des circonstances différentes

Mais les rapports entre les Hmong et les Américains n'étaient pas pour autant inextricablement liés à l'opium – comme ce fut le cas pour leurs prédécesseurs. Pour Roger Warner, prétendre que la CIA finançait ses opérations grâce aux revenus des trafics de drogue relève du mythe, et ce pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, les Américains durant la seconde guerre d'Indochine ne rencontraient pas les mêmes difficultés financières que les Français avant eux. Les troupes américaines, qu'elles agissent dans le cadre d'opérations officielles ou qu'elles exécutent des missions moins conventionnelles sous la direction de la CIA, disposaient de ressources financières adaptées à leurs besoins. En effet, il est établi que l'agence américaine obtenait du Congrès tout l'argent qu'elle désirait, et ce durant toute la période de la Guerre Froide.¹²⁶ Les Américains n'avaient donc pas besoin de trouver de nouvelles sources de financement et, par conséquent, l'opium ne revêtait pas l'importance cruciale qu'il avait pour les Français. Les Américains avaient les moyens financiers d'entretenir leur « armée secrète » et de s'assurer de la loyauté de leurs alliés.

D'autre part, la question de l'opium est devenue plus épineuse dès lors que le trafic n'était plus seulement destiné à alimenter les fumeries pour opiomanes mais à la transformation du fruit de la culture du pavot en héroïne. Le problème devint plus prégnant encore avec le début de la guerre du Vietnam : les troupes américaines stationnées au Vietnam représentaient un formidable marché potentiel pour les trafiquants et la consommation d'héroïne qui se répandait dans les rangs des G.I se mua rapidement en un fléau contre lequel il fallait lutter. La situation s'avérait d'autant plus délicate que l'opium à partir duquel était fabriquée l'héroïne était en partie produit et systématiquement acheminé par les alliés des américains au Laos : les Hmong.¹²⁷ En effet, leur opium était, selon toute

¹²⁴ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

¹²⁵ Roger Warner, p.253.

¹²⁶ Ibid, p. 367.

¹²⁷ Roger Warner, p. 254.

vraisemblance, destiné aux laboratoires de Long Tieng ou de Vientiane, où il était transformé en héroïne puis destiné aux soldats américains dépendants au Vietnam.¹²⁸

Enfin, les conditions dans lesquelles se déroula la guerre menée au Laos par les Hmong et les Américains contre les communistes se révélèrent incompatibles avec le genre de trafic qu'avait représenté l'Opération X. D'une part, le nombre croissant de Hmong engagés dans l'armée de Vang Pao faisait diminuer d'autant le nombre de producteurs encore en mesure de cultiver le pavot. D'autre part, la progression des communistes dans les montagnes du nord-est du Laos – lieu de vie de beaucoup de Hmong au Laos et terrain privilégié de la production d'opium – ainsi que les bombardements américains sur la zone provoquèrent des exodes massifs. Les populations se trouvaient dans l'obligation de fuir leurs lieux de vie devenus le théâtre de combats incessants. Par conséquent, la culture du pavot par les Hmong du Laos fut peu à peu abandonnée durant cette période.¹²⁹ Ces déplacements de populations et leur établissement sur de nouveaux territoires impropres à la culture du pavot modifièrent en profondeur le mode de vie traditionnel du peuple hmong.¹³⁰

Keith Quincy estime que, pour toutes les raisons que nous venons d'évoquer, la production d'opium devenait « une industrie en voie de disparition. »¹³¹ Vang Pao lui-même, cherchant à se défendre de toute implication éventuelle dans le trafic d'opium, déclarait qu'« il n'y [avait] plus d'opium depuis longtemps dans la deuxième région militaire. Elle [était] en partie occupée par le Pathet Lao. Pour le reste, les zones de production [avaient été] détruites par la guerre. »¹³²

C. Le bilan : entraide mutuelle ou manipulation unilatérale ?

Le bilan qui peut être dressé de la collaboration instaurée entre les Hmong et leurs alliés occidentaux est mitigé. D'une part, les Français et les Américains ont répondu aux attentes des Hmong et se sont tenus aux promesses faites lorsqu'il s'agissait d'encourager leur participation. Nous parlerons alors d'une collaboration réussie au travers d'une entraide mutuelle, puisque les Hmong ont alors apporté aux Occidentaux le soutien militaire et populaire qui leur faisait défaut et que ces derniers ont en retour contribué au développement politique, économique et social du peuple hmong grâce à leur pouvoir financier et à leur influence politique. Mais cette conclusion doit être nécessairement nuancée par l'examen d'autres aspects de ces interactions entre les différentes parties dont il est question. Nous verrons en effet que l'aide fournie aux Hmong pouvait également servir de prétexte à la réalisation d'intérêts américains supérieurs. Et au delà de ces considérations balancées, le bilan se révèle totalement négatif pour les Hmong concernant certains aspects de cette

¹²⁸ Alfred W. McCoy, p. 263.

¹²⁹ Keith Quincy, p. 192.

¹³⁰ Ibid, p. 197.

¹³¹ Ibid, p. 192.

¹³² Cité par C. Lamour et M. Lamberti « Les grandes manœuvres de l'opium », in J. Latréguy, *La fabuleuse aventure du peuple de l'opium*, Presse de la Cité, 1979, p. 195.

collaboration qui, de fait s'apparenterait dès lors davantage à une manipulation dont ils auraient été les victimes.

1. Des avancées en terme de reconnaissance politique

L'accès à un véritable statut politique était une des conditions posées par les Hmong préalablement à leur engagement armé aux côtés des Occidentaux. Cela constituait l'ambition majeure des leaders hmong et de leur peuple, et tous voyaient dans cette collaboration l'opportunité d'accélérer le processus de leur intégration politique au sein du Laos. Les Occidentaux avaient quant à eux bien saisi l'enjeu que cela représentait pour les Hmong et ils avaient bien souvent accompagné leurs sollicitations, de promesses allant dans ce sens.

L'implication des Hmong dans les guerres d'Indochine ne fut pas vaine. Ils réussirent à obtenir une certaine reconnaissance de la part de leurs alliés, de leurs compatriotes, et accédèrent également à des postes à responsabilités.

Ainsi, les Français décorèrent plusieurs de leurs alliés les ayant aidés dans leurs luttes contre l'occupation japonaise puis contre le Vietminh. Touby Lyfoung, par exemple, reçut la légion d'honneur.¹³³ Il en fut de même pour le chef du maquis Chocolat, Cho Quang Lô, qui tenait, au Tonkin, la région de Lao Kay.

« Pour en finir avec cette histoire, j'ajouterai que le colonel Trinquier fit parachuter à Chao Quang Lô la Légion d'honneur, faute de ne pouvoir la lui remettre lui-même, et ses galons de lieutenant servant à titre français. »¹³⁴

Auparavant, Cho Quang Lo s'était déjà vu décerner la Croix de Chevalier par Trinquier qui l'avait également intégré en tant qu'officier au sein de l'armée régulière.

D'autres chefs de clan hmong ont été décorés de la Croix de Guerre – il s'agit probablement de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures - distinction réservée à ceux qui ont prouvé leur valeur au combat, afin de les récompenser de leurs actions de guerre.

D'autre part, les espoirs placés en la France par Touby, aspirant à une promotion politique des Hmong, ne furent pas déçus. Ses relations avec les Français se développaient positivement grâce au soutien apporté par son peuple aux troupes françaises et aux accords passés concernant la gestion de la production d'opium. Selon Keith Quincy, « cette relation avait déjà commencé à payer d'importants dividendes. »¹³⁵ En effet, suite à l'intégration du Laos au sein de l'Union Française en 1946, des élections se sont tenues afin de former une Assemblée nationale. Le frère de Touby, Toulia Lyfoung, fut le seul candidat hmong et il gagna un siège dans la province de Xieng Khouang. Grâce à sa position, il pouvait faire entendre sa voix auprès de l'ensemble des députés afin de faire valoir les droits des minorités ethniques et de promouvoir leur reconnaissance à un niveau local mais aussi à l'échelle du pays. D'autre part, une nouvelle constitution, garantissant l'égalité de tous les citoyens laotiens quelle que soit leur origine ainsi qu'un droit à la représentation proportionnelle pour les minorités ethniques dans les assemblées provinciales, entra en vigueur sous l'influence française. Deux nouveaux cantons hmong furent également créés

¹³³ J. Hamilton-Merritt, p. 44.

¹³⁴ J. Lartéguy, p. 188.

¹³⁵ En anglais dans le texte: « That relationship had already begun to pay large dividends. », Keith Quincy, p.154.

dans la province de Xieng Khouang. Touby Lyfoung quant à lui obtint en 1946 un poste de premier ordre auprès du gouverneur de la province : il jouissait ainsi d'un pouvoir supérieur à celui d'un député de l'Assemblée et le mit à profit pour renforcer le poids politique et le pouvoir des Hmong. C'était alors la fonction la plus importante jamais occupée par un Hmong, et Touby le doit en très grande partie au lobbying du Haut commissaire de la République française au Laos.

Auparavant, les Français avaient déjà accordé une certaine autonomie aux Hmong – notamment concernant la levée de la taxe sur l'opium pour laquelle avait été institué un système d'autogestion - et ils se montraient de moins en moins tolérants envers les Lao qui abusaient de leur autorité envers le peuple hmong. Pour Jean Lartéguy, le bilan de cette collaboration est plutôt satisfaisant :

« Les promesses faites par les officiers français Serres et Bichelot, ont été à peu près tenues. Les Hmong ont participé de plus en plus activement à la première puis à la deuxième guerre d'Indochine. Ils ont acquis au sein de la nation laotienne un certain respect. Ils avaient leurs fonctionnaires, ils participaient à la vie politique. Ils disposaient de milliers d'écoles, de dispensaires. Ils avaient leurs propres infirmiers, leurs propres enseignants et pouvaient envoyer leurs enfants à l'université, même à l'étranger. Ils avaient leurs ministres, leurs députés, leurs officiers qui travaillaient en étroite collaboration avec les Lao des plaines. L'intégration des Hmong dans la nation laotienne était en bonne voie. »¹³⁶

Quand les Américains prirent la suite des Français au Laos, l'ascension politique des Hmong se poursuivit, notamment au travers du parcours de leur leader Vang Pao. La visite du roi Savang Vattana en décembre 1963 sur la base de Long Tieng illustre bien, parmi d'autres exemples, la reconnaissance de la minorité hmong au sein du Laos et la légitimation de leur chef charismatique ; pour qui, selon Vint Lawrence, ce déplacement revêtait une importance capitale. En effet, cette visite lui conférait un cachet, prouvait que lui et son peuple étaient appréciés et faisaient l'objet d'une certaine reconnaissance. Vang Pao avait dû subir les attaques incessantes des autorités politiques et militaires de Vientiane. Mais après cela, et grâce à la conjonction d'autres facteurs, il représentait plus un avantage qu'un handicap aux yeux des Lao.¹³⁷

Les Hmong continuaient d'émerger en tant que nouvelle force politique au Laos. Après l'offensive communiste de 1961 et le retrait de l'administration laotienne des provinces du nord-est du pays, Vang Pao eut, de fait, toute autorité sur les provinces de Xieng Khouang et Sam Neua. La nouvelle administration hmong prit alors en charge l'accueil et l'installation des réfugiés, la coordination de l'aide humanitaire, le maintien de l'ordre et le recrutement des volontaires à l'intégration de l'armée secrète de Vang Pao. Les Hmong s'autogérèrent de cette façon pendant près de quinze années, démontrant ainsi leurs capacités à organiser leur communauté à tous les niveaux.

Outre la reconnaissance obtenue de la part d'autres groupes, les Hmong apprirent également à se reconnaître mutuellement. En effet, le système politique hmong était basé sur une organisation tribale et clanique. Chaque membre d'une tribu, d'un clan, ou d'un village obéissait donc à son chef mais il n'existait pas vraiment d'échange entre ces clans qui, réunis, ne formaient pas une véritable communauté hmong. La multiplication de ces petites communautés favorisait davantage la discorde entre les différentes entités

¹³⁶ J. Lartéguy, p. 155.

¹³⁷ Roger Warner, p. 118.

politiques, que leur union. Ainsi dispersés et désunis, il était difficile pour les Hmong de défendre une cause commune : sans leader reconnu de tous et sans entente entre les différentes tribus, le peuple hmong n'était pas en mesure de faire entendre sa voix. Or, le système mis en place par Vang Pao eut le mérite de rassembler les représentants des différents clans et d'apprendre aux membres à se connaître, à travailler ensemble. Même si les organes créés à cet effet n'avaient pas de réel pouvoir – citons par exemple le Conseil Hmong des Anciens¹³⁸ –, ils contribuaient à développer la coopération, le sens du consensus et de la conciliation.¹³⁹ Une meilleure connaissance des différentes tribus entre elles ne pouvait que servir les aspirations politiques du peuple hmong.

2. Les dessous de l'aide américaine aux populations civiles

La collaboration des Hmong avec les américains signifiait pour les premiers, bénéficier immédiatement d'une aide conséquente de leur allié. Recevoir une aide humanitaire et un soutien dans leur vie quotidienne de la part des Américains était d'ailleurs une des motivations ayant incité le peuple hmong à s'engager dans la guerre contre les communistes. L'ingérence américaine au Laos se fit en premier lieu sous couvert d'aide humanitaire aux civils.

a) Un moyen de contourner les restrictions de Genève

Dès la fin de l'année 1954, une aide économique conséquente fut apportée au Laos par les Etats-Unis - Jane Hamilton-Merritt estime qu'elle devint rapidement la plus importante au monde en terme d'aide reçue per capita – par le biais de l'USOM – pour United States Operations Missions. Le but étant d'empêcher que des populations démunies n'adhèrent à l'idéologie communiste en important au Laos le savoir faire américain dans les domaines de l'agriculture, la santé publique, l'administration civile et l'éducation. Mais en réalité, ce programme consacrait une grande partie de ses fonds au domaine de la défense et de la sécurité intérieure.

En effet, les accords de Genève signés en 1954 interdisaient toute présence militaire étrangère au Laos.¹⁴⁰ Or, comme nous l'avons déjà souligné, le Laos représentait un enjeu majeur pour les Etats-Unis qui n'avaient aucune intention de permettre aux communistes de gagner du terrain en Asie. Afin de contourner les restrictions prévues par les accords internationaux, les Etats-Unis mirent donc en place, dès 1955, un « bureau d'évaluation des programmes », le P.E.O - pour Programs Evaluation Office –, sous la direction d'anciens personnels militaires, chargé de fournir une « couverture » conforme aux prescriptions de Genève, à l'implication des Américains dans l'entraînement, l'équipement et le financement de l'armée royale laotienne. Selon Timothy Castle, l'instauration du P.E.O marque le début de deux décennies d'aide militaire américaine secrète au gouvernement royal laotien.¹⁴¹

¹³⁸ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

¹³⁹ Keith Quincy, p. 199.

¹⁴⁰ L'article VI des accords de Genève interdit « l'introduction au Laos de toutes troupes ou tout personnel militaire de renfort en provenance de l'étranger », traduction d'après Timothy N. Castle, p. 16.

¹⁴¹ Timothy N. Castle, p. 16.

En parallèle, des pilotes d'Air America, sous contrat avec les agences gouvernementales américaines, assuraient des vols réguliers dans la région pour fournir une aide alimentaire et sanitaire aux populations. Mais le journal de bord d'un de ces pilotes révèle que ses missions n'étaient pas toujours d'ordre humanitaire et il laisse entendre que ces avions affrétés par les Etats-Unis transportaient également des armes, des munitions et du personnel de la CIA.¹⁴²

De la même façon, quand en 1962, le Protocole de Genève prohibait quelque ingérence militaire étrangère que ce soit au Laos, les Etats-Unis contournèrent une nouvelle fois l'interdiction en créant une unité en charge de l'assistance militaire américaine secrète au sein de la structure du programme d'aide américain USAID.

A la suite d'un incident au cours duquel un hélicoptère américain fut abattu par le Pathet-Lao, l'ambassade américaine se défendit de toute activité illégalement menée en déclarant que « ces vols avaient pour but d'aider les Méos se trouvant à l'intérieur des zones Pathet-Lao "à rester anti-communistes et que les approvisionnements se faisaient surtout dans un but humanitaire. " »¹⁴³

b) Les réalisations de l'aide aux civils

L'aide humanitaire a donc initialement servi avant de tout de prétexte à une ingérence militaire américaine qui violait les accords de Genève. Cependant, au fur et à mesure de leur rapprochement avec les Hmong, les Américains ont dû reconsidérer le statut de l'aide humanitaire : il ne s'agissait plus d'y voir une simple couverture, mais bel et bien une des conditions de la réussite de la « guerre secrète » qu'ils entendaient mener au Laos avec l'aide du peuple hmong. Au fur et à mesure que le nombre de morts et de blessés augmentait, les villageois se trouvaient dans l'incapacité de moissonner leurs récoltes, de s'occuper de leur bétail ou d'assumer toutes les tâches de la vie quotidienne. L'aide aux réfugiés devint dès lors une composante essentielle de l'assistance militaire américaine au gouvernement royal laotien.¹⁴⁴

En effet, plus le nombre de Hmong mobilisés allait croissant et plus la guerre avançait, plus les Américains furent confrontés à une population civile livrée à elle-même, ayant perdu sa force de travail, obligée de fuir les offensives et formant ainsi des flots de réfugiés. Sans compter que l'aide aux familles avait été un argument utilisé par les Américains pour convaincre les hommes de quitter les leurs et d'aller combattre les communistes. Pour ne pas s'aliéner le soutien à la fois des combattants, qui se souciaient de leurs familles, et des populations civiles qui devaient rester acquises à leur cause, les Américains n'avaient d'autres choix que de leur venir en aide au quotidien.

La personnalité la plus marquante impliquée dans la gestion de l'aide aux civils et aux réfugiés est incontestablement Edgar "Pop" Buell. C'est en tant qu'agriculteur volontaire que cet américain se rendit pour la première fois au Laos, en 1960, dans le cadre d'un programme de volontariat international. Puis, au fil de la collaboration américaine avec les Hmong, il devint rapidement un élément central du programme de la CIA : il gérait en effet

¹⁴² J. Hamilton-Merritt, p. 71

¹⁴³ Martial Dassé, p. 183.

¹⁴⁴ Timothy N. Castle, p. 83.

la répartition et la distribution des ravitaillements aériens et parachutages en vivres – riz et viande – et autres biens de première nécessité que la CIA avait promis de livrer.¹⁴⁵

Il aida les Hmong à développer leurs techniques agricoles, notamment concernant la culture du pavot. En effet, accroître la production d'opium était un moyen de renforcer l'économie hmong. Les Américains les initièrent également à l'élevage bovin, porcin, de volaille, ou encore piscicole ; ainsi qu'aux techniques modernes utilisées dans ces activités. Les villages les mieux lotis reçurent des tracteurs.

Edgar Buell mit en place un programme d'assistance de grande ampleur qui serait venu en aide à près de deux cent mille réfugiés, pour la plupart des Hmong¹⁴⁶. Martial Dassé estime quant à lui qu'« à la fin de 1964, près de 150 000 réfugiés recevaient ainsi l'assistance de l'USAID qui leur fournissait du riz et des produits de première nécessité tels que les vêtements, les outils, et même les ustensiles de cuisine. Dans ce nombre 88 000 étaient des Méos (...), 26 500 Khas et seulement 19 000 Laotiens, les autres appartenant à diverses ethnies. »¹⁴⁷

Il a également permis le développement d'un système éducatif au sein d'une communauté hmong pour qui l'éducation représentait une préoccupation centrale. Il créa ainsi un réseau d'écoles hmong : Des centaines de villages de montagnes se dotèrent de modestes bâtiments scolaires, formant ainsi un réseau d'écoles hmong qui s'étendit jusqu'à inclure neuf collèges, deux lycées et une école de formation des maîtres. En 1969, trois cent Hmong suivaient leur scolarité dans le plus prestigieux lycée de Vientiane, et vingt-quatre partirent poursuivre leurs études supérieures dans des universités australiennes, françaises ou américaines.¹⁴⁸

Le matériel nécessaire à la construction d'écoles fut également livré aux Hmong afin qu'ils les bâtissent eux-mêmes. Ces initiatives avaient pour conséquence d'accroître encore davantage la fréquentation des écoles. A la fin de l'année 1969, Keith Quincy estime que cinquante pour-cent des jeunes Hmong en âge d'être scolarisés vivant dans les villes refuges au sud de la Plaine des Jarres, allaient à l'école.¹⁴⁹

Des dispensaires, puis des hôpitaux modernes furent également installés afin de venir en aide aux populations et des formations aux métiers de médecins et d'infirmières étaient assurées. Buell les fournissait en médicaments, ce qui permettait aux Hmong de diminuer leur consommation personnelle d'opium. Ces médicaments provenaient de dons d'entreprises et laboratoires américains qui offraient des produits invendables aux Etats-Unis car ils avaient dépassé la date limite de consommation.

c) Les véritables intérêts américains

C'est avec les fonds de la CIA que l'organisation américaine a construit des écoles, fourni de la nourriture, des vêtements, des médicaments et a mis en œuvre des projets agricoles pour les populations déplacées. Cette corrélation parle d'elle-même quant aux liens unissant

¹⁴⁵ Alfred W. McCoy, p. 267.

¹⁴⁶ Keith Quincy, p. 190.

¹⁴⁷ Martial Dassé, p. 71, d'après J.T Ward « US AID to hill tribes refugees » in Kunstader editor *Southeast Asian tribes, minorities and nations*.

¹⁴⁸ Ibid. Keith Quincy estime à 37 le nombre de Hmong étudiant alors à l'étranger.

¹⁴⁹ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

les aspects humanitaires et militaires de l'intervention américaine au Laos. Dès le début, en utilisant l'aide aux populations civiles comme prétexte à une ingérence militaire sur le territoire laotien, les Américains ont dévoilé la logique dans laquelle ils plaçaient leur protection du Laos contre la « menace » soviétique.

Les contributions de Timothy Castle sur le sujet résument bien la réalité de l'aide humanitaire américaine. Si le programme USAID permettait une aide réelle aux populations grâce au développement de l'éducation, à l'amélioration de l'hygiène et de la santé ou encore par le biais de la construction de routes, tous ces efforts avaient « une implication militaire. » Le rôle de l'aide humanitaire était donc étroitement lié à celui de l'assistance militaire. Ainsi, l'une des contributions les plus significatives de l'USAID demeurait le programme d'assistance aux réfugiés – ces populations déplacées du fait des combats - ; ce qui constitue un exemple des relations unissant le développement économique et la sécurité militaire¹⁵⁰

Pour A. McCoy, tout ce qui pouvait améliorer les capacités militaires des Hmong était souhaitable pour les Américains. Aussi selon lui, la contribution de Buell à l'aide aux réfugiés, servait davantage les intérêts de la CIA que ceux des civils hmong. Une seule et même logique semble donc se dessiner derrière l'assistance humanitaire américaine : tout était organisé à des fins militaires.

3. Des manipulations évidentes

Si l'aide humanitaire fournie aux civils pouvait faire écran aux réels intérêts américains, d'ordre politico-militaire, les Occidentaux et leurs alliés manoeuvrèrent parfois de manière beaucoup moins subtile.

Nous avons déjà évoqué dans la première partie les risques de chantage dont pouvaient être victimes les Hmong. Incités à prendre les armes pour la cause anti-communiste, tentés par la promesse d'une aide humanitaire américaine, le choix du peuple hmong n'en était pas toujours un. L'argent, les vivres et une protection contre l'ennemi n'étaient offerts qu'aux villages et aux chefs de clans acceptant de collaborer. L'aide et le soutien des Hmong étaient bien souvent achetés contre de l'argent, des ravitaillements en nourriture, des médicaments, ou encore contre l'assurance d'être épargnés par les bombardements aériens... Peut-on encore parler de choix quand on connaît les conditions de vie des Hmong sérieusement dégradées par la guerre ? Les chefs étaient ainsi largement soudoyés afin qu'ils acceptent d'envoyer des combattants au front et le peuple était « tenu » par la perspective d'approvisionnements.

L'argent des narcotiques, les retenues effectuées sur les soldes des combattants, et d'autres business en tout genre permettaient de subventionner le parrainage politique qui garantissait la fidélité des chefs de clans. Pour acheter la loyauté du petit peuple, Vang Pao utilisait l'aide aux réfugiés. Presque tous les villages ayant participé à l'effort de guerre se virent doter d'une école, et ce quelle que soit leur taille. Tous les réfugiés recevaient de la nourriture, des huiles de cuisson, des ustensiles de cuisine et des médicaments mais seuls les villages les plus impliqués dans la guerre devenaient des sites entrepôts où tous ces biens étaient stockés avant leur distribution.¹⁵¹

¹⁵⁰ Timothy N. Castle, p. 60.

¹⁵¹ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

Les agents de la CIA ayant travaillé aux côtés du leader hmong parlaient volontiers de corruption pour désigner les méthodes employées par Vang Pao avec les chefs locaux. Quant aux familles et populations civiles, lorsqu'elles rejoignaient les bases arrières hmong de Long Cheng et Sam Thong, elles devenaient, selon Vint Lawrence, les « otages » de Vang Pao, ce qui l'aidait à contrôler plus étroitement encore ses troupes.¹⁵²

Le leader militaire hmong savait qu'il tenait là le meilleur moyen de rallier à sa cause les chefs de clans. D'emblée, ces derniers ne se sentaient pas particulièrement concernés par une éventuelle allégeance des Hmong au pouvoir en place ; et malgré les efforts faits par les Américains dans leur entreprise de « nation-building » afin d'instiller un sentiment patriotique dans la conscience collective du peuple hmong, le système politique hmong ne semblait pas enclin à évoluer dans ce sens. Et pour Vang Pao, la manipulation, les chantages et autres genres de pressions devenaient alors une option viable pour amener les différents leaders à supporter la guerre.¹⁵³

Mais Vang Pao ne fut pas le seul à user de ce genre de méthodes pour s'assurer du soutien de son peuple. Les Occidentaux auraient eux aussi manipulé les leaders hmong afin de se garantir d'une meilleure emprise sur la population dans son ensemble, favorisant ainsi des comportements identifiables à celui de Vang Pao que nous venons de décrire.

En effet, la CIA, de même que les troupes françaises avant elle, prit soin de déléguer un certain nombre de responsabilités aux chefs tribaux. Les personnels français et américains n'étaient pas en nombre suffisant pour se charger eux-mêmes de la direction et de la gestion de chaque tribu ou village. Des leaders étaient donc choisis pour recruter des combattants, et pour ce faire, ils disposaient de l'argent et de l'autorité de la CIA. Appâtés par les gains financiers et le pouvoir, ces chefs étaient bien souvent très zélés dans l'accomplissement des missions qui leur avaient été confiées. Selon Alfred McCoy, il était dans l'intérêt des Américains et des Français de concentrer un maximum de pouvoir entre les mains de leurs alliés afin d'en faire des « despotes » locaux qui, de par leurs méthodes persuasives, assureraient aux Occidentaux un soutien sans faille des populations.¹⁵⁴ On est alors loin d'un élan populaire en faveur de la lutte anti-communiste. Ces façons de procéder soulignent l'attitude quelque peu hypocrite des Occidentaux qui, tout en faisant mine de s'inquiéter du sort du peuple hmong – soutien de ses ambitions politiques, approvisionnement vivrier, aide au développement de leur société –, n'hésitent pas à faire usage de méthodes contraignantes pour le rallier à leur cause.

Le chantage et les menaces semblaient donc être monnaie courante lorsque l'on examine les dessous de l'alliance avec les Français et les Américains. C'est pourquoi le bilan de cette collaboration entre les Hmong et les Occidentaux mérite d'être nuancé. Certes les Hmong ont pu tirer certains bénéfices, notamment politiques de leur implication dans les guerres d'Indochine dans le camp anti-communiste. Leurs alliés, français puis américains, ont en partie respecté leurs engagements vis-à-vis du peuple hmong. Mais considérant sans doute que la fin justifie les moyens, les alliés, nous venons de le voir, ont également manœuvré de manière beaucoup moins altruiste. Au fur et à mesure que le conflit se prolongeait, la liberté des Hmong devenait de plus en plus illusoire : motivés initialement par l'espoir de sortir du statut inférieur dans lequel les cantonnaient les Lao, les Hmong, dont le quotidien a été bouleversé par la guerre, devinrent rapidement dépendants du soutien

¹⁵² Roger Warner, p. 121.

¹⁵³ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

¹⁵⁴ Alfred W. McCoy, p. 267.

de leurs alliés. Au plan politique tout d'abord, car les Hmong craignaient les représailles réservées aux pro-occidentaux par les communistes ; et également pour des questions de survie au quotidien. Par conséquent, il apparaît que cette alliance avec les Occidentaux se traduit par des interactions et des échanges pour le moins déséquilibrés. Les Hmong n'ont pas obtenu un soutien proportionnel à l'ampleur de leur engagement. En effet, il s'est agi pour ces derniers, de prendre part à des conflits dont la nature, en évoluant, n'a cessé de jouer en leur désavantage.

III. Les Hmong dans la guerre : quelle issue ?

A. Les Hmong : une force de guérilla

1. La théorie des maquis

Comme cela a été expliqué dans la première partie, les Hmong avaient été recrutés par les Occidentaux car ils réunissaient toutes les caractéristiques nécessaires à la mise en œuvre d'actions de guérilla qui faisaient cruellement défaut aux armées régulières déjà présentes sur le terrain indochinois. Et bien que par la suite, la nature de la guerre dans laquelle les Hmong se trouvèrent engagés évoluât, ces derniers se sont vus initialement confier des missions de contre insurrection.

a) La méthode du colonel Trinquier

Le colonel Trinquier fut le premier à théoriser l'utilisation des populations autochtones à de telles fins. Lui et le capitaine Antoine Savani sont ainsi considérés comme les précurseurs d'une nouvelle doctrine militaire : le programme qu'ils mirent en place en Indochine – dans le cadre du G.C.M.A dont nous avons déjà parlé – fit du colonel Trinquier un spécialiste internationalement reconnu des techniques de la guerre contre insurrectionnelle. A tel point que lorsque les Américains projetèrent eux aussi de mettre sur pied une guérilla au Laos, ils voulurent en confier la réalisation à l'officier français qui déclina la proposition, par crainte de ne pas avoir son mot à dire parmi les agents américains. Trinquier expose sa théorie dans son livre, *Les maquis d'Indochine*, et celle-ci est reprise par Alfred McCoy qui la détaille en quatre étapes.¹⁵⁵

La phase préliminaire consistait, pour quelques officiers français, à survoler une zone potentiellement éligible pour l'installation d'un maquis, et ce afin d'observer les réactions des habitants. Si les « éclaireurs » étaient pris pour cible, la zone était jugée hostile ; mais si les montagnards saluaient leur vol, alors la phase suivante pouvait commencer. L'étape suivante prévoyait le parachutage de quatre ou cinq sous-officiers, sous les ordres d'un éventuel chef de maquis, chargés d'instruire une cinquantaine de nouvelles recrues avant de les envoyer au camp d'entraînement de Cap St Jacques - le détail de l'entraînement et de la formation des équipes a déjà été donné dans une section spécifique. « Le recrutement se faisait parmi ceux qui avaient conservé des amitiés, et qui, si possible avaient une certaine autorité dans la région. »¹⁵⁶ En effet, ce critère constituait une des conditions de

¹⁵⁵ Alfred W. McCoy, *The Politics of Heroin in Southeast Asia*, New York, Harper & Row Publishers, 1972, pp 98-100.

¹⁵⁶ Colonel Trinquier, *Les maquis d'Indochine 1952-1954*, Paris, Editions Albatros, 1976, p. 96-97.

la réussite de la phase suivante, durant laquelle il était prévu de renvoyer les équipes formées – les Missions Spéciales - dans leur région d'origine, avec les armes, l'équipement et l'argent nécessaires à l'établissement d'un maquis. Elles étaient chargées d'inciter leurs camarades à participer à la collecte de renseignements sur l'ennemi et de recruter à leur tour les volontaires pour une formation à Cap St Jacques. Enfin l'ultime étape visait à transformer, après le retour des dernières recrues de l'école d'instruction, tout un ensemble de villages de montagne en zones de maquis. Les chefs des Missions Spéciales recevaient alors un dernier entraînement, « ayant pour but de les former comme chefs d'équipe de maquisards. »¹⁵⁷ Des armes étaient alors parachutées et, si tout avait fonctionné comme prévu, le maquis devait alors compter près de trois mille hommes capables de collecter des renseignements, entraînés à débusquer l'ennemi et prêts à lancer des attaques de guérilla.

Sur ce modèle, trois importants maquis furent créés dans le cadre du G.C.M.A par le colonel Trinquier : le maquis hmong, sous contrôle de Touby Lyfoung, de la province de Xieng Khouang, au nord-est du Laos ; le maquis thaï de Deo Van Long au nord-ouest du Tonkin, et le maquis hmong de l'ouest du fleuve rouge, au centre du Tonkin. D'après McCoy, c'est le maquis laotien qui constitue la plus grande réussite du G.C.M.A.

La mise sur pied de guérillas autochtones constituait la seule réponse viable face aux méthodes de guerre utilisées par le Vietminh. Et puisque les Français, à quelques rares exceptions près, n'étaient pas capables d'endurer de longues marches dans la jungle, ne maîtrisaient pas les langues locales et ne pouvaient pas faire étape pour une nuit dans un village en passant inaperçus, ils manquaient des renseignements adéquats et n'avaient d'autre choix que de solliciter l'aide des populations locales.¹⁵⁸ Et dans cette perspective, tous s'accordaient à présenter les Hmong comme la meilleure alternative.

b) Des Hmong « faits » pour la guérilla

Nous avons déjà vu que les caractéristiques du peuple hmong avaient été jugées parfaitement convenables par les Occidentaux en quête de recrues pour organiser des opérations de contre insurrection. Les témoignages dans ce sens font presque état d'une prédisposition naturelle des Hmong pour effectuer ce genre de missions.

« [Les Hmong] n'aiment pas servir dans une armée régulière dont les strictes règles de discipline répugnent à leur sens très poussé de la liberté. Ils ne veulent pas quitter leurs montagnes, ni leurs familles dont ils refusent d'être séparés longtemps. Ils sont nés pour être des maquisards, pas des soldats. Ils ne font bien la guérilla, qu'à condition de rester chez eux, sur leurs montagnes. »¹⁵⁹

Dispositions que beaucoup expliquent par l'importance que les Hmong attachaient à leur liberté : le seul cadre adapté au tempérament des Hmong, amenés à se battre, serait celui de la guérilla. Ainsi, Vang Pao demeurerait prompt à aider ses alliés à condition qu'on lui donne carte blanche pour organiser la résistance au Vietminh. Il savait en outre qu'il pouvait compter sur ses guérilleros hmong, aussi longtemps que ceux-ci ne seraient pas contraints aux règles de discipline strictes en vigueur dans les rangs d'une armée traditionnelle.¹⁶⁰

¹⁵⁷ Ibid, p. 98.

¹⁵⁸ Jane Hamilton-Merritt, *Tragic Mountains: the Hmong, the Americans and the secret war for Laos, 1942-1992*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1999, p. 51.

¹⁵⁹ Jean Lartéguy in *La fabuleuse aventure du peuple de l'opium, Presse de la Cité, 1979, p. 158.*

¹⁶⁰ Keith Quincy, *Hmong: History of a people*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995, p. 176.

Les Hmong d'après les observateurs sur place n'étaient pas adaptés aux conditions d'une guerre classique. Ils étaient efficaces dès lors qu'il s'agissait d'être rapides, mobiles, de tendre des embuscades, de faire sauter des ponts, de frapper l'ennemi puis de « s'évanouir dans la nature ». Pour Bill Lair, la guérilla demeurait ce que les Hmong faisaient de mieux quand il s'agissait de se battre.¹⁶¹ Et leurs succès, incontestables dans tous ces domaines, auraient été difficilement réitérables dans le cadre d'une guerre défensive ou d'une guerre de positions ; et l'issue de la seconde guerre d'Indochine en sera la preuve.

« C'étaient des maquisards peu faits pour la guerre de positions ou de tranchées. »¹⁶²

Vang Pao, dont les mémoires ont été recueillies par Jean Lartéguy, partage cette opinion sur son peuple :

« Les Français se sont enfin aperçus que les Hmong, les Méo pouvaient faire d'excellents soldats à condition de respecter certains traits de leur caractère. Ils nous croyaient incapables de nous plier à la moindre discipline. Compter un, deux, un, deux, marcher au pas et présenter les armes, ça ne collait pas avec le tempérament des montagnards. Ils trouvent qu'un fusil, c'est pas fait pour la parade mais pour tirer et faire mouche. La discipline, quand elle signifiait quelque chose, comme dans une progression, une patrouille, alors tous étaient d'accord pour la respecter. Pour le reste ! »¹⁶³

Pourtant, malgré sa clairvoyance sur les capacités de son peuple, nous verrons que Vang Pao, grisé par ses succès militaires, n'hésitera pas à engager son armée secrète sur un terrain dangereux, l'obligeant à défendre des positions fixes et la menant inéluctablement d'échecs en échecs.

La mise en œuvre de forces de guérilla apparaissait donc comme une condition sine que non d'un affrontement à armes égales entre les Occidentaux et le Vietminh ; et dans cette perspective, les Hmong, attachés à leur liberté et peu accoutumés à la discipline et à la rigueur militaires, se révélaient des combattants tout désignés. Leur parfaite connaissance du terrain et de l'ennemi fit d'eux de remarquables guides et de précieux agents de renseignements.

2. Les yeux et les oreilles de la résistance anti-communiste

Parce que les montagnes du nord-est du Laos étaient leur lieu de vie, les Hmong en connaissaient les moindres recoins et pièges. Quand les parachutistes français arrivèrent de Calcutta en 1944, ils n'avaient aucune carte, aucune indication d'orientation. Leur connaissance des lieux était médiocre et ils se devaient pourtant d'agir dans la plus grande discrétion afin de mettre sur pied la résistance à l'occupation japonaise. D'autre part, les Hmong passaient bien plus inaperçus que n'importe quel occidental qui, de ce fait, se trouvait dans la quasi-impossibilité de collecter, sans se faire repérer, des informations sur l'ennemi.

a) Les missions de repérage

¹⁶¹ Cité par Jane Hamilton-Merritt, p. 200.

¹⁶² Jean Lartéguy, p. 180.

¹⁶³ Cité par Jean Lartéguy, p. 200.

Quand Touby Lyfoung accepta d'offrir aux résistants français le soutien de son peuple, il leur fournit d'abord des guides, des interprètes et des porteurs permettant aux Français de se déplacer discrètement, de s'établir dans un endroit sûr et de transporter le matériel parachuté ; mais aussi des hommes prêts à s'aguerrir aux techniques de guérilla.¹⁶⁴

Touby indiqua également aux Français un lieu idéal pour l'établissement d'une base opérationnelle. Il leur recommanda en effet de s'installer dans le massif montagneux de Phou San, bordant le nord de la Plaine des Jarres et surplombant une voie de transit stratégique : la Route 7. Ce sont des guides hmong qui accompagnèrent les Français vers cette zone.

Les Français, contraints à la clandestinité pour dissimuler au mieux leurs activités, disposaient d'une marge de manœuvre limitée et dépendaient de l'aide des Hmong.

« Les Français réfugiés dans nos montagnes n'avaient pas une grande activité militaire. Leur rôle se réduisait à transmettre à Calcutta des renseignements concernant les mouvements des troupes ennemies. Les nôtres les guidaient par les pistes les plus secrètes, les ravitaillaient en nourriture : riz, porcs, poulets et légumes. Quelques Hmong restaient à leur disposition comme interprètes. »¹⁶⁵

Vang Pao, qui n'était alors qu'un adolescent à peine âgé d'une quinzaine d'années, fut rapidement présenté au capitaine Bichelot : grâce à ses connaissances en français, il servit à la fois d'interprète, de guide et de messager aux commandos français :

« Comme j'étais jeune, qu'on ne me prêtait aucune importance, on me chargea de transmettre d'un bout à l'autre de la province, les plis, les messages qui signalaient les mouvements des Japonais. J'étais l'un des rares à baragouiner le français. Je servais d'interprète aux officiers. Je passais la plupart de mon temps à courir d'un maquis à l'autre, ces maquis organisés par M. Touby, encadrés par des officiers et des sous officiers parachutés des Indes. »¹⁶⁶

Les Hmong, grâce à leur connaissance du terrain et de l'ennemi, évitèrent à leurs alliés de tomber dans les pièges de cet environnement hostile: ils voyaient ce qu'aucun Français n'était capable de distinguer et étaient bien plus sensibles à la stratégie de l'ennemi et donc capables d'anticiper ses projets. Vang Pao relate par exemple un épisode au cours duquel, il voulut dissuader un officier français, le capitaine Cocostéguy, d'envoyer deux sections en éclaireur là où, d'après le jeune Hmong, l'ennemi les attendrait sûrement en embuscade. La suite des événements a donné raison à Vang Pao puisqu'il raconte que « les communistes étaient bel et bien installés où je pensais... »¹⁶⁷

Le fait que les Hmong soient coutumiers et familiers des montagnes du nord-est du Laos les prédisposait à guider les hommes au sol mais également les pilotes et leurs avions. Car si les Hmong eurent quelques difficultés à convaincre les Lao et les Américains à former des pilotes hmong, ils furent très tôt embarqués dans les avions pour servir de guides aux pilotes. Leur présence dans le cockpit était bien souvent la garantie de données d'une précision inégalable et du succès de la mission engagée. Ainsi, Jane Hamilton-Merritt raconte que Vang Chou volait presque tous les jours depuis 1963 car il connaissait chaque vallée, le

¹⁶⁴ Jane Hamilton-Merritt, p. 28.

¹⁶⁵ *Tougeu, frère de Touby, cité par J. Lartéguy, p. 149.*

¹⁶⁶ *Vang Pao, cité par J. Lartéguy, p. 198.*

¹⁶⁷ Ibid, p. 208.

moindre ruisseau, toutes les montagnes de la région militaire II où il vivait. En référence à tout ce qu'il savait de la géographie de la zone, les pilotes thaï et américains l'avaient surnommé « General Direction » car il semblait être la seule personne qui connaissait les villages et les cibles, dans toutes les directions.¹⁶⁸

Ceux qui guidaient les avions n'étaient pas toujours embarqués : ils pouvaient également aider les pilotes en mission depuis le sol. En effet, la mission de ces guides aériens consistait à diriger les frappes aériennes grâce à un repérage préalable au plus près des cibles ennemies et si besoin était, à rectifier pendant l'attaque, la précision des données. Ces guides étaient baptisés les F.A.G – pour Forward Air Guides. Infiltrés en territoire ennemi, ils se déplaçaient dans la jungle avec seulement le minimum vital : des portions de riz, une carte, une boussole, une lumière stroboscopique, une radio... Quand ils avaient repéré une cible, ils en informaient le pilote contrôleur de la base aérienne la plus proche – Long Cheng ou Udorn - ; puis aidaient à l'orchestration de l'attaque.¹⁶⁹

Les Hmong choisis pour devenir guides aériens devaient maîtriser l'anglais afin d'être en mesure de communiquer avec les pilotes et les personnels américains impliqués dans les missions aériennes ; et également faire montre de capacités, nerveuses et intellectuelles, nécessaires à la gestion de telles responsabilités.

b) Le renseignement

Nous avons déjà appréhendé, au travers du précédent témoignage de Vang Pao, quel pouvait être le rôle des Hmong dans la collecte d'informations sur l'ennemi. Rôle d'autant plus crucial que, comme cela a été souligné dans une première partie, la détention d'informations relatives aux positions et activités de l'ennemi représentait un enjeu primordial pour les adversaires du Vietminh.

Au cours de cette même expérience avec les troupes du capitaine Cocostéguy, Vang Pao confirme l'importance de ces informations et met en valeur l'atout considérable que représentait pour les Hmong le fait de disposer d'un « réseau » d'informateurs parmi la population civile. Cela permit en effet aux troupes d'échapper aux embuscades successives tendues par le Vietminh :

« Alors que nous nous dirigeons vers un village, un Hmong vint me prévenir qu'il était déjà aux mains de l'ennemi. Et nous avons rebroussé chemin. A chaque fois nous nous en sommes tirés, parce que nous avons des amis parmi les montagnards. Sinon, nous étions perdus. »¹⁷⁰

Les civils eurent en effet un rôle de premier ordre en matière de renseignement : les agents formés aux méthodes d'espionnage n'étaient pas les seuls à pouvoir être utiles à la préparation des opérations de harcèlement de l'ennemi. D'autres aspects de leur contribution à la guérilla hmong seront d'ailleurs examinés ultérieurement. Même sans être entraînés, les informateurs civils apportaient une aide précieuse car ils passaient inaperçus et vivaient parfois au contact de l'ennemi. Vang Pao reconnaissait d'ailleurs volontiers que le seul moyen de prendre l'avantage sur le Vietminh était de gagner la confiance de la population vivant dans les zones occupées par l'ennemi. Ces habitants étaient la meilleure source de renseignements militaires car ils connaissaient l'exact emplacement des troupes

¹⁶⁸ Jane Hamilton-Merritt, p. 141.

¹⁶⁹ Ibid, p. 190.

¹⁷⁰ Cité par J. Lartéguy, p. 207.

vietminh et pouvaient mesurer l'ampleur des forces déployées dans leur environnement immédiat.¹⁷¹

Les missions de renseignement étaient quasiment exclusivement confiées aux Hmong et leurs aptitudes dans ce domaine furent démontrées lors de l'offensive vietminh de 1953-54. En effet, au printemps 1953, l'armée nord vietnamienne et les troupes du Pathet Lao s'emparèrent, en l'espace de deux semaines, des villes de Sam Neua et de Xieng Khouang. Le colonel Sore, en accord avec les chefs hmong Touby Lyfoung et Vang Pao, décida alors de charger les Hmong de la surveillance des crêtes et des mouvements de l'ennemi, pendant que les troupes du Corps Expéditionnaire français protégeraient la Plaine des Jarres. Et ainsi, grâce aux renseignements fournis par les Hmong, les troupes régulières françaises et laotiennes reprirent la plaine et firent reculer les unités communistes.¹⁷²

Sous l'égide de la CIA, les Hmong étaient répartis en équipes d'une dizaine d'hommes, désignées sous le terme de « Road Watch », afin de compléter les informations obtenues grâce aux missions de reconnaissance aérienne. Les hommes étaient transportés par les avions militaires américains, ou ceux de la compagnie Air America, derrière les lignes ennemies. Les équipes avaient alors pour mission d'observer les activités des Nord Vietnamiens et du Pathet Lao et d'en faire le rapport aux agents de la CIA. Les renseignements collectés étaient rapportés sous diverses formes : films, photographies, inventaires du matériel de l'ennemi... Le lieutenant-colonel Hartley rappelle que ces équipes étaient très bien entraînées ; grâce à l'usage de jumelles, au comptage des camions et des troupes, elles parvenaient à deviner et à anticiper les déplacements ennemis et obtenaient de précieux renseignements. Il était difficile de recruter des volontaires pour ce genre de missions car le taux de mortalité y était relativement élevé. En effet, il n'était pas difficile d'infiltrer les équipes : des hélicoptères les déposaient à proximité des zones ciblées. Mais leur exfiltration s'avérait souvent bien plus délicate et périlleuse.¹⁷³

Jean Lartéguy, prenant toute la mesure du rôle tenu par les maquis en terme de renseignements, estime que l'une des causes de la défaite française à Diên Biên Phu résida dans l'absence de maquis profrançais aux abords du camp retranché où, « le commandement français avait perdu ses yeux et ses oreilles. »¹⁷⁴

Nous avons d'ores et déjà constaté que tous les Hmong, combattants ou non, participaient à l'effort de guérilla. Cette implication des populations, et la complémentarité de leurs actions avec celles des équipes formées et entraînées sont également illustrées, nous allons le voir, par d'autres types d'opérations ; notamment les missions de secours ou de sauvetage.

3. Les sauvetages

Le propre d'un maquis est de pouvoir agir rapidement, avec des effectifs très condensés et le plus discrètement possible. Autant de caractéristiques requises pour porter secours aux combattants en difficulté. C'est pourquoi les Hmong, dans le cadre des opérations de guérilla qu'ils menaient, eurent à maintes reprises l'occasion de sauver la vie de leurs alliés,

¹⁷¹ Keith Quincy, p. 176.

¹⁷² Alfred W. McCoy, p. 101.

¹⁷³ Lieutenant colonel Hartley, cité par Timothy N. Castle, *At war in the shadow of Vietnam*, New York, Columbia University Press, 1993, p. 82.

¹⁷⁴ J. Lartéguy, p. 190.

handicapés par leur méconnaissance du terrain, de la langue, et, de surcroît, facilement repérables.

a) Des sauvetages individuels

Les habitants des montagnes qui collaboraient avec la guérilla hmong leur fournissaient, nous l'avons constaté, un soutien crucial en l'informant des positions ennemies. Mais les civils apportèrent également leur aide aux blessés, en les soignant, ainsi qu'aux soldats français en fuite, en les cachant.

« Les Méos participèrent surtout au sauvetage des Français. La guérilla anti-japonaise malgré quelques coups d'éclat du groupe Serres, du groupe Fabre et de quelques autres ne fut pas très active. »¹⁷⁵

Qu'ils soient pilotes, officiers ou simples soldats, nombreux sont ceux qui ont pu bénéficier de l'aide des Hmong, combattants ou civils, qui, en les soignant et les cachant, leur épargnaient souvent le pire.

Ainsi, lorsque les officiers français devaient échapper à l'occupant japonais, les Hmong leur offrirent la possibilité de se tenir à l'abri de l'ennemi, en les cachant dans les montagnes qu'ils habitaient. Les Français se virent donc proposer l'hospitalité, furent nourris, cachés, voire soignés si besoin était. Malgré les risques encourus, les Hmong déplaçaient ainsi les Français de grotte en grotte, de montagnes en montagnes, et de nombreux militaires français furent épaulés dans leur fuite.¹⁷⁶

Quand, en 1953, les Français devaient cette fois échapper au Vietminh, ce sont à nouveau les Hmong qui leur vinrent en aide: « Touby demande une nouvelle fois aux montagnards de donner asile aux fugitifs, de les nourrir, de les soigner, et de les guider pour qu'ils puissent rejoindre le camp retranché de la Plaine des Jarres ou Luang Prabang. »¹⁷⁷

Parfois, les Hmong se voyaient chargés de prendre soin d'un blessé se trouvant dans l'incapacité de se déplacer avec le reste des troupes. Jane Hamilton-Merritt relate une anecdote de ce genre à propos d'un pilote américain découvert par les commandos du lieutenant Gauthier alors qu'il était visiblement exténué et affamé après avoir échappé aux Japonais. La femme de Chong Toua, un des leaders de la résistance hmong, prit soin de lui jusqu'à ce qu'il se rétablisse. Il fut une nouvelle fois blessé en participant aux combats contre les Japonais aux côtés des Français et à nouveau laissé aux bons soins des Hmong. Lorsque son équipe revint le chercher un mois plus tard, il était toujours là, guéri et en bonne santé.¹⁷⁸

Le capitaine Cocostéguy, blessé alors que lui et ses hommes devaient échapper au Vietminh et tenter de rejoindre Luang Prabang ou la Plaine des Jarres, était prêt à interrompre sa fuite pour ne pas ralentir les Lao, les Hmong et les Français qui l'accompagnaient. Mais Vang Pao raconte qu'il n'avait pas voulu abandonner l'officier français malgré le handicap qu'il représentait pour la progression du groupe.

« J'appelle le soldat de deuxième classe Lô Thao et je le lui confie, promettant de venir les chercher dès que possible. Je ne pouvais pas faire meilleur choix. Lô

¹⁷⁵ Tougeu, frère de Touby, cité par J. Lartéguy, p. 150.

¹⁷⁶ Jane Hamilton-Merritt, p. 33.

¹⁷⁷ Vang Pao, cité par J. Lartéguy, p. 206.

¹⁷⁸ Lieutenant Gauthier, cité par Jane Hamilton-Merritt, p. 35.

Thao est de la région, il connaît tous les sentiers, tous les villages. Il sauvera son capitaine des mains des communistes. »¹⁷⁹

Lô Thao racontera plus tard comment les membres de sa famille les ont cachés, lui et le capitaine Cocostéguy, dans une grotte et leur ont apporté de quoi se nourrir pendant une dizaine de jours avant que les hommes de Vang Pao ne viennent les récupérer.

b) Le sauvetage des pilotes abattus

Alors que la guerre s'intensifie et prend un autre visage dans le cadre la seconde guerre d'Indochine, l'investissement aérien est croissant. Les missions aériennes se multiplient, et avec elles, les risques de voir les avions se faire abattre. Dans ces nouvelles conditions, un autre type de sauvetage se développa, consistant à secourir les pilotes abattus, le plus souvent en terrain ennemi.

Jane Hamilton-Merritt relate l'expérience de maquisards hmong qui, alors qu'ils opéraient derrière les lignes ennemies pour des missions d'espionnage ou de sabotages, assistèrent au bombardement des positions communistes à proximité. Alors qu'il effectuait un second passage, l'avion fut touché par les tirs de la défense aérienne nord vietnamienne et les Hmong virent les parachutes des deux occupants de l'appareil descendre vers le territoire ennemi. Leur chef d'équipe, Moua Pha leur ordonna alors de partir à la recherche des pilotes abattus avant qu'ils ne tombent aux mains des Vietnamiens :

« Au début, nous pensions devoir battre en retraite car les forces vietnamiennes étaient bien supérieurs aux nôtres. Comme nous parlions, nous vîmes tous les parachutes et on se demanda alors si les Américains avaient une chance d'être encore en vie. (...) Nous ne savions pas si les pilotes étaient toujours vivants ou non, mais nous avons pris le risque d'aller vérifier. Nous décidions donc de faire une seconde tentative (...). »¹⁸⁰

Après une seconde confrontation avec les forces vietnamiennes, les combattants hmong parviennent à atteindre les pilotes et, après s'être identifiés, ils purent leur porter secours : « Seize Hmong restèrent avec le pilote thaï pour assurer sa protection pendant que dix autres hommes, dont le sergent Moua, se précipitèrent à la recherche de l'Américain. »¹⁸¹

Mais les pilotes n'étaient pas en état de suivre la cadence imposée par les maquisards pour sortir au plus vite de la zone ennemie. Ils prirent donc le risque de faire venir un hélicoptère pour emmener les deux hommes en lieu sûr. Malgré les blessés, cette opération de sauvetage fut donc un succès : « cette fois ci, aucun Hmong n'avait été tué en tentant de porter secours à des pilotes. »¹⁸²

c) L'évacuation de Diên Biên Phu

A plusieurs reprises les maquis du G.C.M.A permirent l'évacuation de bases ou de camps en difficulté. Le colonel Trinquier cite par exemple l'évacuation du camp de Na San en 1953, qui, sous les assauts répétés du Vietminh, n'aurait pu tenir plus longtemps sans la présence des 2 500 maquisards hmong. En effet, les maquis sous les ordres de quatre sous-officiers

¹⁷⁹ Vang Pao, cité par J. Lartéguy, p. 209.

¹⁸⁰ Moua Paje, cité par Jane Hamilton-Merritt, p. 218.

¹⁸¹ Moua Paje, cité par Jane Hamilton-Merritt, p. 219.

¹⁸² Jane Hamilton-Merritt, p. 220.

français, prirent la ville de Son La, au nord de Na San, et réussirent à tenir leur position face au Vietminh, afin de permettre l'évacuation de la garnison française entre les 9 et 11 août.¹⁸³ Jean Lartéguy étoffe la liste des évacuations réalisées par les maquis en y ajoutant celle de Sam Neua :

« Composés presque entièrement de Méos – à peu près un millier – sous le commandement du lieutenant Bréhier, ils permirent à la colonne du colonel Maleplatte d'évacuer Sam Neua et de gagner la plaine des Jarres. Plus tard, les 4 000 partisans des maquis Colobri, Calamar et Aiglon participeront activement à ce miracle, l'évacuation du camp retranché de Na San. »¹⁸⁴

Une des opérations de ce type les plus marquantes reste l'évacuation grâce aux maquis, de Diên Biên Phu, après la défaite française. En effet, dès la fin du mois de mars, le Haut Commandement réfléchissait à une issue permettant de sauver le gros de la garnison. Le capitaine Jean Sassi proposa son plan au colonel Trinquier : son intention était de briser le siège à Diên Biên Phu, grâce à des actions de guérilla classiques – sabotages, harcèlement de l'ennemi – menées par les maquisards hmong. Baptisé « Opération D », le plan de Sassi reçut l'aval de Trinquier qui lui accorda même l'envoi d'un bataillon de parachutistes supplémentaire pour mener à bien cette opération.¹⁸⁵ Même si finalement les renforts prévus furent annulés, Sassi lança l'Opération D avec à ses côtés 1000 à 2000 maquisards¹⁸⁶ et les Hmong du lieutenant Vang Pao. Ce dernier estimait que leur formation devrait arriver aux abords de Diên Biên Phu, au mieux pour la mi-mai. Alors qu'ils atteignaient presque la « cuvette » les maquisards de l'Opération D apprirent par radio la défaite française. L'officier français refusa cependant de renoncer estimant que la mission demeurerait inchangée malgré les dernières nouvelles. Il croyait en la victoire finale des Français et les Hmong y croyaient eux aussi. Ils étaient bien évidemment perturbés, émus par ce qui pouvait advenir des survivants de Diên Biên Phu, mais ils demeuraient convaincus de la victoire à venir.¹⁸⁷

Les maquisards mobilisés restèrent donc sur place, et selon les bilans annoncés¹⁸⁸, 100 à 200 hommes fuyant Diên Biên Phu, doivent leur survie aux maquis hmong de l'Opération D. Et Martial Dassé d'ajouter que cette opération, emmenée par les hommes du G.C.M.A, « permit l'interdiction de la liaison directe de Lao Kay à Diên Biên Phu pendant toute la durée du siège de la place. »¹⁸⁹

B. L'émergence d'un leader : le général Vang Pao

¹⁸³ Martial Dassé, *Montagnards révoltes et guerres révolutionnaires en Asie du Sud-est continentale*, Bangkok, D.K Book House, 1976, p. 148.

¹⁸⁴ **J. Lartéguy, p. 190.**

¹⁸⁵ Martial Dassé évoque lui deux opérations, « Condor » et « Albatros », destinées à tenter de sauver la garnison et à organiser la sortie des troupes du camp, p. 162.

¹⁸⁶ Jane Hamilton-Merritt parle de 2000 hommes (p. 58) et Martial Dassé lui en évoque 800 (p. 162)

¹⁸⁷ Jean Sassi, cité par Jane Hamilton-Merritt, p. 62.

¹⁸⁸ Jane Hamilton-Merritt parle de 200 hommes (p. 62) et Martial Dassé lui en évoque 76 (p. 162)

¹⁸⁹ Martial Dassé, p. 162.

L'itinéraire des Hmong entre 1945 et 1975, fut marqué parallèlement à leur engagement dans les guerres successives qui se déroulèrent sur le sol indochinois, par l'émergence d'un leader au charisme incontestable, aux qualités de chef militaire reconnues de tous, un « remarquable chef de guerre »¹⁹⁰ : le général Vang Pao. Pour certains auteurs, il n'était rien de plus qu'un belliciste trafiquant d'opium pour le compte de la CIA ou encore le chef d'une armée de mercenaires menant sa propre « guerre secrète » aux dépens de l'armée royale régulière. Pour d'autres en revanche, il symbolise l'espoir des peuples minoritaires en général puisque sous son leadership, les Hmong ont atteint un niveau inédit de participation politique et acquis une nouvelle identité ethnique.

1. Le parcours d'un combattant hors normes

Avant d'évoquer le parcours de Vang Pao et d'examiner pourquoi celui-ci l'a mené à la tête du peuple hmong engagé aux côtés des Américains, il convient de revenir brièvement sur son prédécesseur et sur les raisons de cette « passation de pouvoir » toute formelle qui eut lieu entre les deux grands leaders hmong.

a) Le déclin de Touby Lyfoung

Nous avons beaucoup parlé de Touby Lyfoung, considéré par les Français comme le chef du peuple hmong, et il a d'ailleurs été leur interlocuteur privilégié. Il avait en effet effectué son parcours scolaire au sein d'établissements français, de l'école élémentaire française de la ville de Xieng Khouang, à l'école de Droit et d'Administration de Vientiane ; en passant par le lycée français de l'actuelle capitale laotienne. Avec ses frères, il était l'un des rares Hmong à avoir fait des études d'un tel niveau, ce qui représentait un atout considérable dans l'entame d'une carrière politique. Il devint ainsi conseiller du roi, avant d'obtenir le poste de député de la province de Xieng Khouang et enfin celui de directeur général de la justice du Laos. Instruit, maîtrisant parfaitement leur langue, il disposait de la confiance absolue des administrateurs coloniaux français qui firent de lui un de leur intermédiaire de choix, notamment en matière d'opium. Le capitaine Serres le décrivait comme « le chef de tous les Méos fixés dans le Tran Ninh », un « administrateur ambitieux, aimé de ses sujets » et dont le visage « inspir[ait] confiance ».¹⁹¹

Son influence sur l'histoire du peuple hmong est considérable puisque c'est lui qui a fait le choix de la politisation des Hmong du Laos à cette époque : en effet, en scellant une alliance avec les Français dès 1944, il fit un premier pas dans un engrenage qui placera le peuple hmong au cœur de près de trente années de conflits au Laos. Comme nous l'avons déjà souligné, sa décision d'engager ses partisans aux côtés des Français allait en effet déterminer le camp auquel appartiendraient les Hmong dans les conflits à venir.¹⁹²

Nous avons vu que Touby avait obtenu les promotions espérées en retour de sa collaboration avec les Français. Mais cette réussite marqua également le début de son déclin : peu à peu, il perd son statut de « chef des Hmong » au profit de Vang Pao, qui lui a été préféré par les Américains.

¹⁹⁰ J. Lartéguy, p. 196.

¹⁹¹ J. Lartéguy, p. 145. « Tran Ninh, c'était le nom que les Vietnamiens avaient donné à la province [de Xieng Khouang] quand ils s'en étaient emparés un siècle avant l'arrivée des Français. », p. 144.

¹⁹² Jane Hamilton-Merritt, p. 46.

« La francophilie de Touby agaçait Washington. Il portait ostensiblement sa rosette d'officier de la Légion d'honneur avec ses autres décorations laotiennes et ne cachait pas sa méfiance vis-à-vis des nouveaux venus. (...) Touby était aussi coupable. En s'installant à Vientiane, il avait renoncé à être le chef des siens, celui qui se fait voir d'eux, qui s'occupe de leurs problèmes. En liant son destin à celui du prince Souvanna Phouma il avait cessé d'être un Méo, un Hmong, pour devenir un politicien laotien. Même s'il s'était donné pour but l'intégration de son peuple dans le royaume. »¹⁹³

Parler de déclin ne signifie donc pas pour autant évoquer la fin de Touby : son ascension politique se perpétua : après avoir été élu à l'Assemblée nationale en 1958, il devint ministre des affaires sociales en 1960 puis conseiller du roi jusqu'en 1973. Un poste de ministre délégué aux postes et télécommunications lui fut même réservé dans le gouvernement provisoire d'union nationale formé en avril 1974. Mais en terme de représentation de la réalité du peuple hmong, Vang Pao s'affirme comme le chef militaire hmong emblématique de la lutte anti-communiste aux côtés des Occidentaux. Son évolution ascendante ira de pair avec une implication croissante des Hmong dans les guerres d'Indochine

Voyons dès lors quel a été le parcours de ce leader qui a tellement marqué de son empreinte l'histoire de son peuple dans la période dont il est ici question. Le personnage demeure cependant très difficile à cerner, tant les témoignages à son sujet sont tour à tour élogieux et accusateurs. Il ne s'agit donc pas de tenter d'établir un portrait véritablement authentique, mais de mesurer, à travers les réactions suscitées, le poids de cette individualité.

b) Les débuts de Vang Pao

Quand la résistance française à l'occupation japonaise s'organisa avec l'aide des Hmong de Touby, Vang Pao était à peine âgé d'une quinzaine d'années. Malgré son jeune âge, il participa rapidement à la résistance hmong et apporta son aide aux Français et à leurs alliés dès 1944. Ainsi Touby, à la recherche d'un jeune garçon digne de confiance et sachant parler le français, le choisit pour travailler avec le chef japonais local, afin d'obtenir de la nourriture, et plus particulièrement de la viande.¹⁹⁴ Puis Touby le présenta aux officiers français qui apprécièrent ses services d'interprète, de messenger et de guide.¹⁹⁵

Vang Pao fut récompensé de ses services par Touby qui lui octroya un poste au sein de l'administration de la province de Xieng Khouang. Mais les aspirations du jeune Hmong le faisaient se tourner plutôt vers une carrière militaire ou au sein de la police : en effet, Vang Pao était désireux d'intégrer la force de police provinciale nouvellement créée sous l'égide du Lieutenant Ticot, arrivant du Pakistan pour prendre la tête de la compagnie de gendarmerie de Xieng Khouang. Il fut recruté en 1947 au sein d'une unité chargée du maintien de l'ordre. Dès lors son ascension fut relativement rapide : en mars 1948, il fut promu 1ère classe et envoyé un mois plus tard avec 90 autres élèves caporaux à l'école de Luang Prabang, d'où il sortit major de promotion. La compagnie de gendarmerie à laquelle il était affecté ne se contentait pas de faire respecter l'ordre. A maintes reprises, ses membres eurent à affronter des rebelles laotiens ou des unités vietminh ; ce qui représenta autant d'occasions pour Vang Pao de démontrer ses aptitudes au commandement. En janvier

¹⁹³ J. Lartéguy, p. 194-195.

¹⁹⁴ Jane Hamilton-Merritt, p. 27.

¹⁹⁵ Keith Quincy, p. 174-175.

1949, il fut promu caporal-chef et envoyé en avril suivre une formation de six mois parmi les élèves sous-officiers de l'école de gendarmerie nationale, où il se démarqua une nouvelle fois de ses camarades par ses capacités. A la sortie de l'école il atteignit le grade de sergent et obtint deux autres promotions l'année suivante, lui octroyant les grades de sergent-chef puis d'adjudant.

A partir de 1950, la compagnie de gendarmerie au sein de laquelle il opérait, collaborait de plus en plus régulièrement avec un bataillon de chasseurs laotiens afin de déloger les agents communistes infiltrés dans la région et travaillant pour le compte du Vietminh et du Pathet Lao. En juillet, Vang Pao s'établit à Muong Ngat avec sa section de Hmong : ces derniers se révélaient bien plus adaptés aux techniques de guérilla - que le Vietminh les obligeait à utiliser - que les soldats laotiens, habitués à utiliser des méthodes plus conventionnelles.

c) Un soldat plébiscité par ses supérieurs

Les Français faisaient appel à Vang Pao afin que lui et ses hommes localisent les positions des troupes du Vietminh et qu'ils obtiennent des informations sur leurs plans offensifs. Grâce aux relations qu'il entretenait avec les populations civiles, Vang Pao avait su se faire apprécier d'elles et avait ainsi pu gagner leur confiance. Il connaissait d'autre part, l'importance stratégique que revêtait les civils dans une guerre du renseignement et dont il a été question dans les parties précédentes. Vang Pao n'hésitait pas à discuter pendant des heures avec des civils, afin de les mettre en confiance et d'obtenir par la suite de leur part de précieuses informations.

Une anecdote raconte ainsi sa rencontre avec un couple de jeunes mariés : usant d'une technique qui était devenue sa marque de fabrique, Vang Pao s'assit et les écouta parler de leur mariage et de leur vie pendant plusieurs heures sans qu'il ne mentionne le véritable but de ses recherches. Puis, le chef hmong finit par aborder le sujet en demandant à la mariée si elle avait eu connaissance d'un groupe de treize hommes appartenant au Vietminh qui tentait d'organiser les populations dans la région. Elle répondit alors à Vang Pao qu'elle savait où campaient ces hommes et lui dessina une carte.¹⁹⁶ De cette mission, les Hmong rapportèrent d'importants documents mentionnant d'imminentes attaques contre des positions françaises.

Une nouvelle mission de renseignement leur fut aussitôt confiée et ils la remplirent une nouvelle fois avec succès : le messager qu'ils interceptèrent transportait des documents détaillant l'organisation et les opérations des unités vietminh dans la région.¹⁹⁷ Le capitaine Fret, qui commandait le poste de Muong Phan, était non seulement satisfait du bilan des missions confiées aux Hmong, mais également impressionné par les aptitudes et les qualités de meneur de celui qui était à leur tête.

Il lui proposa donc d'appuyer sa candidature à l'entrée à l'école militaire si ce dernier en exprimait le souhait. Dans ses mémoires, Vang Pao raconte comment l'officier français l'a aidé à passer les épreuves en comblant ses lacunes et faiblesses en expression écrite.¹⁹⁸ Ayant satisfait aux exigences des épreuves écrites et orales, Vang Pao intégra, au début de l'année 1951, l'école d'officiers de Dong Hene, près de Savannaketh, au sud du Laos. Il était le seul Hmong parmi les nouvelles recrues, et malgré les difficultés qu'il rencontrait

¹⁹⁶ Jane Hamilton-Merritt, p. 52.

¹⁹⁷ Keith Quincy, p. 177.

¹⁹⁸ J. Lartéguy, p. 203-204.

dans le cadre des enseignements écrits théoriques, il brillait par ses compétences dans le domaine pratique, et sortit septième de sa promotion en mars 1952.

En juillet, le sous-lieutenant Vang Pao fut affecté à la 14ème compagnie d'infanterie, à Muong Hiem, dans la province de Luang Prabang. La gendarmerie venait alors d'être dissoute et les trente trois Hmong placés auparavant sous ses ordres, avaient, comme lui, été intégrés dans l'armée royale nationale :

« Ma section compta bientôt soixante et onze Hmong. Avec la 14ème compagnie d'infanterie elle constituait une unité autonome formant corps, dépendant non plus de la plaine des Jarres mais directement de Vientiane. »¹⁹⁹

Vang Pao continuait de monter régulièrement en grade : promu capitaine en septembre 1953, il fut nommé commandant des Forces armées royales du Laos, en décembre 1954.

d) L'expérience de la première guerre d'Indochine

En mars 1953, les forces régulières du Vietminh, fortes de 7 000 hommes, envahirent le Laos. Face à cette attaque surprise, Vang Pao s'illustra une nouvelle fois en prenant la tête d'une colonne emmenant des soldats français, hmong et lao se mettre en lieu sûr à Luang Prabang ou sur la Plaine des Jarres. En effet le capitaine Cocostéguy, blessé, avait délégué les commandes à Vang Pao. Ne connaissant pas le terrain, les hommes n'avaient d'autres choix que de faire confiance au chef hmong pour les sortir de ce mauvais pas ; ce qu'il fit. Les faits dont il est ici question ont déjà été relatés au travers d'anecdotes dans des sections précédentes.

La 14ème compagnie d'infanterie fut dissoute ; et c'est à ce moment là que Vang Pao reçut sa première unité propre. Il s'agissait d'un commando spécial comptant plus de soixante dix hommes, placé sous l'autorité directe de Vientiane. Quelques mois plus tard, dans le cadre d'une affectation temporaire au G.C.M.A, il partagea avec Touby, la responsabilité de l'organisation des réseaux de guérilla hmong dans les provinces de Sam Neua et de Xieng Khouang :

« J'ai pris le commandement d'un de ces réseaux. Le réseau de Xieng Khouang comptait mille six cents hommes, composés pour un tiers de Lao, un tiers de Hmong et un tiers de Khmou. »²⁰⁰

En 1954, alors que le sort des troupes française stationnées à Diên Biên Phu semble scellé, des maquis reçoivent l'ordre de gagner les abords du camp retranché français afin d'harcéler l'ennemi et d'aider à l'évacuation des hommes. Vang Pao, qui se trouvait alors à Nong Het avec son commando, fut donc rappelé auprès du capitaine Sassi en charge de l'Opération D.

« Puis sous les ordres du capitaine Sassi, je suis parti avec quatre cents Hmong, réguliers et partisans vers Sam Neua. Objectif : Diên Biên Phu. »²⁰¹

Après cet épisode qui marqua le début du retrait de la présence française en Indochine, Vang Pao participa, aux côtés du capitaine Sassi, au transfert des maquis au sein des troupes régulières laotiennes.

Durant la période où les Hmong aidèrent les Français, Vang Pao était donc un soldat régulier de l'armée royale laotienne ; et il en gravit les échelons jusqu'au grade de

¹⁹⁹ Vang Pao, cité par J. Lartéguy, p. 205.

²⁰⁰ Vang Pao, cité par J. Lartéguy, p. 211.

²⁰¹ Ibid, p. 211.

commandant. En 1954, il a été nommé commandant du 10ème bataillon d'infanterie. En plus de ses troupes régulières, Vang Pao était également à la tête des forces d'autodéfense hmong du Nord Laos dans la région de la Plaine des Jarres: il commandait en effet le 21ème bataillon de volontaires. En 1958, après une formation de chef de bataillon effectuée à Chinaimo, à Vientiane, il lui a été confié la direction de l'école de sous-officiers de Khang Khay.

2. Chef de guerre ou seigneur de la guerre ?

Après la signature des accords de Genève, et malgré l'interdiction qui leur en était faite, les Américains tentèrent de conserver une mainmise sur les questions militaires au Laos, le but étant d'empêcher les troupes royales laotiennes de fléchir face aux percées communistes. A ce sujet, nous avons déjà évoqué les programmes mis en place pour tenter de contourner les restrictions prévues par les accords de paix concernant la présence de contingents militaires étrangers sur le sol laotien.

a) Prise de contact avec la CIA

Alors que le Laos connaissait une période de troubles – une éventuelle neutralité du pays semblait de plus en plus illusoire face à l'instabilité des coalitions formées par les communistes, les neutralistes et les partisans du général Phoumi – les Américains eurent vent des qualités de combattants des Hmong. En effet, Edward Lansdale, un agent de la CIA, avait été témoin, entre autres, du trafic d'opium auquel se livrait l'armée française ; mais, plus généralement, de la collaboration de cette dernière avec les Hmong. C'est en 1960, après le coup de force des neutralistes et l'inquiétude qu'il a suscité dans le camp américain que la CIA établit un premier contact avec les montagnards en question par l'intermédiaire de Bill Lair. Selon le général Edward Lansdale en effet, un petit nombre d'Américains organisant la population locale était le moyen le plus sûrement efficace de contrer les guerres communistes de libération nationale.²⁰²

Mais la CIA ne s'est pas tournée vers Touby Lyfoung comme l'avaient fait les Français avant eux. Les agents américains jugeaient le chef hmong inadapté aux missions qu'ils entendaient confier à son peuple : en effet, Touby était un homme politique avant tout et les Américains avaient besoin d'un chef qui sache mener des hommes sur le terrain. Ils cherchaient un battant, et ils le trouvèrent en la personne de l'officier Vang Pao.²⁰³

Vang Pao avait quant à lui déjà choisi son camp. Le roi Sisavang qui supportait le comité contre-révolutionnaire, lui avait demandé de rallier la province de Xieng Khouang au général Phoumi. Il réunit donc ses partisans et grâce à l'argent reçu de Savannakhet, il paya et arma ses hommes. Ils participèrent aux côtés des troupes du général Phoumi aux affrontements contre les neutralistes et les communistes pour tenter de reprendre la Plaine des Jarres. Mais Vang Pao avait besoin de plus de munitions, de plus d'argent pour mener à bien la résistance. Quand Lair vint à sa rencontre, Vang Pao lui expliqua que ses hommes étaient prêts à se battre mais qu'ils avaient besoin d'un soutien matériel et logistique ; ce qu'il obtint de l'agent de la CIA après avoir assuré ce dernier du soutien loyal des Hmong. Une nouvelle collaboration était en marche. Des parachutages quotidiens d'armes et de matériel permirent d'équiper les Hmong. Vang Pao organisa rapidement une dizaine de zones de

²⁰² Général Edward Lansdale cité par Alfred W. McCoy, p. 265.

²⁰³ Alfred W. McCoy, p. 268.

résistance, comprenant chacune entre vingt et trente villages. Les dix zones formaient un cercle autour de la Plaine des Jarres et Vang Pao eut bientôt sous ses ordres plus de quatre-vingt compagnies d'infanterie hmong.²⁰⁴

b) A la tête de la Région Militaire II

Vang Pao s'est indiscutablement illustré aux yeux des Américains à cette occasion. En effet, il fut « le seul officier à avoir résisté en décembre 1960, durant l'attaque de la Plaine des Jarres par les soldats neutralistes du capitaine Kong Le, alors que les autres officiers avaient fui (...) », ce qui lui valut d'obtenir de plus en plus de responsabilités, non seulement au sein de l'administration militaire laotienne, mais également dans le cadre de la « guerre secrète » que la CIA entendait mener contre les communistes au Laos.

Il fut tout d'abord promu à la tête de la seconde région militaire du Laos : le pays était en effet divisé en cinq régions militaires, et Vang Pao se trouva donc en charge de celle qui couvrait le nord-est du Laos. Voici les propos du prince Souvanna Phouma tels que Vang Pao les rapporte dans ses mémoires :

« J'en ai assez de tous ces officiers qui ne pensent qu'à la politique et pas à la guerre. Il ne me faut ni un commerçant, ni un politicien, mais un soldat comme vous. Aussi je vous nomme commandant de la 2ème région militaire qui comprend la province de Xieng Khouang et celle de Sam Neua. (...) Je compte encore sur vous pour unifier, sous l'autorité du gouvernement royal, les minorités ethniques de la partie nord du pays, les mobiliser et les organiser afin de participer à la défense commune. Vous avez toute ma confiance et tout mon appui. »²⁰⁵

Suite à cette nomination, il établit son quartier général à Padong, au sud de la Plaine des Jarres. Il commandait donc des troupes régulières en tant que général de l'armée royale laotienne ; et il était dans le même temps à la tête des forces irrégulières formées par les Hmong et d'autres minorités ethniques habitant les montagnes de cette région du Laos.

Ces forces non conventionnelles avaient été organisées par les Américains qui avaient demandé à Vang Pao de les réunir au sein d'unités spéciales de guérilla, les S.G.U – Special Guerrilla Units – que Timothy Castle définit comme « une espèce de force de frappe ». Ces unités étaient directement placées sous l'autorité des quartiers généraux de Vang Pao et étaient utilisées à la fois pour les offensives de grande ampleur et également à des fins défensives. Elles rassemblaient dix mille hommes sur les trente mille engagés dans les forces irrégulières.²⁰⁶ Ces unités spéciales, organisées en vue de la mobilisation d'une armée secrète Hmong, étaient sous le contrôle de la CIA.

Mais Vang Pao n'avait pas seulement la charge des troupes de la région, qu'elles soient régulières ou irrégulières. Il avait également sous sa responsabilité les populations civiles qui, fuyant les combats, se réfugiaient dans les bases tenues par l'USAID, et notamment la plus importante d'entre elles, le quartier général civil de Sam Thong. En même temps qu'il organisait la défense armée du nord-est du Laos, il devait s'occuper de tous les civils vivant dans la Plaine des Jarres ou dans les montagnes qui l'entouraient. Pour soutenir son

²⁰⁴ Keith Quincy, p. 188.

²⁰⁵ Vang Pao, cité par J. Lartéguy, p. 224.

²⁰⁶ Timothy N. Castle, p. 80.

action, les agents de la CIA assuraient la coordination de la distribution des aides militaires et humanitaires offertes aux populations placées sous la responsabilité du chef hmong.

Les Américains ont donc largement fait confiance au général Vang Pao puisqu'ils s'en sont remis à lui pour assurer le commandement et l'organisation de l' « armée clandestine ». En effet, le chef Hmong avait, à maintes reprises, prouvé sa valeur, son courage et son aptitude au commandement. Cependant, son pouvoir sans cesse croissant révéla également une autre facette du personnage.

c) Un leader charismatique et paternel

Les qualités de Vang Pao étaient indéniables et il apparut très vite comme étant l'homme providentiel des Américains, qui cherchaient à mettre sur pied une armée « locale ». Son parcours, son ascension rapide – il fut le premier et le seul Hmong à atteindre le grade de général au sein de l'armée laotienne - les aptitudes révélées par son implication dans les maquis organisés par l'armée française lui forgèrent une réputation qui le précéda auprès de la CIA. Et après que Bill Lair l'eut rencontré, l'Américain fut convaincu que les caractéristiques générales de l'histoire personnelle du chef hmong en disaient long sur sa façon de se comporter et sur la manière avec laquelle il menait les siens.

Vang Pao était digne de confiance et il avait une âme de leader. Ses hommes lui obéissaient au doigt et à l'œil : même lorsqu'ils battaient en retraite, ils demeuraient bien organisés et disciplinés. Au cours de leurs précédentes prospections en Thaïlande, à la recherche de leaders locaux, les agents américains prétendaient ne jamais avoir croisé de peuple aussi prompt à mener une guerre partisane que les Hmong ; ni un chef aussi accompli que Vang Pao.²⁰⁷

Les éloges sont nombreuses quant à ses capacités de chef militaire: il faisait preuve de bravoure et d'une énergie insatiable, savait mener ses hommes et s'en faire respecter, et sa sensibilité à la mentalité de l'ennemi faisait de lui un stratège inégalé voire un « génie militaire »²⁰⁸. Dans l'édition du 30 septembre 1972 du Bangkok Post, un journaliste américain, R. Pyle a écrit que le général Vang Pao demeurait « le seul général laotien sachant faire la guerre. »²⁰⁹ Les agents américains amenés à travailler avec lui reconnaissaient eux aussi ses qualités : il impressionna rapidement plusieurs des autorités civiles et des vétérans de l'armée américaine présents sur place.²¹⁰

Et Castle de citer le général Creighton W. Abrahams qui, après avoir rencontré le leader militaire hmong, avait confié à un responsable de la CIA que tout le monde s'accordait sur le fait qu'il représentait « un général d'une exceptionnelle importance »²¹¹ Jane Hamilton-Merritt parle quant à elle du surnom de « magicien » qui aurait été attribué à Vang Pao – à cause de sa compréhension quasi « omnisciente » de l'ennemi - et raconte à quel point cet avantage qu'il avait sur les Américains pouvait parfois les irriter.²¹²

²⁰⁷ Roger Warner, *Back Fire: The CIA's secret war in Laos and its link to the war in Vietnam*, New York, Simon & Schuster, 1995, p. 44-45.

²⁰⁸ L'ambassadeur Sullivan cité par Timothy N. Castle, p. 81.

²⁰⁹ Martial Dassé, p. 181 (*cf* notes de pas de page)

²¹⁰ Timothy N. Castle, p. 81.

²¹¹ Timothy N. Castle, en anglais dans le texte « a major general by anybody's standards »

²¹² Jane Hamilton-Merritt, p. 97.

Mais l'auteur s'attache également à dresser un portrait plus humain de Vang Pao : plus qu'un chef militaire, il était un guide pour l'ensemble de son peuple. Quant à Martial Dassé, il va jusqu'à dire que les Hmong se mobilisèrent non par fidélité au gouvernement mais par allégeance à leur chef dont l'aura et le charisme, avaient peu à peu contribué à reléguer les chefs hmong traditionnels au second plan.²¹³ Les Hmong en effet, pour marquer à la fois le respect, la confiance et la proximité qu'ils ressentaient pour leur chef l'appelaient « oncle ». Le peuple hmong, témoin de la lutte que menait leur chef militaire contre les Vietnamiens depuis les années quarante, croyait en son intelligence et en ses capacités supérieures qui lui permettraient de vaincre leur ennemi de longue date.²¹⁴

Elle le décrit comme un homme généreux et un chef extrêmement soucieux du sort des siens, qu'il s'agisse de ses soldats envoyés au front après quelques jours seulement de formation ; ou de leurs familles et des populations civiles, déplacées en masse pour fuir les combats et abandonnant toute leur vie derrière eux. Il fit construire des écoles pour les habitants des montagnes, veillait à payer les instituteurs quand les salaires versés par le gouvernement faisaient défaut, et organisa la formation d'infirmières hmong grâce à l'agence américaine pour le développement international. Il fit également construire des dortoirs pour les élèves issus des minorités ethniques et internes à Vientiane afin qu'ils puissent y poursuivre leurs études supérieures. Enfin, il tenait à s'assurer que les minorités des montagnes aient leurs propres représentants au sein des administrations locales et à l'Assemblée nationale.²¹⁵

d) Un chef controversé

Mais avec un nombre croissant de responsabilités à assumer, le pouvoir et l'influence du général hmong grandissaient, en même temps que certaines de ses qualités disparaissaient. Certains auteurs le dépeignent même comme un simple mercenaire à la solde des Américains. En réalité l'évolution de la perception de Vang Pao dans les commentaires des observateurs est intéressante car elle laisse apparaître en toile de fond les changements qui se profilent dans le même temps concernant la nature de la guerre secrète au Laos.

Au début de l'opération Momentum, Vang Pao était un homme du peuple proche des siens. A l'exception du pouvoir que lui conférait son grade dans l'armée royale, il ne jouissait traditionnellement d'aucun pouvoir légitime sur la communauté hmong. C'est pourquoi il avait dû user de ses talents de persuasion et faire miroiter des perspectives d'avantages pécuniaires pour convaincre les chefs de clan d'adhérer à sa cause. Mais dans le cadre de l'organisation des S.G.U, le nombre de soldats et de familles sous sa responsabilité augmentait, à l'instar du budget dont il disposait. Dès lors, il encourait le risque de prendre goût au pouvoir et de perdre les qualités qui avaient initialement fait de lui un homme providentiel aux yeux de ses alliés.²¹⁶

Nous avons déjà parlé de son implication dans le trafic d'opium et des méthodes de persuasion qu'il mettait en œuvre, avec les Américains, pour convaincre les villages de se rallier à la cause anti-communiste. Ses politiques de favoritisme et d'avancement réservées à ses alliés lui aliénèrent le soutien d'une partie des clans, lassés de ne jamais voir leurs

²¹³ Martial Dassé, p. 187.

²¹⁴ Jane Hamilton-Merritt, p. 96.

²¹⁵ Gary Yia Lee, *Minority Policies and the Hmong in Laos*, publié sur <http://www.garyyiale.com/>

²¹⁶ Roger Warner, p. 121.

mérites reconnus. Le système administratif qu'il mit en place au sein de la région militaire II était entièrement corrompu, et Vang Pao pouvait se comporter en tyran. Au fil des années, Vang Pao trahissait, mentait, commandait des assassinats et se servait sans vergogne dans la trésorerie.²¹⁷

Parmi les agissements peu glorieux du chef hmong, Quincy cite ses mensonges quant à ses effectifs réels: en effet, il avance que Vang Pao ne mentionnait pas les soldats qui avaient été tués, et s'accaparait ensuite leurs soldes. Un rapport gouvernemental datant de 1970 révélerait que près de mille cinq cents soldats morts continuaient d'être comptabilisés parmi les effectifs de ses bataillons. Ce qui permettait à Vang Pao d'empocher leurs payes à hauteur d'environ cinquante mille dollars par mois.²¹⁸

Pour s'assurer du soutien des chefs de clans, le leader hmong ne se contentait pas de soudoyer ces derniers ou encore de menacer leurs villages de représailles, allant de la suppression de l'aide humanitaire à la perspective de bombardements. Il multiplia les mariages afin d'accroître et de renforcer ses alliances et ses liens familiaux avec les différents clans. Outre ses trois mariages d'amour, ceux qui suivirent furent scellés à des fins politiques. Keith Quincy en établit la liste complète et en comptabilise neuf au total.²¹⁹

Enfin, l'auteur accuse le chef hmong d'avoir procédé à l'assassinat de ses rivaux et de ses opposants afin de protéger son pouvoir. Selon un membre du cercle des proches collaborateurs du général hmong, des dizaines de gradés auraient ainsi été assassinés. Et bien qu'il soit difficile de recenser le nombre exact des assassinats politiques dont serait responsable Vang Pao, Quincy n'hésite pas à parler d'un quasi « règne de la terreur ».²²⁰ De tels témoignages sont loin de mettre en évidence la générosité ou les préoccupations humaines du chef militaire dont il a été question précédemment.

En réalité, le fardeau de guerre secrète menée par la CIA au Laos pesait de plus en plus sur les épaules du peuple hmong. La corruption, qui régnait parmi les responsables laotiens, et l'inefficacité de l'armée royale, avaient convaincu les Américains de s'en remettre entièrement aux troupes de Vang Pao à qui ils livraient l'essentiel de l'aide militaire et logistique. La défense du Laos releva bientôt entièrement de la responsabilité de l'armée hmong ce qui eut pour conséquence d'étendre l'influence du général Vang Pao, et d'alimenter les déviances liées à son statut d'homme de pouvoir. La guerre au Laos, en changeant de nature, a donc révélé le double visage du leader hmong. Ce qui n'est qu'un premier argument pour dénoncer la tournure que prirent peu à peu les événements au Laos.

C. Le piège de la guerre conventionnelle se referme sur les Hmong

²¹⁷ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

²¹⁸ Ibid.

²¹⁹ Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in *Harvesting Pa Chay's wheat: the hmong and America's secret war in Laos*, extrait publié dans *Hmong Studies Journal*, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

²²⁰ Ibid

Quand les Occidentaux ont cherché des alliés pour rallier leur lutte généralisée contre les communistes en Indochine, ils ont sollicité les Hmong et leur ont fait un certain nombre de promesses, afin que leur collaboration ne soit pas à sens unique et qu'elle soit empreinte d'un minimum d'équité. Cependant, si les hommes présents sur le terrain aux côtés des Hmong ont pris conscience du sacrifice consenti par ce peuple, d'autres, les décideurs notamment, souvent éloignés de la réalité du terrain et des considérations humanistes, ne mesurèrent pas l'impact de leurs politiques sur les montagnards du nord du Laos.

1. Des volontés politiques en haut lieu aux antipodes des intérêts des Hmong

Les hommes de terrain, qu'ils soient militaires français ou agents de la CIA, nous l'avons vu, ne tarissent pas d'éloges sur les Hmong. Ils les ont vus à l'œuvre, ils ont pu mesurer l'étendue de leur implication dans la guerre et de leur engagement à leurs côtés. Certains d'entre eux, au contact du peuple hmong, développèrent davantage que de simples liens entre collaborateurs. Constatant tout ce que les Hmong leur avaient offert – leur aide sur le terrain, leur hospitalité, leur loyauté...- ils attendaient que le pays qui les avait mandatés fasse, en retour, un geste pour ces populations. Certes, il y a eu des retombées positives pour les Hmong, par exemple en terme de développement de leur système politique. Mais d'une manière générale, l'échange de bons procédés, si toutefois une alliance de ce genre peut être qualifiée ainsi, n'a pas été équilibré.

L'officier français Maurice Gauthier témoigne de sa déception lorsqu'il a découvert que la France, au travers des autorités coloniales présentes en Indochine, ne comptait pas le sort de ses alliés hmong au nombre de ses priorités. Il constata que les promesses qu'il avait faites aux Hmong – un soutien français en faveur des droits des minorités ethniques et de l'égalité des chances, un meilleur système de santé... - retenaient peu l'attention des dirigeants en haut lieu. Il lui sembla alors que la France avait un peu vite oublié ceux qui, il y a peu, avaient reçu les plus hautes décorations et distinctions françaises.²²¹

En outre, à court d'argent, l'administration française mit un terme au traitement fiscal préférentiel dont faisaient l'objet les Hmong, alors que ces derniers étaient confrontés aux pénuries d'après guerre. La nouvelle taxe ainsi imposée apportait de l'eau au moulin de la propagande vietminh et de nombreux hmong virent par la suite la présence française d'un mauvais œil. Gauthier, déçu, démissionna.

Malgré les avancées politiques, les Hmong garderont un souvenir plutôt mitigé de leur collaboration avec les Français, et surtout du départ de ces derniers les laissant quelque peu désemparés face aux communistes. C'est d'ailleurs ce qui les fera hésiter au moment d'accepter le marché proposé par la CIA. Les chefs de clan rappelèrent en effet à Vang Pao le sort des maquisards hmong qui languissaient dans les geôles nord vietnamiennes, après avoir été faits prisonniers par les forces du général Giap ; et soulignèrent que les Français n'avaient rien fait pour les faire libérer. Ils se souvenaient également du départ soudain des personnels militaires français, laissant derrière eux leurs alliés hmong subir les représailles réservées par les communistes à ceux qui avaient collaboré avec l'ennemi. Comment pouvaient-ils être assurés que les Américains se comporteraient différemment ?²²²

²²¹ Jane Hamilton-Merritt, p. 44.

²²² Jane Hamilton-Merritt, p. 90.

Un tel décalage entre les intérêts politiques d'une puissance mondiale et le sort d'un peuple vivant dans les montagnes du Laos ne pouvait conduire qu'à des aberrations. Nous avons déjà vu à quel point le coup du neutraliste Kong Le avait inquiété les Américains. En effet, ils voyaient derrière ce coup de force, la tentative soviétique de rallier le camp neutraliste aux communistes. Pour tenter de maintenir les neutralistes dans leur camp, et de contrecarrer ainsi l'influence de l'URSS, les Américains les ont donc armés et ravitaillés. Mais en même temps qu'ils équipaient Kong Le, les Américains supportaient les troupes de Vang Pao et les envoyaient se battre contre les troupes neutralistes.²²³

La collaboration entre la CIA et les Hmong est née d'un principe qui par son seul énoncé, révèle la distance qui sépare les intérêts américains de ceux des Hmong : il s'agissait en effet de mener une guerre le plus discrètement possible, sans que les Américains puissent y être officiellement mêlés. Le but était d'éviter tout engagement américain de grande ampleur, de prévenir toute accusation d'ingérence et de violation des accords de Genève par la communauté internationale, et de ne pas risquer de transformer le Laos en « point chaud » de la Guerre Froide où s'affronteraient les Etats-Unis et les deux géants communistes, la République Populaire de Chine et l'URSS. L'intervention américaine au Laos a donc été confiée à la CIA pour toutes ces raisons. Durant une audience devant le Sénat américain en 1975, le secrétaire d'Etat Henri Kissinger expliqua que l'organisation de l'intervention américaine au Laos avait été confiée à la CIA pour, d'une part, « éviter tout aveu formel de la participation américaine », et d'autre part « parce que la CIA n'avait pas à rendre compte de ses agissements », contrairement à d'autres organismes tenus, eux, de se conformer à la position officielle.²²⁴

Utiliser une armée clandestine pour une guerre qui devait rester secrète, et surtout conserver la possibilité de nier toute implication si jamais les événements au Laos devaient s'ébruiter, telles étaient les finalités de la sollicitation des Hmong par les Américains. Souhaitant engager une « armée confidentielle dont les commanditaires déclineront toute responsabilité »²²⁵, les Américains ne pouvaient prétendre dans le même temps, se préoccuper du sort de cette armée.

La méconnaissance des décideurs politiques américains de la situation au Laos eut de lourdes conséquences. Ainsi, alors que ceux qui vivaient les événements en temps réel, comme par exemple Bill Lair, constataient que toute tentative de coalition gouvernementale visant à une neutralisation du Laos était utopique, le président Kennedy poursuivait cet objectif et suspendit même à cet effet, l'aide américaine aux Hmong. Les membres de l'administration Kennedy semblaient non seulement maîtriser peu d'éléments concernant la crise laotienne, mais leurs connaissances des subtilités culturelles et politique propres aux pays asiatiques en général paraissaient également leur échapper. Au final, les réponses qu'ils apportaient à la crise étaient totalement inadaptées au contexte laotien.²²⁶

Dans la perspective de faire du Laos un pays neutre, l'administration Kennedy, lors de la signature des accords de Genève en 1962, souscrivit une nouvelle fois aux dispositions prohibant toute ingérence étrangère dans les affaires et conflits internes du Laos. En signant, les Etats-Unis considéraient la crise laotienne comme étant officiellement résolue ; mais les Hmong restés au Laos, attendaient de voir si les communistes allaient eux

²²³ Ibid, p. 124.

²²⁴ Cité par Timothy N. Castle, p. 57.

²²⁵ Traduction de l'expression utilisée par T. Castle, « a plausibly deniable army », p. 57.

²²⁶ Jane Hamilton-Merritt, p. 104.

aussi respecter les accords. L'intégralité du personnel militaire américain quitta le Laos en l'espace de quelques mois et tous les contacts établis avec les Hmong furent coupés. Les Hmong découvrirent rapidement le sort que réservaient les communistes à ceux qui avaient collaboré avec les Occidentaux. Lors de l'attaque communiste de la région de Ban Ban en août 1962, 1 300 Hmong, Lao, et Khmu furent tués et 200 faits prisonniers. La nouvelle de cette offensive entraîna l'exode de près de 20 000 réfugiés de la région de Muong Meo en direction du village de Muang Cha.²²⁷ Une fois encore, les choix politiques de leurs alliés condamnèrent les Hmong à une situation plus qu'inconfortable.

Mais la décision politique la plus lourde de conséquence pour le peuple hmong reste celle qui consista à changer la nature de la guerre qui se déroulait au Laos. Cette guerre, qui devait être tenue secrète, qui devait utiliser des méthodes de guérilla et des technique de la guerre contre insurrectionnelle, et dans laquelle les personnels américains devaient s'effacer devant les populations les plus concernées par le conflit, changea de visage. Et ce fut sans doute ce qui en précipita l'issue malheureuse qu'elle a eu pour le peuple hmong.

2. Quand la guerre « couverte » devient une guerre ouverte

Le rôle de la CIA consistait donc à mener une « guerre non attribuable » à qui que soit, et encore moins aux Etats-Unis. Mais à la fin des années soixante, tous les efforts consacrés au secret qui devait entourer cette guerre et le rôle que les Américains y tenaient furent réduits à néant. Les opérations américaines sur place prenaient une importance de plus en plus conséquente – notamment les bombardements – et la présence américaine au Laos perdit peu à peu de son caractère officieux.

a) « The war goes public »²²⁸

Du fait de l'impopularité croissante de la guerre du Vietnam et du manque de transparence autour des activités paramilitaires américaines au Laos, le sénateur du Missouri Stuart Symington organisa des audiences parlementaires, durant lesquelles de nombreux témoins furent entendus, afin de faire toute la lumière sur les activités des Etats-Unis au Laos. Sous la pression du Congrès, la Maison Blanche présenta, un mois après le début des audiences, une déclaration détaillée du président Nixon relative aux relations américano-laotiennes. Les révélations faites par la présidence concernant les effectifs américains au Laos, ou le bilan humain de ces activités étaient cependant erronées. Etait-ce la conséquence d'une tentative de manipulation de l'opinion publique ou bien le secret des activités de la CIA au Laos avait-il été tellement bien gardé que mêmes les plus hautes autorités de l'Etat en ignoraient les tenants et aboutissants ? Quelle que soit la réponse correcte à cette question, suite à ces déclarations, la presse ne cessa de s'enquérir des versions les plus exactes possibles des circonstances de la « guerre secrète » au Laos. Cette officialisation de la guerre menée par la CIA au Laos ne fut que l'aboutissement logique d'une véritable « américanisation » des conflits qui sévissaient au Laos. En effet, ce sont bel et bien des changements de stratégies sur le terrain qui valurent à l'implication américaine dans le conflit laotien d'être ainsi révélée au grand jour.

Le déclenchement de la guerre au Vietnam accrut considérablement la pression américaine sur la région tout entière. La tension croissante dans le camp américain modifia

²²⁷ Chiffres cités par Jane Hamilton-Merritt, p. 121.

²²⁸ « La guerre est rendue publique »

la perception du rôle que les Etats-Unis avaient à jouer au Laos. En effet, le royaume laotien dont l'importance était d'ores et déjà jugée stratégique, devenait, dans le cadre de la seconde guerre d'Indochine, un enjeu plus que jamais crucial de la politique américaine d'endiguement. Dès lors, les Américains précipitèrent leur action en opérant des choix stratégiques qui modifièrent la nature de la guerre qu'ils menaient avec les Hmong au Laos.

b) De nouvelles missions confiées aux Hmong

Originellement utilisés comme une force de guérilla, les Hmong furent réorganisés en bataillons de 300 hommes chacun, et en groupes mobiles composés de trois à six bataillons. Ainsi recomposée, l'armée hmong fut de plus en plus impliquée dans des actions conventionnelles contre des forces nord vietnamiennes présentes en grand nombre.

Face à l'avancée des communistes, les Américains sollicitaient toujours davantage les Hmong. Par exemple, avec le lancement de l'opération « Tonnerre roulant » en 1965 et l'intensification de la guerre aérienne, les Hmong durent multiplier les missions de sauvetage des pilotes abattus. Depuis les sommets de leurs montagnes, les Hmong scrutaient le ciel, demeuraient à l'écoute des échanges radio et se tenaient prêts à porter secours aux pilotes abattus ou à sécuriser une zone d'atterrissage pour qu'un hélicoptère puisse venir les récupérer. Les agents américains savaient bien que plus l'organisation de l'exfiltration était longue, moins le pilote abattu avait de chances d'être secouru à temps.²²⁹

Les Américains avaient de plus en plus recours à l'armée du général Vang Pao pour tenir les frontières du Laos face à l'armée nord vietnamienne ; ce qui avait pour conséquence de susciter encore davantage l'agressivité de cette dernière à chaque nouvelle offensive contre les Hmong. Les Américains pensaient que si la région militaire II tombait aux mains de communistes, le Laos était perdu. Les deux parties se disputaient donc la Plaine des Jarres et leurs positions avançaient et reculaient selon que l'une ou l'autre avait eu le dessus sur son adversaire. Ainsi, ce sont les Américains qui avaient demandé au général hmong de défier le contrôle communiste de la plaine par le biais de l'opération « About Face ». Et à ce jeu du chat et de la souris, les Hmong allaient être les perdants, ce que n'ignoraient pas leurs alliés américains puisque cette décision ne fit pas l'unanimité parmi les décideurs américains. En effet, plusieurs anciens membres de la CIA firent part à cette occasion de leurs doutes quant à la sagesse et à la moralité de cette perspective qui envisageait d'avoir recours au Hmong pour affronter des forces conventionnelles en supériorité numérique.²³⁰ Quelles furent alors les conséquences de l'évolution des exigences stratégiques américaines pour les Hmong ?

D'une part, les forces de Vang Pao n'eurent plus à assumer le même type de missions. Leur face à face avec l'armée nord vietnamienne sur la Plaine des Jarres devenait peu à peu une véritable guerre de position. Or, nous l'avons vu, si les Hmong excellaient dans des opérations de guérilla, leur infériorité numérique, leur inexpérience et leurs caractéristiques les handicapaient lourdement sur le terrain de la guerre conventionnelle. D'autant plus qu'ils avaient dès lors à affronter un ennemi mieux équipé et organisé en une véritable armée. Les missions pour lesquelles les Hmong s'avéraient les plus efficaces étaient loin de ressembler à une guerre de position.

D'autre part, les Hmong de Vang Pao eurent à défendre des positions fixes. L'exemple le plus parlant est l'organisation de la protection du site de Phou Pha Thi, où étaient abrités

²²⁹ Jane Hamilton-Merritt, p. 137.

²³⁰ Timothy N. Castle, p. 106.

des infrastructures et du matériel essentiels à la stratégie américaine. La défense du site était assurée par des unités militaires hmong stationnées aux pieds de la colline et contrôlant le seul chemin conduisant au sommet – les autres voies d'accès étant protégées par des mines antipersonnelles. Une centaine de Hmong et deux cents irréguliers thaï étaient ainsi affectés sur ce site.²³¹

Le système de radar et de navigation qui y avait été installé – et dont l'acronyme américain est TACAN pour Tactical Air Navigation System – servait non seulement à la surveillance de la piste Ho Chi Minh, qui permettait aux communistes vietnamiens de rejoindre le Sud Vietnam par le Laos ; mais déterminait également les chances de succès des missions de bombardements de la flotte aérienne américaine. Dès lors, Phou Pha Thi devint une cible très tentante pour les Nord Vietnamiens qui ne cessèrent de l'attaquer. Finalement suite à l'offensive du 11 mars 1968, les communistes vietnamiens parvinrent à s'emparer du site.

c) Une « américanisation » de la guerre

Les nouvelles stratégies développées par les Américains au Laos ne prévoyaient pas seulement de faire jouer aux Hmong le rôle de véritables soldats, organisés dans une armée et engagés dans des missions caractéristiques d'une guerre conventionnelle. En effet, elles envisageaient dans le même temps d'accroître la présence américaine sur le sol laotien et d'impliquer plus directement et plus concrètement le personnel américain au sein du conflit.

L'importance du site de Phou Pha Thi souligne un de ces nouveaux aspects de la stratégie américaine développée dans la deuxième partie des années soixante au Laos : le recours croissant aux bombardements et autres modalités de la guerre aérienne. Entre 1967 et 1968, les attaques aériennes américaines contre le Nord Vietnam et le Laos augmentèrent de façon très substantielle. Durant ces deux années, on estime que les avions américains ont largué plus de 350 000 tonnes de bombes sur le Laos. Sur la même période, 500 000 tonnes de bombes étaient déversées sur le Nord Vietnam.²³²

Sucheng Chan estime qu'en 1972, soixante-dix pour-cent des frappes aériennes américaines en Indochine visaient des cibles au Laos ; et parmi elles, quatre-vingt pour-cent étaient dirigées contre la région traversée par la piste Ho Chi Minh. Alors qu'en 1965 on comptait en moyenne cinquante-cinq sorties journalières pour la flotte aérienne américaine, les missions effectuées par jour se chiffraient à environ trois cents à la fin de l'année 1968.²³³

A une participation accrue des forces aériennes américaines s'ajoutait l'engagement de plus en plus significatif des forces terrestres thaïlandaises, entièrement financées par les Etats-Unis. La présence américaine ne cessait de croître au Laos et en Thaïlande, base arrière de la guerre secrète que menaient les Américains dans le royaume voisin. Bien que les décideurs américains eussent voulu éviter que le Laos ne devienne un second Vietnam, l'engrenage était lancé. Les missions confiées aux Hmong se multipliaient, nécessitant de plus en plus de conseillers de la CIA, de techniciens et de support aérien. De l'intensification

²³¹ Ibid, p. 95.

²³² Timothy N. Castle, p. 94.

²³³ Sucheng Chan, «Introduction» in *Hmong means free : life in Laos and America*, extrait publié sur <http://www.hmongnet.org/publications/hmf-intro.html>

des combats découlait un nombre croissant de réfugiés et donc des besoins de plus en plus importants en personnel humanitaire.²³⁴

Nous avons déjà évoqué la situation de ces hommes de terrain qui, pour avoir été au contact direct des Hmong, savaient mieux que quiconque dans quelle mesure ils pouvaient participer à la guerre au Laos. Bill Lair était l'un d'entre eux. Et la tournure que prenaient les événements au Laos l'inquiétait. Selon lui, les Américains attendaient désormais des Hmong plus que ce qu'ils étaient capables de fournir. En effet, recrutés pour exécuter des opérations de contre insurrection, ils n'étaient pas pour autant habilités à mener une guerre conventionnelle : ils n'étaient ni suffisamment entraînés, ni suffisamment équipés pour cela. Pour Lair, la guerre au Laos devait être celle de ceux qui y vivaient, et les Américains ne devaient pas la leur « voler » au nom de leurs propres intérêts.

Selon lui, moins il y avait d'intervenants américains sur le terrain et mieux c'était. Il refusait que les Américains se battent dans des conflits qui n'étaient pas les leurs ; et savoir que 184 000 personnels militaires américains servaient au Sud Vietnam le déconcertait. Il maintenait que l'insurrection communiste devait être combattue grâce aux efforts d'une contre insurrection « locale », avec un engagement américain réduit au minimum.²³⁵ Mais devant l'évolution de la situation, Bill Lair - tout comme Maurice Gauthier avant lui - par dépit, constatant que Momentum n'avait plus rien d'un programme secret, et sachant inconsciemment ce qu'il allait advenir des Hmong, préféra se retirer.²³⁶

3. Quelle issue pour les Hmong?

Les Américains avaient promis aux Hmong de les aider de leur mieux s'ils acceptaient de prendre les armes contre les communistes. Mais les stratégies américaines précipitèrent la fin de l'armée du général Vang Pao et contribuèrent à aggraver le bilan de cette guerre pour le peuple hmong dans son ensemble.

Engager les Hmong dans une guerre conventionnelle était lourd de conséquence: la défense de positions fixes face à des forces ennemies supérieures en nombre, en équipement et en entraînement alourdissait considérablement le bilan humain de ces affrontements. D'autre part, les bombardements, les avancées des communistes contraignaient les populations civiles à l'exode dans des conditions souvent difficiles.

a) L'évolution des positions hmong

Les affrontements successifs entre l'armée nord vietnamienne et les troupes de Vang Pao contraignirent ces dernières à reculer peu à peu vers le sud de la Plaine des Jarres, quittant à chaque fois les bases où elles étaient installées.

Au début des années 1960, la résistance de l'armée hmong commença à s'organiser autour de la Plaine des Jarres. En décembre 1960, le quartier général des forces hmong s'établit à Padong, au sud de la plaine pour échapper à l'offensive conjointe des communistes et des neutralistes sur la Plaine des Jarres. Six mois plus tard, en mai 1961, les forces de Vang Pao s'installent au sud-ouest de Padong, à Pha Khao ; avant de faire de Long Cheng leur nouveau QG, en mai 1962. Long Cheng devint rapidement la plus importante

²³⁴ Jane Hamilton-Merritt, p. 138.

²³⁵ Jane Hamilton-Merritt, p. 142.

²³⁶ Roger Warner, p. 245.

base à abriter les activités paramilitaires de la CIA au Laos. A l'été 1962 fut également investie la base de Muong Cha, davantage au sud encore. Une autre base se situait, avec Long Cheng, au cœur de l'opération Momentum : il s'agissait du site de Sam Thong, au nord de Long Cheng, toujours au sud-ouest de la Plaine des Jarres, essentiellement destiné à l'accueil des populations civiles réfugiées, et à la mise en oeuvre de l'aide humanitaire américaine.

Roger Warner estime que l'année 1965 marque un basculement inéluctable dans l'évolution de la guerre. La défense de la base de Phou Pha Thi, qui fut quant à elle choisie pour abriter la technologie TACAN en juin 1967, est un des exemples, nous l'avons vu, qui illustrent ce changement de perspective – elle implique en effet la défense d'une position fixe. Avant 1965, Vang Pao était au sommet de sa réussite et de son influence, tant du point de vue de ses succès militaires sur le terrain que de son leadership au sein du peuple hmong. Les affrontements avec les troupes vietnamiennes et celles des communistes laotiens s'organisaient au rythme des saisons, chacun profitant des conditions météorologiques qui lui étaient les plus favorables pour faire reculer l'adversaire alors désavantagé par ces mêmes conditions. Durant la saison sèche au Laos, d'octobre à mai, quand le sol était sec et solide et les routes en bon état, les Nord Vietnamiens envoyaient leurs convois de camions et leurs troupes s'emparer du maximum de territoire laotien. Durant les mois humides, de juin à septembre, quand les chemins et les routes devenaient glissants et gluants, c'était au tour des royalistes de retourner sur le terrain et aux Nord Vietnamiens de battre en retraite.²³⁷

Après 1965, les affrontements tournèrent de plus en plus souvent en défaveur des Hmong. Le 11 mars 1968, après un long siège, la base de Phou Pha Thi tombe aux mains des communistes. Un an plus tard, en mars 1969, le site de Na Khang, au nord-est de la Plaine des Jarres doit lui aussi être abandonné. La base de Bouam Long prend alors la relève pour assurer un refuge aux troupes de Vang Pao stationnées au nord de la plaine. Mais ces positions tenues par les Hmong au nord se font de plus en plus rares : leurs troupes reculent en effet inéluctablement vers le sud et cèdent du terrain aux communistes. En 1969, pressés par les conseillers de la CIA, Vang Pao se lance dans une offensive de grande ampleur, destinée à reprendre, pour la énième fois, la Plaine des Jarres aux communistes : il s'agit de l'opération « About Face ». Les troupes du général hmong réussirent à s'emparer de deux villes clés, Xieng Khouang et Muong Soui ; et à l'issue de l'opération, Vang Pao n'était pas peu fier de son succès : « En octobre, je pouvais dire que j'étais maître de la plaine des Jarres. »²³⁸

Mais son succès fut de courte durée : dès février 1970, les communistes occupaient à nouveau la capitale provinciale ainsi que la plaine tant convoitée. Les troupes hmong se replièrent alors sur Long Cheng dont le site fut assiégé par l'ennemi dès décembre 1970. La nouvelle décennie verra les positions tenues par les Hmong tomber les unes après les autres : Sam Thong, est perdue en mars 1970, Long Cheng sans cesse attaquée entre décembre 1971 et avril 1972 sera entièrement évacuée des populations civiles qui y vivaient... Les Hmong se replient alors encore plus au sud dans la région de Ban Sorn.

b) Un premier bilan

²³⁷ Roger Warner, p. 140.

²³⁸ Vang Pao, cité par J. Lartéguy, p. 231.

Les offensives et évacuations successives contribuèrent concomitamment à augmenter le nombre de victimes, tuées ou blessées ; et à perturber considérablement la vie du peuple hmong.

Du fait de la nouvelle orientation de la guerre, les Nord Vietnamiens se voyaient offrir des cibles fixes, ce qui était bien plus à leur avantage que de devoir affronter un ennemi fuyant, dispersé, attaquant là où on ne l'attendait pas. Selon Warner, les « batailles rangées » et le haut taux de mortalité qui en résultait, étaient en train d'anéantir purement et simplement des groupes ethniques tout entiers et en particulier le peuple hmong.²³⁹ Pour preuve, Vang Pao se trouvait de plus en plus souvent dans l'obligation de recruter de nouveaux combattants parmi les adolescents. C'était un cercle vicieux : des adolescents ne tardèrent pas à commander des hommes en armes qui n'étaient que des enfants. Ne disposer que de leaders peu expérimentés impliquait une augmentation du nombre de morts au combat, ce qui obligeait finalement à recruter encore davantage de jeunes gens pour les remplacer. Et au fur et à mesure que des générations entières d'hommes disparaissaient, les jeunes femmes avaient de plus en plus de mal à trouver un mari et à fonder une famille.²⁴⁰

D'après les propos d'Edgar Buell recueillis par un journaliste du New Yorker, toute une classe d'âge était anéantie parmi la communauté hmong : les soldats les plus récemment recrutés avaient entre dix et seize ans, ou alors étaient âgés de plus de trente-cinq ans.

L'intensification des frappes aériennes de la part des Américains fut l'un des aspects les plus meurtriers de la participation des Hmong à la seconde guerre d'Indochine. La méconnaissance du terrain par les pilotes, le climat, très difficile et peu propice à une bonne visibilité - surtout en période de mousson - et le nombre élevé de missions programmées, comptaient comme autant de facteurs favorisant les erreurs ou « dommages collatéraux », pour employer une expression anachronique. Les témoignages relatant le bombardement, par erreur, de villages alliés, sont nombreux. Sans compter que certains villages de montagnards furent bombardés en guise de représailles en réponse à leur refus de coopérer. Roger Warner raconte qu'au début de l'année 1965, des avions de la marine visèrent la mauvaise cible trois jours d'affilée. Lors d'un autre incident, un avion manqua sa cible et visa un village, situé à une trentaine de kilomètres, où l'ambassadeur américain William Sullivan s'était justement rendu la veille lors d'une visite de courtoisie. L'auteur ajoute que l'ambassadeur avait jugé gênant d'envoyer par la suite des membres du personnel humanitaire américain s'excuser de cette méprise et distribuer un peu d'argent en échange de la perte de ces vies innocentes.²⁴¹

Roger Warner estime que, dans ces bombardements qui furent parmi les plus soutenus depuis la Seconde Guerre mondiale, au moins 300 Hmong appartenant aux forces de Vang Pao furent tués par des avions américains, sans compter les nombreux civils ayant connu le même sort, et pour lesquels le bilan chiffré est à la fois inconnu et très controversé.

La guerre, de par son intensification et les nouvelles stratégies mises en oeuvre, perturba le quotidien des Hmong de différentes façons. Tout d'abord, et nous en avons déjà parlé, plus le nombre de recrues augmentait, moins il y avait de bras pour participer aux travaux agricoles. Et en 1966, la pénurie de denrées commençait à se faire sérieusement ressentir. Certes les ravitaillements américains venaient pallier le manque de nourriture mais cette aide était à double tranchant : elle rendait en effet les Hmong dépendants de leurs

²³⁹ Roger Warner, p. 243.

²⁴⁰ Roger Warner, p. 243.

²⁴¹ Ibid, p. 157.

alliés et surtout leur donnait une impression de supériorité voire d'invulnérabilité qui était complètement surfaite et illusoire. En effet, si les Américains devaient les abandonner à leur sort du jour au lendemain, la survie des Hmong était loin d'être assurée : « s'il y avait bien un peuple sur le point d'être anéanti, il s'agissait sans aucun doute des Hmong »²⁴²

Nous l'avons vu, les Hmong avaient très à cœur de pouvoir être assurés de la bonne prise en charge des leurs pendant qu'ils étaient au combat. Or, les veuves et orphelins venaient sans cesse grossir les rangs des réfugiés fuyant les bombardements ; et alors même qu'ils n'avaient plus rien, les bases de Long Cheng et Sam Thong censées les abriter, connaissaient des pénuries alimentaires et demeuraient sous la menace constante d'attaques communistes.

Les Hmong étaient conscients qu'ils payaient un lourd tribut à cette guerre, à tout point de vue : dans ces conditions le moral des troupes était au plus bas. Certains, démoralisés, ne voulaient plus se battre constatant que la situation n'avait guère évolué en leur faveur depuis des années; d'autres menaçaient de désertir et de rejoindre l'ennemi ou leurs familles en difficulté; les chefs de villages refusaient de laisser partir de nouvelles recrues qui n'étaient encore que des enfants. L'autorité de Vang Pao était de plus en plus contestée et finalement, « son armée était au bord de la désintégration ».²⁴³

²⁴² Roger Warner, p. 268.

²⁴³ Ibid, p. 287-288.

Conclusion

La fin de la guerre au Laos

Le retrait américain

Nous avons vu qu'à la fin des années soixante, la situation militaire au Laos avait commencé à changer de visage : les opérations paramilitaires américaines s'apparentaient de plus en plus aux situations d'une guerre conventionnelle, et, par conséquent, le coût financier et humain de ce conflit se calculait dès lors sur une toute autre échelle. L'agressivité croissante dont faisaient preuve les Nord Vietnamiens lors de leurs campagnes d'offensive, les changements intervenus à la tête de l'administration américaine et l'influence grandissante du mécontentement populaire à l'égard des guerres en Asie, incitèrent, lentement mais sûrement, le Congrès américain à modifier les termes de la présence et de la politique américaines au Laos.²⁴⁴

Suite aux révélations concernant la nature et l'étendue réelle de la présence américaine au Laos, l'aide militaire fournie par les Etats-Unis fut considérablement réduite et ce dès 1972. Le désengagement progressif des troupes américaines stationnées au Vietnam au tournant des années soixante et soixante-dix, laissait présager un retrait imminent du personnel américain présent au Laos. En effet, la guerre au Laos était menée dans l'ombre du conflit américano vietnamien et, par conséquent, après que Washington et Hanoi eurent conclu un accord, il ne faisait aucun doute que le conflit laotien touchait lui aussi à sa fin.²⁴⁵

Suite aux accords de Vientiane signés en février 1973, les bombardements américains furent stoppés, le cessez-le-feu proclamé et, une fois formé, le gouvernement de coalition laotien ordonna l'expulsion de la flotte aérienne américaine et des forces terrestres thaïlandaises – présentes aux côtés de l'armée de Vang Pao dans le cadre des Unités de Guérilla Spéciales. Un an plus tard, conséquemment à la formation du Gouvernement Provisoire Lao d'Union Nationale, les Américains et leurs alliés procédèrent au retrait complet des unités terrestres et du personnel américain non accrédité. Contrairement à la politique adoptée par les Etats-Unis suite aux accords de Genève de 1954 et 1962, les accords de Vientiane furent pleinement respectés par les Américains, qui savaient pourtant que les Nord Vietnamiens n'en faisaient pas autant. L'engagement militaire américain au Laos et dans le reste de la péninsule indochinoise s'achevait définitivement. La victoire des communistes vietnamiens entrant dans Saïgon le 30 avril 1975 ne fit que confirmer et sceller la fin de tout programme d'aide militaire américaine dans la région.

La fin des hostilités

Malgré les intentions américaines révélées dès 1972, les affrontements sur le terrain ne connaissaient pas de répit. Soucieux de contrôler le plus large territoire possible, les belligérants continuaient de se disputer la Plaine des Jarres qui fut l'objet de toutes les convoitises durant des décennies de guerre. Dans le but de renforcer les positions de leurs alliés – l'armée de Vang Pao et les troupes de l'armée royale – et dans l'espoir de soutenir ainsi leurs revendications dans le cadre des négociations qui se tenaient au même

²⁴⁴ Timothy N. Castle, *At war in the shadow of Vietnam*, New York, Columbia University Press, 1993, p. 133.

²⁴⁵ Ibid, p. 134.

moment entre les communistes du Pathet Lao et le pouvoir laotien en place, les Américains parachutèrent cinq mille hommes appartenant aux unités thaïlandaises que nous venons d'évoquer.

En mars 1975, alors qu'un gouvernement de coalition avait été formé en avril 1974, les communistes planifièrent une nouvelle attaque de grande ampleur au sud de la Plaine des Jarres. Vang Pao et ses hommes s'apprêtaient à y faire face lorsque le chef militaire hmong fut convoqué à Vientiane par le premier ministre Souvanna Phouma. Celui-ci lui ordonna de cesser tout affrontement avec les troupes communistes et de battre en retraite en cas d'attaque de l'ennemi : de colère, Vang Pao décida alors de renoncer à ses fonctions de général.

Dès lors, la guerre était terminée pour l'armée secrète : les troupes nord vietnamiennes et celles du Pathet Lao tirèrent avantage de la situation et avancèrent sur Long Cheng où l'on procédait déjà à une évacuation générale. Vang Pao, parmi d'autres personnalités influentes au sein de la communauté hmong, demanda à son peuple de ne pas résister face aux avancées communistes et de s'accommoder au mieux de leur présence à la tête du Laos. Beaucoup redoutaient en effet que le nombre des victimes hmong n'augmente encore après la prise de pouvoir de ceux qu'ils combattaient depuis près de trente ans.

Quel bilan pour les Hmong ?

Le bilan humain

Le bilan précis est difficile à établir tant les chiffres varient d'une source à l'autre. Une certitude peut cependant être d'ores et déjà avancée : les Hmong ont payé un très lourd tribut à ces années de guerre. Le premier ministre Souvanna Phouma aurait d'ailleurs déclaré, alors qu'il relatait à l'ambassadeur français au Laos son entrevue avec Vang Pao : « Les Hmong m'ont bien servi (...). Il est regrettable que la paix soit au prix de leur éradication. »²⁴⁶

Jean Lartéguy estime que sur les 17 000 Hmong que comptait l'armée du général Vang Pao – forte de 30 000 hommes au total -, 3 772 sont morts et 5 426 furent blessés entre 1967 et 1971. Quant au nombre de réfugiés déplacés du fait des combats, ils seraient près de 70 000.²⁴⁷ Keith Quincy fait état quant à lui de 40 000 réfugiés, dès 1964 ; dont 30 000 à Long Cheng et 15 000 à Sam Thong. Mais il précise qu'ils étaient des milliers supplémentaires deux ans plus tard.²⁴⁸

Le bilan est plus lourd encore d'après les estimations de Timothy Castle pour qui la vie de près de 100 000 personnes déplacées dépendait désormais de l'aide du gouvernement. Quant au nombre de victimes, il s'élèverait à plus de 10 000 morts pour la période allant de 1962 à 1975.²⁴⁹ Gary Yia Lee situe le nombre de Hmong morts au combat dans une fourchette allant de 12 000 à 15 000 victimes. Il ajoute que les pertes civiles en marge des affrontements sont incalculables mais estime que près de vingt pour-cent de la population hmong a trouvé la mort du fait des conséquences indirectes de la guerre comme l'exode ou la dégradation des conditions de vie – famine, maladies... Enfin, cinquante pour-cent des Hmong du Laos auraient eu à fuir leur région d'origine durant la période – statistique qui atteint soixante-dix pour-cent dans la province de Xieng Khouang.²⁵⁰

²⁴⁶ Keith Quincy, *Hmong: History of a people*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995, p. 206.

²⁴⁷ Jean Lartéguy in *La fabuleuse aventure du peuple de l'opium*, Presse de la Cité, 1979, p. 241-242.

²⁴⁸ Keith Quincy, p. 197.

²⁴⁹ Timothy N. Castle, p. 122.

²⁵⁰ Gary Yia Lee, *Minority Policies and the Hmong in Laos*, publié sur <http://www.garyyiale.com/>

Le bilan politique

Dans le nouveau gouvernement de coalition qui fut formé en avril 1974, Touby Lyfoung obtint le poste de ministre délégué aux postes et télécommunications ; et deux Hmong furent nommés au sein du Conseil Consultatif de la Politique Nationale. Mais l'influence de la communauté hmong qui avait connu un premier essor après 1945, allait de nouveau être réduite à néant.

En effet, les communistes dévoilèrent rapidement la nature de leurs projets: ils ne prévoyaient nullement de partager le pouvoir avec les autres membres de la coalition, et encore moins avec les partisans de Vang Pao. Les tentatives de conciliation amorcées pendant le processus des négociations cédèrent rapidement le pas à de nouvelles agressions – comme ce fut le cas par exemple avec l'offensive de 1975 dont il a été question précédemment. La cohabitation sera de courte durée.

En 1975, Touby Lyfoung fut envoyé dans un camp de rééducation dans la province de Sam Neua : les travaux manuels auxquels les détenus étaient contraints avaient pour but de « nettoyer » leurs esprits des méfaits de l'influence occidentale qu'ils avaient subie. Touby mourut dans ce camp en 1978 mais les causes de sa mort ne sont pas clairement établies : certains avancent qu'il est décédé des suites de la malaria, à moins que ce ne soit, selon d'autres témoignages, la version officielle destinée à dissimuler son exécution par des soldats du Pathet Lao.

Les Hmong ne purent pas non plus espérer être représentés au sein du Laos par la faction procommuniste de Faydang. Bien qu'il se soit toujours vu confier des postes à responsabilités dans les organisations politiques clandestines du Pathet Lao durant la guerre, et malgré le nombre important de victimes parmi les supporters hmong de la cause communiste – ce qui prouvait leur engagement –, Faydang ne reçut aucun poste au sein de l'administration de la nouvelle République Démocratique Populaire du Laos. Il n'obtint que le poste honorifique de vice-président de l'Assemblée Suprême du peuple.²⁵¹

Qu'ils aient été dans le camp des gagnants ou dans celui des perdants, les Hmong ne purent que constater à quel point leur engagement dans cette guerre fut vain en terme de reconnaissance politique et d'espoir d'intégration au sein de la nation laotienne. Selon Keith Quincy, après trente années de combats plus ou moins continus, et la perte d'environ un tiers de leur population initiale, les Hmong du Laos se retrouvaient ni plus ni moins là où ils en étaient trois générations plus tôt : pauvres, opprimés et avides de liberté.²⁵²

Les Hmong du Laos après 1975

L'exil en Thaïlande

« La situation politique s'est tellement dégradée que ma présence est devenue source de graves préjudices. »²⁵³ Telles furent les paroles de Vang Pao à ses hommes avant qu'il ne quitte le Laos. Il fut le premier à ainsi s'exiler dès 1975 vers la Thaïlande voisine, où il se réfugia sur la base américaine d'Udon. Après la prise de Long Cheng par les communistes, les Hmong gagnèrent Phou Kang, mais craignant pour leurs vies, ils se lancèrent dans une longue marche vers Vientiane avec l'intention de demander des garanties de sécurité aux membres du nouveau gouvernement ; et dans l'espoir de pouvoir par la suite traverser le Mékong et rejoindre leur leader en Thaïlande. L'aide militaire des Occidentaux ne facilita

²⁵¹ Gary Yia Lee, *Minority Policies and the Hmong in Laos*, publié sur <http://www.garyyiale.com/>

²⁵² Keith Quincy, p. 211.

²⁵³ Keith Quincy, p. 206.

le départ que de 2 500 Hmong au début du mois de mai 1975. Mais pour les autres qui devaient fuir à pied, l'exil signifiait de lourds sacrifices et les plus faibles étaient souvent laissés derrière.

Près de 40 000 Hmong trouvèrent refuge en Thaïlande à la fin de l'année 1975. Si le gouvernement thaïlandais était initialement disposé à les accueillir, les autorités de Bangkok craignirent rapidement de favoriser l'établissement d'une communauté hmong potentiellement susceptible d'organiser, depuis la Thaïlande, des opérations de guérilla au Laos ; ou encore de s'allier avec les Hmong vivant en Thaïlande dans le but de fomenter des révoltes contre l'autorité thaïlandaise. Les réfugiés hmong furent alors regroupés dans différents camps frontaliers du Laos à Chang Khong, Chang Kham, Ban Vinai ou encore Ban Nam Yao et le gouvernement décida de leur donner moins que l'assistance minimum afin de ne pas encourager d'autres candidats à l'exil. En vain : en 1978, les camps rassemblaient plus de 50 000 Hmong.

L'émigration vers l'Occident

Environ la moitié des Hmong présents dans les camps de réfugiés en Thaïlande choisirent d'émigrer vers les pays occidentaux plutôt que d'attendre un hypothétique retour au Laos. Parmi eux, Vang Pao, après un détour par la France, s'installa définitivement aux Etats-Unis, dans le Montana. A la fin des années 1970, on estime que 35 000 Hmong avaient gagné les Etats-Unis, entre 6 000 et 8 000 d'entre eux avaient trouvé refuge en France, et 2 000 Hmong se répartissaient entre le Canada, l'Australie, l'Argentine et la Guyane. Aux Etats-Unis, nombre d'entre eux devinrent des citoyens américains grâce à l'Immigration Act adopté en 1965, ce qui augmenta encore le flot de réfugiés en partance pour les USA. Les immigrants étaient épaulés dans le cadre de leur installation aux Etats-Unis, par la Communauté des Familles Laotiennes, une association créée en 1977 par Vang Pao et financée par les services sociaux californiens.

L'émigration des Hmong s'est poursuivie durant des années après la prise du pouvoir par les communistes. De 1975 à 1982, près de 400 000 laotiens ont fui le Laos, soit dix pour-cent de la population totale. Parmi ces émigrants, les Hmong sont au nombre de 120 000 : et environ deux tiers d'entre eux sont partis s'établir dans des pays occidentaux. On estime qu'il y a actuellement 400 000 Hmong vivant au Laos, 300 000 en Thaïlande et autant aux Etats-Unis. Parmi ces derniers, 70 000 vivent en Californie.²⁵⁴

Les Hmong au Laos

Les Hmong restés au Laos après 1975 durent sans doute affronter les situations les plus délicates : persécutions politiques contre les anciens partisans du général Vang Pao et les responsables du gouvernement précédent, des taxes élevées – notamment sur le riz -, les travaux forcés, l'extrême dénuement économique, les arrestations arbitraires des personnes soupçonnées de crimes politiques ou de déloyauté...

Parmi les Hmong, certains d'entre eux décidèrent de poursuivre leur résistance face aux communistes. La communauté de résistants la plus importante se trouvait à Phou Bia, sur les hauteurs dominant le sud-est de la Plaine des Jarres. Ainsi abritée dans des montagnes inaccessibles, leur base fut préservée des attaques communistes jusqu'en 1978. Ils utilisaient des armes cachées avant son départ par Vang Pao. L'ampleur de ce mouvement de résistance est une nouvelle fois difficile à cerner tant les chiffres à ce sujet sont contradictoires. Une chose est sûre, ce mouvement était suffisamment menaçant pour que le gouvernement en place s'en inquiète et fasse en sorte de le liquider en utilisant, si besoin était, des armes chimiques.

²⁵⁴ Chiffres du Lao Human Rights Council à l'adresse suivante : <http://www.laohumrights.org/indexdem.html>

Parmi les Hmong réfugiés en Thaïlande, certains se virent forcés de revenir au Laos. En effet, au début des années quatre-vingt-dix, suite à un accord tripartite - financé par les Etats-Unis - entre les Nations Unies et les gouvernements laotiens et thaïlandais, les familles hmong devaient retourner au Laos car on estimait leur rapatriement sans danger. Mais les témoignages des organisations internationales ou des réfugiés qui avaient fait l'expérience du retour au Laos, prétendaient le contraire ; tant et si bien qu'en 1996, cette campagne de rapatriements forcés fut stoppée pour épargner aux Hmong les privations de liberté, les atteintes aux droits de l'Homme et les persécutions des minorités ethniques qui les attendaient au Laos. Mais jusqu'en 1999, plus de 28 000 réfugiés hmong et lao furent rapatriés depuis la Thaïlande.

Les rapports des organismes de surveillance internationaux ne manquent pas de mettre en lumière les discriminations dont continuent d'être victimes les Hmong, du fait de leur engagement aux côtés des ennemis des communistes dans les guerres d'Indochine. Le gouvernement laotien prétexterait ainsi des politiques de lutte contre la déforestation et contre le trafic de drogue pour interdire la culture du pavot et la technique agricole du brûlis, qui sont deux activités traditionnelles du peuple hmong. Entre 1992 et 1998, des villages entiers de montagnards ont été délocalisés vers les vallées et les plaines avec interdiction de retourner dans leurs habitats d'origine sur les hauts plateaux. D'après l'Organisation Mondiale de la Santé, dix pour-cent des populations déplacées ont péri du fait de n'être pas parvenues à s'adapter à leurs nouvelles conditions de vie.

Il semble donc que les Hmong n'ont pas réussi à faire valoir leur place et leurs droits au sein de la nation laotienne ; et qu'ils continuent de payer au prix fort leur soutien aux Occidentaux entre 1945 et 1975.

Bibliographie

Timothy N. Castle, *At War in the Shadow of Vietnam*, New York, Columbia University Press, 1993.

Jacques Dalloz, *La France et le Monde depuis 1945*, Paris, Armand Colin, coll. Coursus Histoire, 2ème éd., 2002.

Martial Dassé, *Montagnards Révoltes et Guerres Révolutionnaires en Asie du Sud-Est Continentale*, Bangkok, D.K Book House, 1976.

Jeffrey Glasser, *The Secret Vietnam War: the United States Air Force in Thailand, 1961-1975*, Jefferson, Mc Farland & Company, Inc, Publishers, 1995.

Jane Hamilton-Merritt, *Tragic Mountains: the Hmong, the Americans and the Secret War for Laos, 1942-1992*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1999.

Jean Lartéguy, *La fabuleuse Aventure du Peuple de l'Opium*, Presse de la Cité, 1979.

Paul Lévy, *Histoire du Laos*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, 1974.

Alfred W. McCoy, *The Politics of Heroin in Southeast Asia*, New York, Harper & Row Publishers, 1972.

Douglas Porch, *Histoire des Services Secrets Français, Tome 2*, Paris, Albin Michel, 1997.

Keith Quincy, *Hmong: History of a People*, Cheney, Eastern Washington University Press, 1995.

Colonel Roger Trinquier, *Les Maquis d'Indochine 1952-1954*, Paris, Editions Albatros, 1976.

Roger Warner, *Back Fire: The CIA's Secret War in Laos and Its Link to the War in Vietnam*, New York, Simon & Schuster, 1995.

Articles et extraits d'ouvrages*

Sucheng Chan, « Introduction » in *Hmong Means Free: Life in Laos and America*. (<http://www.hmongnet.org/publications/hmf-intro.html>)

Mai Na M. Lee, « The Thousand-Year Myth: Construction and Characterization of Hmong », *Hmong Studies Journal*, vol. 2, n°2, spring 1998. (http://members.aol.com/hmongstudiesjrnl/HSJv2n1_Lee.html)

Gary Yia Lee, « Ethnic Minorities and National Building in Laos: the Hmong in the Lao State » in *Peninsule*, n°11/12, 1985/86, pp. 215-232. (<http://www.garyyiale.com/>)

Gary Yia Lee, « Cultural Identity in Post-Modern Society: Reflections on What is a Hmong? », in Hmong Studies Journal, vol.1, n°1, Fall 1996. (http://members.aol.com/hmongstudiesjrnl/HSJv1n1_LeeFr.html)

Gary Yia Lee, «Minority Policies and the Hmong in Laos», in Contemporary Laos: Studies in the Politics and Society of the Lao People's Democratic Republic, St. Lucia, Queensland University Press, 1982, pp. 199-219.

(<http://www.garyyialee.com/>)

Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in Harvesting Pa Chay's Wheat: the Hmong and America's Secret War in Laos, extrait publié dans Hmong Studies Journal, vol. 3, winter 2000. (http://members.aol.com/hmongstudies/HSJv3_QuincyFr.html)

*N.B : toutes les références listées dans cette rubrique ont été publiées sur Internet et l'intégralité des textes accessibles en ligne sont reproduits, datés, en annexe.

Sites Internet

<http://www.garyyialee.com/>

<http://members.aol.com/hmongstudies/hsj.html>

<http://www.hmongnet.org/>

<http://www.laohumrights.org/indexdem.html>

Index des noms

Les Hmong

Touby Lyfoung : considéré comme le « chef » des Hmong de la province de Xieng Khouang pendant la période coloniale française. Il a suivi des études en français au Vietnam. Il a organisé le soutien des Hmong à la résistance française. Respecté par les autres Hmong qui, sous son autorité, se sont rangés du côté des Français, il avait la confiance de ces derniers. Cette décision du chef hmong marque le début de la politisation des Hmong du Laos. Arrêté par les communistes après leur victoire, il est mort dans un camp de rééducation en 1978.

Général Vang Pao : leader hmong qui s'est véritablement imposé au fil des guerres indochinoises. Il est le premier Hmong à atteindre le grade de général et son leadership est empreint d'un grand charisme. Nommé à la tête de la Région Militaire II – au nord-est du Laos –, lui et son « armée secrète » se sont battus contre les communistes laotiens et vietnamiens avec le soutien des Américains. Il s'est exilé en Thaïlande puis aux Etats-Unis après 1975.

Cho Quang Lô : chef Hmong qui fut à la tête d'un des premiers maquis français dans le cadre du G.C.M.A. Il dirigea les maquis hmong, nung et thô de Pha Long et Muong Khuong. Il était, pour certains « le général en chef des forces populaires de la résistance » ; et pour d'autres –les troupes de Mao par exemple – il fut « le dragon terrestre ».

Lô Wen Teu : il est à l'origine de la création du G.C.M.A côté hmong. Il s'agit par ailleurs du cousin de Cho Quang Lô.

Ly Lue : il est le premier Hmong à devenir pilote en 1967, et à recevoir les ailes décernées à cette occasion. Il effectua près de cinq mille missions à bord de son T-28 avant d'être abattu par des tirs nord vietnamiens au dessus du Laos.

Faydang : leader de la faction du clan Lô ayant pris fait et cause pour les communistes. Après l'avènement de Touby, Faydang, qui n'a pas pu obtenir gain de cause auprès du roi, malgré la promesse que celui-ci lui avait faite d'intercéder en sa faveur auprès des Français, décida de prendre le contre-pied des choix de son rival Touby. Il fonda la Ligue de la Résistance Méo en 1946 ; et à cette même période, Faydang et ses partisans nouèrent les premières relations avec les leaders du mouvement communiste laotien, le Lao Issara.

Les Français

Capitaine Ayrolles dit Serres : à la tête du commando français parachuté - depuis Calcutta - sur la Plaine des Jarres le 25 janvier 1945 ; avec la mission d'organiser la résistance à l'occupation japonaise. Les officiers de ce commando sont les premiers à entrer en contact avec les Hmong grâce au sous-inspecteur de la garde indochinoise, Doussineau, qui les mit en rapport avec Touby Lyfoung.

Capitaine René Bichelot : officier français envoyé en soutien. Il remplacera le capitaine Serres à la tête de la résistance anti-japonaise, dont le rôle essentiel est la collecte de renseignements. Engagea Vang Pao alors âgé d'une quinzaine d'années pour lui servir de guide et d'interprète.

Lieutenant Maurice Gauthier : officier appartenant au commando français sous les ordres du capitaine Serres.

Lieutenant-colonel Grall : commandant des états-majors opérationnels des bases aéroportées, et à l'origine de la création du G.C.M.A

Lieutenant-colonel Trinquier : second du lieutenant-colonel Grall, il prendra sa succession à la tête du G.C.M.A en mai 1953. Il est l'auteur de la théorie des maquis où il explique la méthode utilisée pour organiser des opérations de contre guérilla. A ce titre, il deviendra une référence internationale en matière de méthodes de contre insurrection.

Les Américains

Harry Aderholt: dit colonel Heine Aderholt. Agent secret spécialiste de la guerre non conventionnelle et des opérations spéciales. Ses commandos aériens ont conseillé et entraîné les populations locales aux techniques de guérilla ; et ont formé les pilotes lao de T-28. Il co-géra l'organisation de l'opération Momentum avec Bill Lair.

Edgar Buell : dit Pop Buell. Agriculteur originaire de l'Indiana envoyé au Laos en 1960 dans le cadre des services d'un volontariat international mis en place par l'organisation américaine de coopération et d'aide aux pays en développement, Peace Corps. Il fut affecté dans la zone sensible de la Plaine des Jarres où la CIA mettait en œuvre son programme de contre guérilla. Au fil de l'accroissement de la présence américaine au Laos, il devint un personnage incontournable de l'organisation de l'aide aux civils.

William Lair : dit aussi Bill ou encore colonel Billy. Agent de la CIA expert en contre insurrection. Affecté en Thaïlande au début des années 1950, il fut nommé en charge des programmes de contre insurrection au Laos – l'opération Momentum - de 1960 à 1968. C'est lui qui, le premier, est entré en contact avec Vang Pao pour solliciter l'aide du peuple hmong.

Anthony Poe : ancien soldat américain, il rejoignit la division des opérations spéciales de la CIA après la Seconde guerre mondiale. Il fut envoyé au Laos en 1963 en tant que conseiller supérieur auprès du général Vang Pao, avant d'être assigné à la direction de l'armée secrète dans les zones frontalières du nord-est du Laos.

William Young : linguiste de la CIA travaillant comme interprète et traducteur. Né en Birmanie, il maîtrisait cinq langues asiatiques et connaissait les ethnies montagnardes mieux que n'importe quel autre Américain présent au Laos. Il était d'ailleurs considéré comme « l'expert tribal de la CIA. »

Les variantes orthographiques

Suivant les auteurs, la langue qu'ils utilisent et l'époque à laquelle ils ont rédigé leurs ouvrages, les noms de lieux, tout comme les noms de personnes, ne sont pas écrits avec la même orthographe. Les exemples les plus fréquents :

Long Cheng / Long Tieng,
Cho Quang Lô / Chao Quang Lo
Faydang / Phay Dang

Table des abreviations

Liste des acronymes français

A.R.L : Armée Royale Laotienne.

G.C.M.A : Groupement de Commandos Mixtes Aéroportés.

S.D.E.C.E : Service de Documentation Extérieure et de Contre Espionnage.

Liste des acronymes américains

C.I.A: Central Intelligence Agency.

F.A.G: Forward Air Guides.

P.A.R.U: Police Aerial Resupply/Reinforcement Units.

P.E.O: Programs Evaluations Office.

R.L.A: Royal Laotian Army.

S.G.U: Special Guerrilla Units.

T.A.C.A.N: Tactical Air Control and Navigation.

U.S.A.I.D: United States Agency for International Development.

U.S.O.M: United States Operations Missions.

Table des annexes

(à consulter sur version papier au centre de documentation contemporaine à l'IEP de Lyon)

Les cartes

Migrations des Hmong à travers l'Asie

Le Laos : carte politique

Les maquis d'Indochine

Le Nord Laos

Provinces et régions militaires au Nord Laos

La Plaine des Jarres

La retraite de l'armée hmong, 1961-1971

Les ressources électroniques

Sucheng Chan, «Introduction» in Hmong Means Free: Life in Laos and America

Mai Na M. Lee, « The Thousand-Year Myth: Construction and Characterization of Hmong »

Gary Yia Lee, « Ethnic Minorities and National Building in Laos: the Hmong in the Lao State »

Gary Yia Lee, « Cultural Identity in Post-Modern Society: Reflections on What is a Hmong? »

Gary Yia Lee, «Minority Policies and the Hmong in Laos»

Keith Quincy, chapitre 8 « Warlord » in Harvesting Pa Chay's Wheat: the Hmong and America's Secret War in Laos